



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

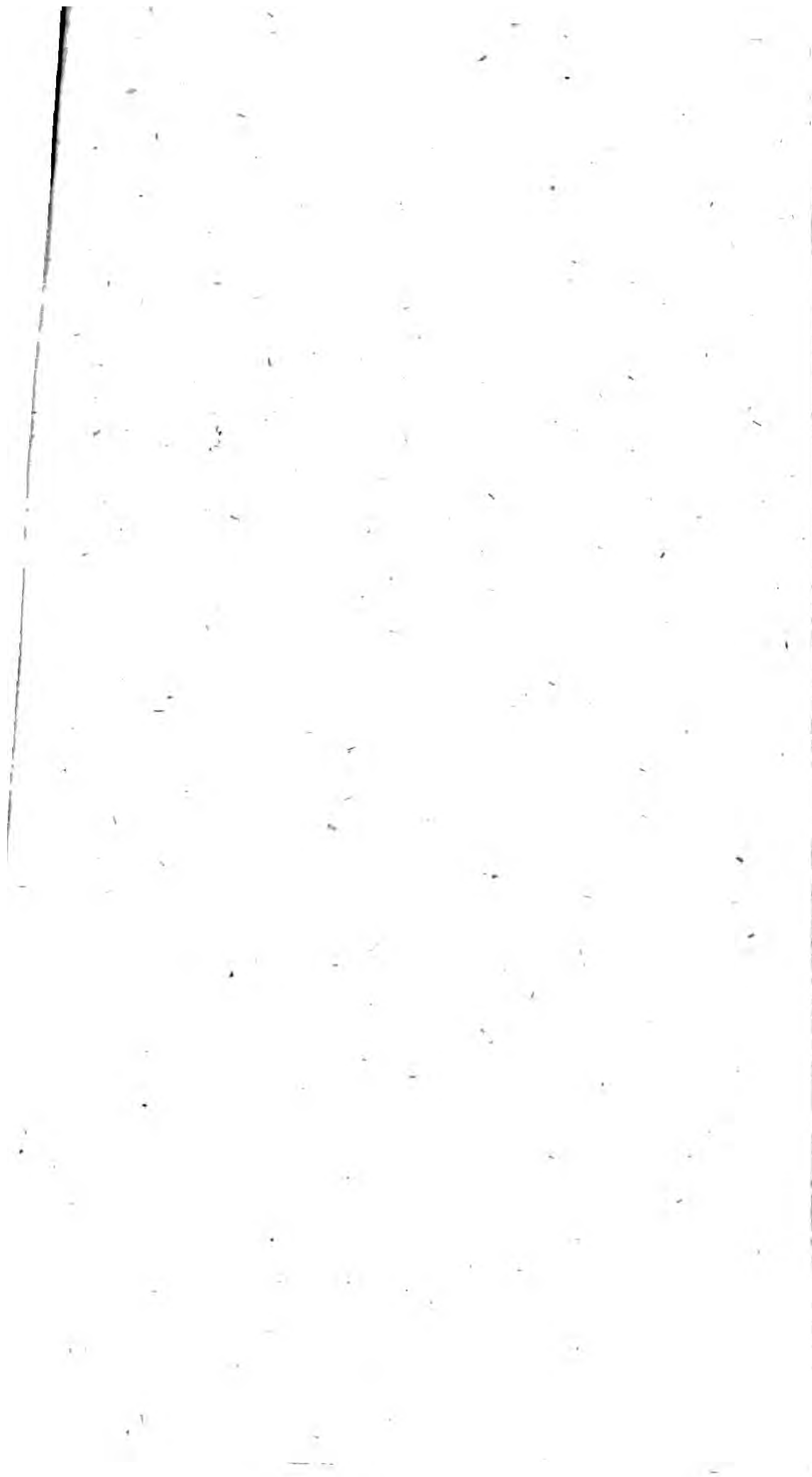


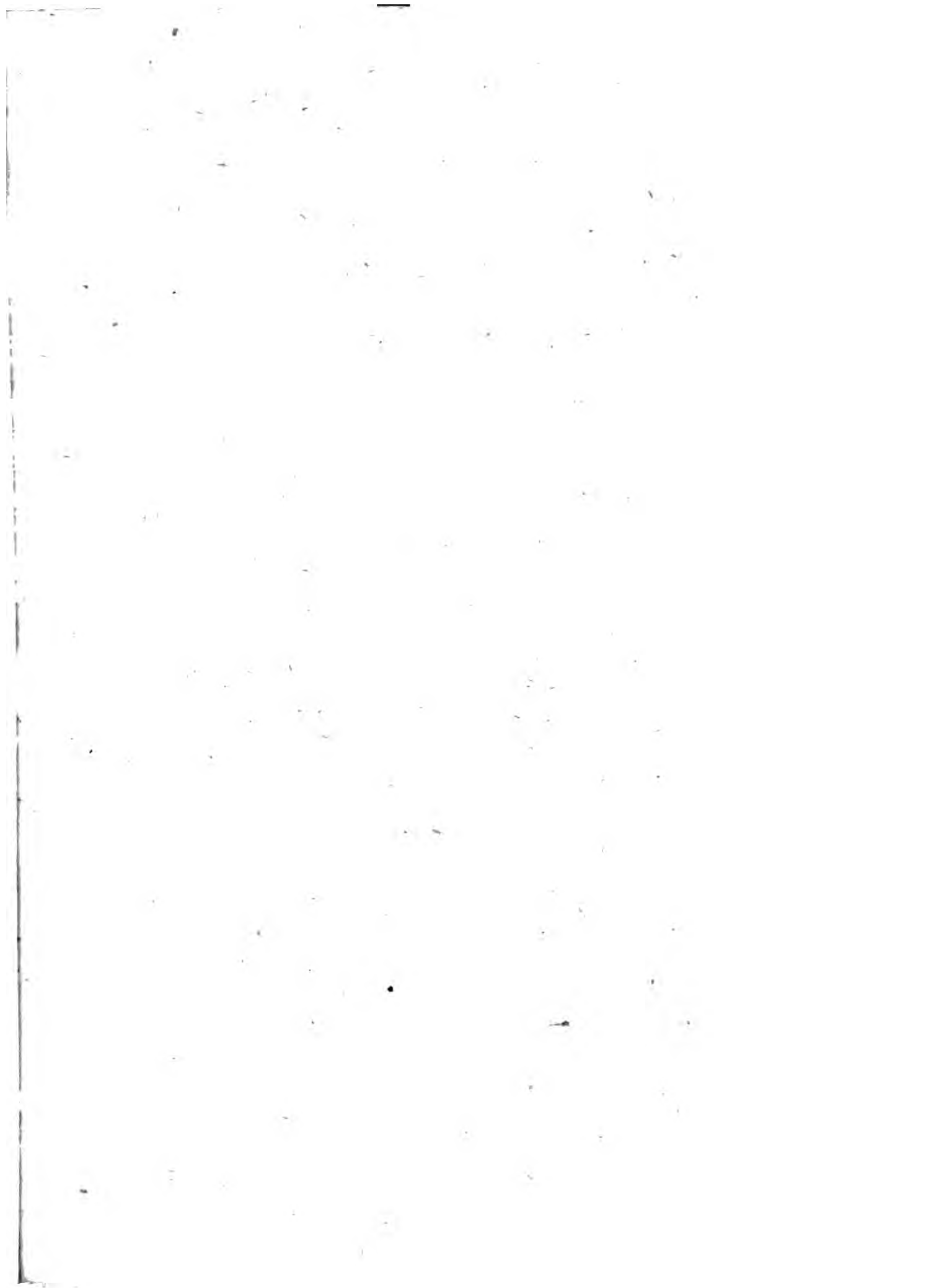
VI. 1785/1(60)

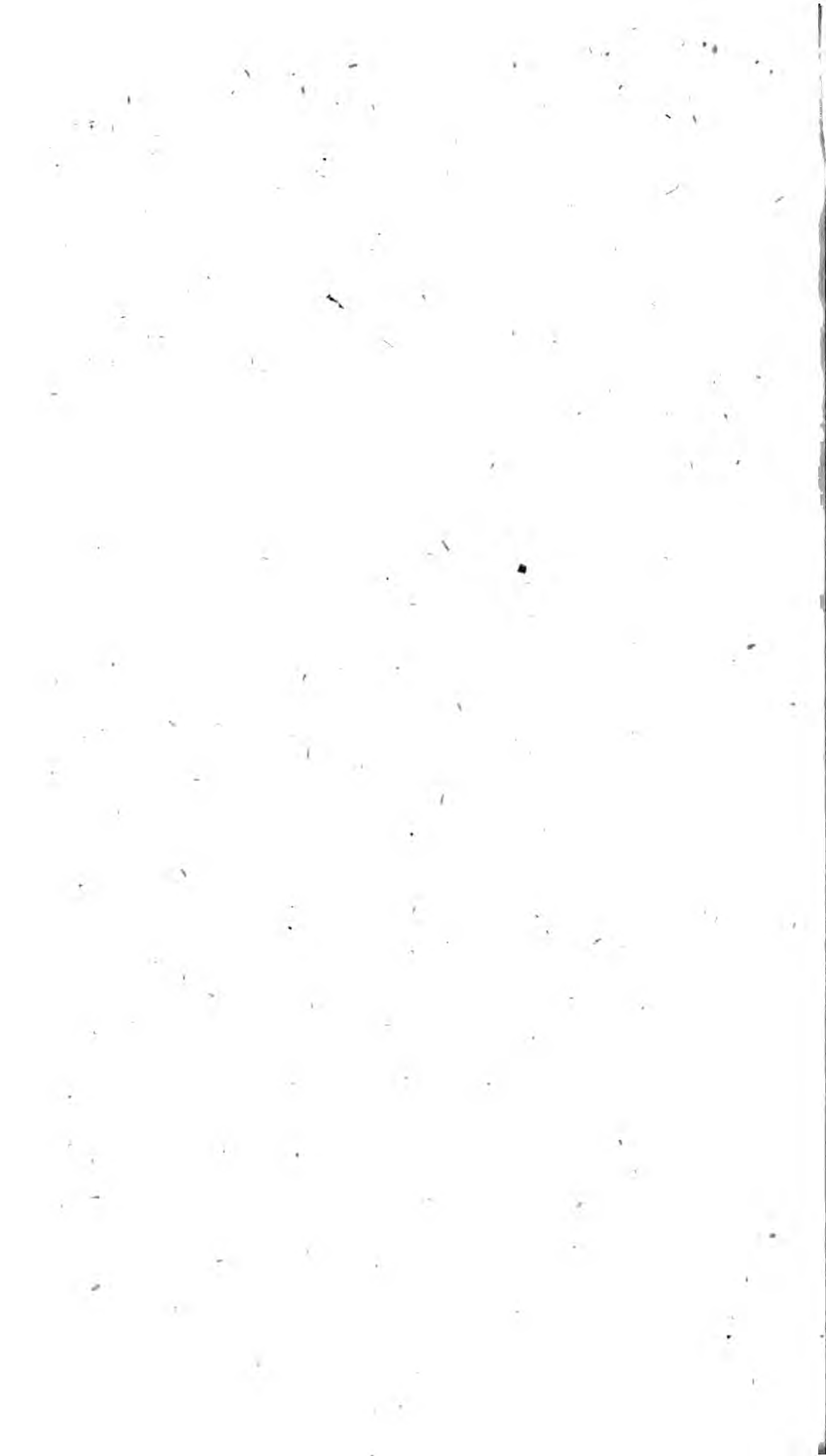


~~S-102~~









O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

T O M E S O I X A N T I E M E .

60



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-  
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

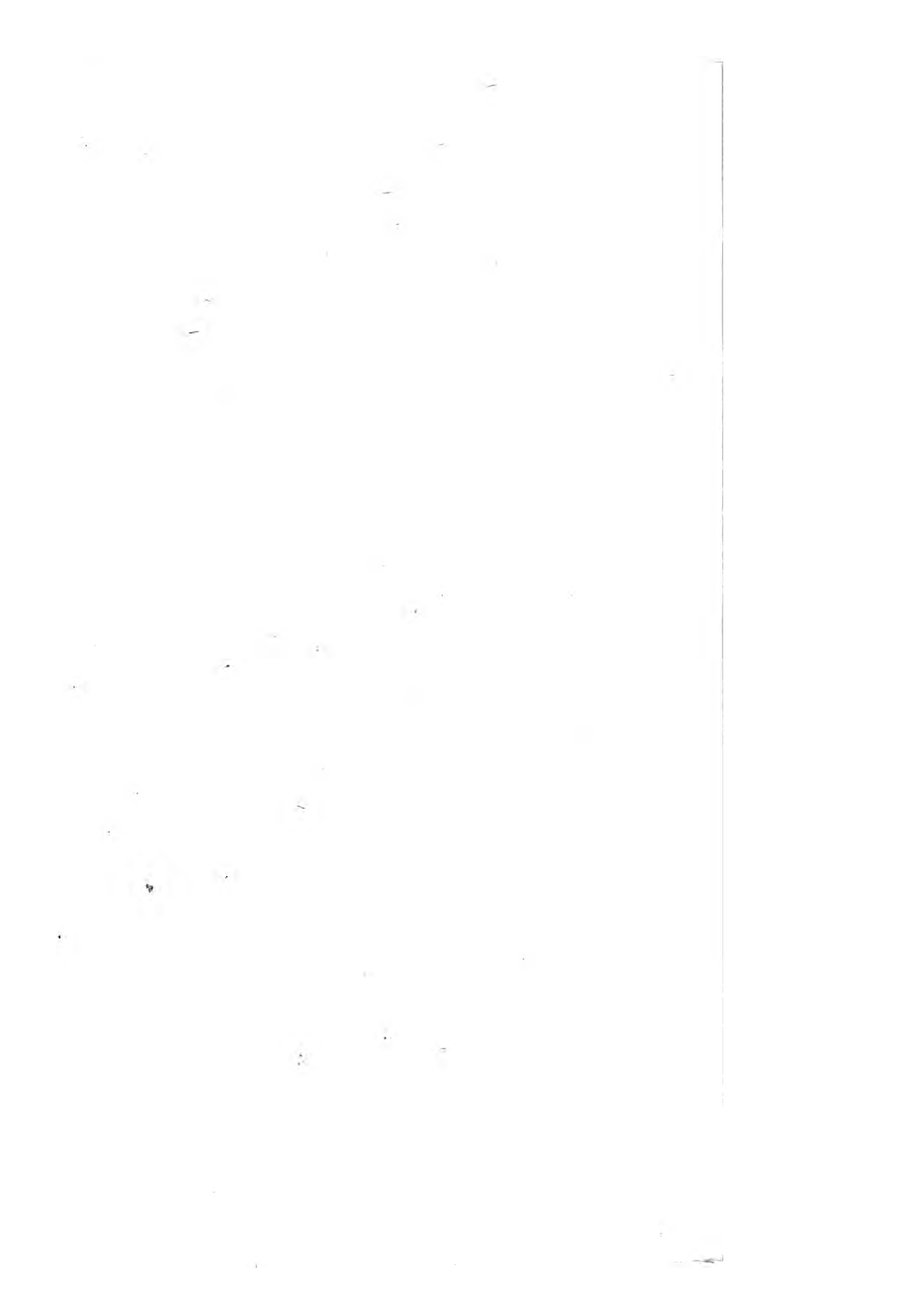




# FACETIES.

*Facéties.* Tome II.

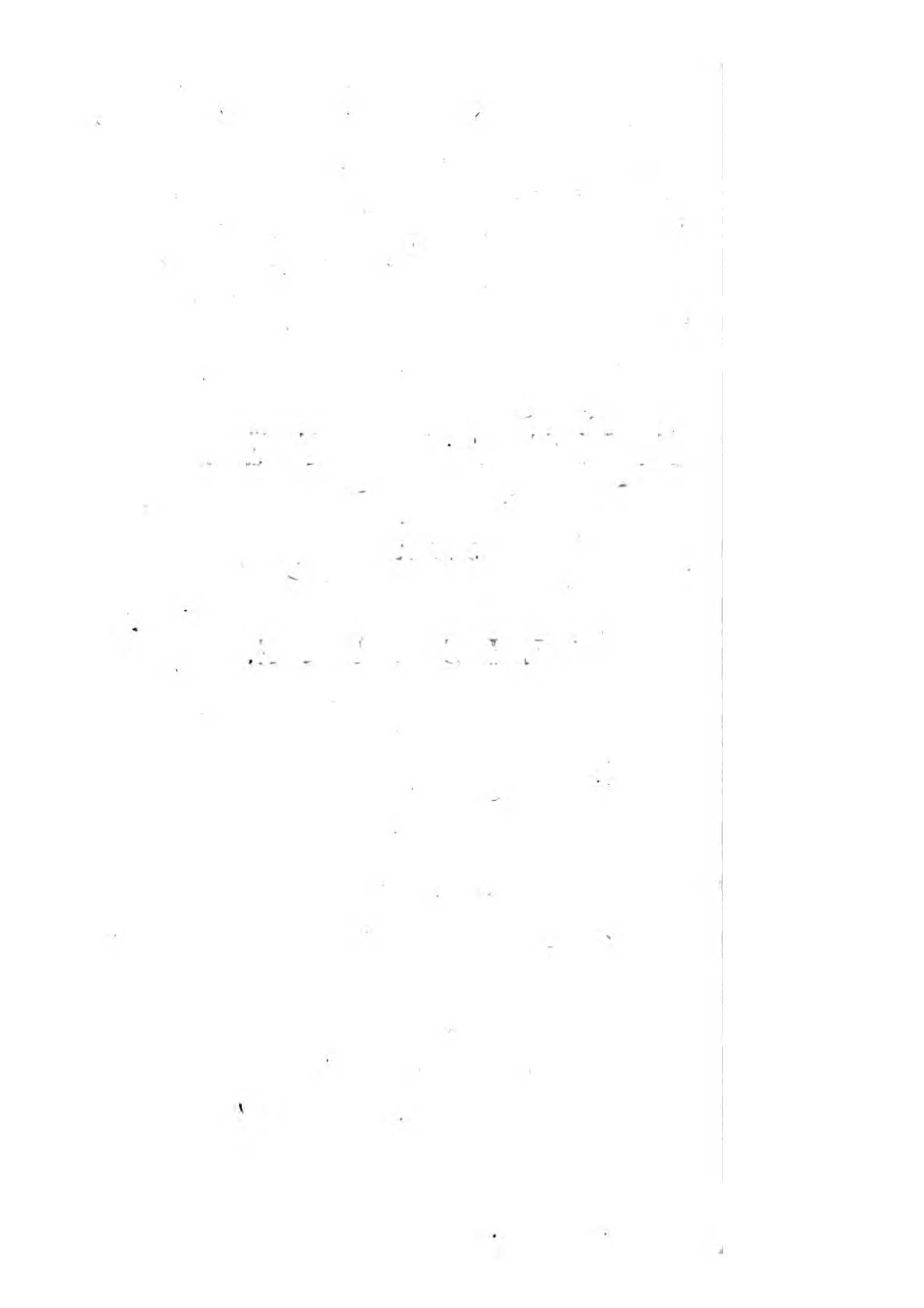
\* A



**A N E C D O T E S**

**S U R**

**B E L I S A I R E .**



# PREMIERE ANECDOTE

## SUR BELISAIRE.

**J**E vous connais, vous êtes un scélérat. Vous voudriez que tous les hommes aimassent un DIEU père de tous les hommes. Vous vous êtes imaginé, sur la parole de S<sup>t</sup> *Ambroise*, qu'un jeune *Valentinien* qui n'avait pas été baptisé n'en avait pas moins été sauvé. Vous avez eu l'insolence de croire avec S<sup>t</sup> *Jérôme* que plusieurs païens ont vécu saintement. Il est vrai que tout damné que vous êtes, vous n'avez pas osé aller si loin que S<sup>t</sup> *Jean Chrysostôme*, qui, dans une de ses homélies (a), dit que les préceptes de JESUS-CHRIST sont si légers que plusieurs ont été au-delà par la seule raison. *Præcepta ejus adeò levia sunt, ut multi philosophicâ tantùm ratione excefferint.*

Vous avez même attiré à vous S<sup>t</sup> *Augustin*, sans songer combien de fois il s'est rétracté. On voit bien que vous êtes de son avis, quand il dit (b) : *Depuis le commencement du genre-humain tous ceux qui ont cru en un seul DIEU, et qui ont entendu sa voix selon leur pouvoir, qui ont vécu avec piété et justice selon ses préceptes, en*

(a) Troisième Homélie sur la première épître de saint Paul aux Corinthiens.

(b) Dans sa quarante-neuvième épître à DEO GRATIAS.



6 PREMIERE ANECDOTE

*quelque endroit et en quelque temps qu'ils aient vécu, ils ont été sans doute sauvés par lui.*

Mais ce qu'il y a de pis, déiste et athée que vous êtes, c'est qu'il semble que vous ayez copié mot pour mot S<sup>t</sup> Paul dans son épître aux Romains : *Gloire, honneur et gloire à quiconque fait le bien; premièrement aux Juifs, et puis aux Gentils; car lorsque les Gentils, qui n'ont point la loi, sont naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils sont leur loi à eux-mêmes.* Et après ces paroles, il reproche aux Juifs de Rome l'usure, l'adultère et le sacrilège.

Enfin, détestable enfant de Bélial, vous avez osé prononcer de vous-même ces paroles impies sous le nom de *Bélifaire* : *Ce qui m'attache le plus à ma religion, c'est qu'elle me rend meilleur et plus humain. S'il fallait qu'elle me rendît farouche, dur et impitoyable, je l'abandonnerais, et je dirais à DIEU, dans la fatale alternative d'être incrédule ou méchant : Je fais le choix qui t'offense le moins.* J'ai vu d'indignes femmes de bien, des militaires trop instruits, de vils magistrats qui ne connaissent que l'équité, des gens de lettres malheureusement plus remplis de goût et de sentiment que de théologie, admirer avec attendrissement tes sottises paroles et tout ce qui les suit.

Malheureux ! vous apprendrez ce que c'est que de choquer l'opinion des licenciés de

ma licence ; vous , et tous vos damnés de philosophes , vous voudriez bien que *Confucius* et *Socrate* ne fussent pas éternellement en enfer ; vous seriez fâchés que le primat d'Angleterre ne fût pas sauvé aussi-bien que le primat des Gaules. Cette impiété mérite une punition exemplaire. Apprenez votre catéchisme. Sachez que nous damnons tout le monde , quand nous sommes sur les bancs ; c'est-là notre plaisir. Nous comptons environ six cents millions d'habitans sur la terre. A trois générations par siècle , cela fait environ deux milliards ; et en ne comptant seulement que depuis quatre mille années , le calcul nous donne quatre - vingts milliards de damnés , sans compter tout ce qui l'a été auparavant , et tout ce qui doit l'être après. Il est vrai que , sur ces quatre-vingts milliards il faut ôter deux ou trois mille élus qui font le beau petit nombre , mais c'est une bagatelle ; et il est bien doux de pouvoir se dire en sortant de table : Mes amis , réjouissons-nous , nous avons au moins quatre - vingts milliards de nos frères dont les ames toutes spirituelles sont pour jamais à la broche , en attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rôtir avec elles.

Apprenez , monsieur le réprouvé , que votre grand *Henri IV* , que vous aimez tant , est damné pour avoir fait tout le bien dont il fut

capable ; et que *Ravaillac* , purgé par le sacrement de pénitence , jouit de la gloire éternelle ; voilà la vraie religion. Où est le temps où je vous aurais fait cuire avec *Jean Hus* et *Jérôme de Prague* , avec *Arnaud de Bresse* , avec le conseiller *Dubourg* , et avec tous les infames qui n'étaient pas de notre avis dans ces siècles du bon sens où nous étions les maîtres de l'opinion des hommes , de leur bourse , et quelquefois de leur vie ?

Qui proférait ces douces paroles ? c'était un moine fortant de sa licence ; à qui les adressait-il ? c'était à un académicien de la première académie de France. Cette scène se passait chez un magistrat homme de lettres que le licencié était venu solliciter pour un procès , dans lequel il était accusé de simonie. Et dans quel temps se tenait cette conférence à laquelle j'assistai ? c'était après boire ; car nous avions dîné avec le magistrat , et le moine avec les valets de chambre ; et le moine était fort échauffé.

Mon révérend père , lui dit l'académicien , pardonnez-moi , je suis un homme du monde qui n'ai jamais lu les ouvrages de vos docteurs. J'ai fait parler un vieux soldat romain comme aurait parlé notre *Guesclin* , notre chevalier *Bayard* ou notre *Turenne*. Vous savez qu'à nous autres gens du siècle il nous échappe

bien des sottises ; mais vous les corrigez ; et un mot d'un seul de vos bacheliers répare toutes nos fautes. Mais , comme *Bélifaire* n'a pas dit un seul mot du bénéfice que vous demandez , et qu'il n'a point sollicité contre vous , j'espère que vous vous apaiserez , et que vous voudrez bien pardonner à un pauvre ignorant qui a fait le mal sans malice.

A d'autres , dit le moine , vous êtes une troupe de coquins qui ne cessez de prêcher la bienfaisance , la douceur , l'indulgence , et qui poussez la méchanceté jusqu'à vouloir que DIEU soit bon. En vérité nous ne vous passerons pas vos petites conspirations. Vous avez affaire au révérend père *Hayer* , à l'abbé *Dinouart* et à moi , et nous verrons comment vous vous en tirerez. Nous savons bien que dans le siècle où la raison , que nous avons par-tout profcrite , commençait à renaître dans nos climats septentrionaux , ce fut *Erasme* qui renouvela cette erreur dangereuse , *Erasme* qui était tenté de dire *Sancte Socrates , ora pro nobis , Erasme* à qui on éleva une statue. *Le Vayer* , le précepteur de *Monsieur* , et même de *Louis XIV* , recueillit tous ces blasphèmes dans son livre de la *Vertu des païens*. Il eut l'insolence d'imprimer que des marauds tels que *Confucius* , *Socrate* , *Caton* , *Epictète* , *Titus* , *Trajan* , les *Antonins* , *Julien* , avaient fait quelques actions

vertueuses. Nous ne pûmes le brûler ni lui ni son livre, parce qu'il était conseiller d'Etat. Mais vous qui n'êtes qu'académicien, je vous réponds que vous ne serez pas épargné.

Le magistrat prit alors la parole, et demanda grâce pour le coupable. Point de grâce, dit le moine, l'écriture le défend. *Orabat scelestus ille veniam quam non erat consecuturus* : le scélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. *Oportet aliquem mori pro populo*. Toute l'académie pense comme lui, il faut qu'il soit puni avec l'académie.

Ah ! frère *Triboulet*, dit le magistrat, (car *Triboulet* est le nom du docteur) ce que vous avancez là est bien chrétien, mais n'est pas tout-à-fait juste. Voudriez-vous que la sorbonne entière répondît pour vous, comme le père *Bauni* se rendait pleige pour la bonne mère, et comme toute la société de JESUS était pleige pour le père *Bauni* ? Il ne faut jamais accuser un corps des erreurs des particuliers. Voudriez-vous abolir aujourd'hui la sorbonne, parce qu'un grand nombre de ses membres adhérèrent au plaidoyer du docteur *Jean Petit*, cordelier, en faveur de l'affassinat du duc d'Orléans ? parce que trente-six docteurs de sorbonne, avec frère *Martin* inquisiteur pour la foi, condamnèrent la *Pucelle d'Orléans* à être brûlée vive pour avoir secouru son roi et sa



patrie ? parce que soixante et onze docteurs de sorbonne déclarèrent *Henri III* déchu du trône ; parce que quatre-vingts docteurs excommunièrent au premier novembre 1592 , les bourgeois de Paris , qui avaient osé présenter requête pour l'admission de *Henri IV* dans la capitale , et qu'ils défendirent qu'on priât DIEU pour ce *mauvais prince* ? Voudriez-vous , frère *Triboulet* , être puni aujourd'hui du crime de vos pères ? L'ame de quelqu'un de ces sages maîtres a-t-elle passé dans la vôtre *per modum traducis* ? Un peu d'équité , frère. Si vous êtes coupable de simonie , comme votre partie adverse vous en accuse , la cour vous fera mettre au pilori : mais vous y serez seul , et les moines de votre couvent ( puisqu'il y a encore des moines ) ne seront pas condamnés avec vous. Chacun répond de ses faits ; et , comme l'a dit un certain philosophe , il ne faut pas purger les petits-fils pour la maladie de leur grand-père. Chacun pour soi , et DIEU pour tous. Il n'y a que le loup qui dise à l'agneau : Si ce n'est toi , c'est donc ton frère.

Allez , respectez l'académie composée des premiers hommes de l'Etat et de la littérature. Laissez *Bélisaire* parler en brave soldat et en bon citoyen ; n'insultez point un excellent écrivain ; continuez à faire de mauvais livres , et



laissez-nous les bons. Frère *Triboulet* fortit , la queue entre les jambes ; et son adverfaire resta la tête haute.

Quand le magistrat et le philosophe , ou plutôt quand les deux philosophes purent parler en liberté : N'admirez - vous pas ce moine ? dit le magistrat ; il y a quelques jours qu'il était entièrement de votre avis. Savez-vous pourquoi il a si cruellement changé ? c'est qu'il est blessé de votre réputation. Hélas ! dit l'homme de lettres , tout le monde pense comme moi dans le fond de son cœur , et je n'ai fait que développer l'opinion générale. Il y a des pays où personne n'ose établir publiquement tout ce que le monde pense en secret. Il y en a d'autres où le secret n'est plus gardé. L'auguste impératrice de Russie vient d'établir la tolérance dans deux mille lieues de pays. Elle a écrit de sa propre main , *malheur aux persécuteurs*. Elle a fait grâce à l'évêque de Rostou , condamné par le synode pour avoir soutenu l'opinion des *deux puissances* , et pour n'avoir pas su que l'autorité ecclésiastique n'est qu'une autorité de persuasion ; que c'est la puissance de la vérité , et non la puissance de la force. Elle permet qu'on lise les lettres qu'elle a écrites sur ce sujet important. Comme les choses changent selon les temps ! dit le magistrat. Conformons-nous aux temps , dit l'homme de lettres.

SECONDE ANECDOTE  
 SUR BELISAIRE.

**F**REERE *Triboulet*, de l'ordre de frère *Montepulciano*, de frère *Jacques Clément*, de frère *Ridicous* (a), &c. &c. et de plus docteur de sorbonne, chargé de rédiger la censure de la fille aînée du roi, appelée *le concile perpétuel des Gaules*, contre *Bélisaire*, s'en retournait à son couvent tout pensif. Il rencontra dans la rue des maçons la petite *Fanchon* dont il est le directeur, fille du cabaretier qui a l'honneur de fournir du vin pour le *prima mensis* de messieurs les maîtres.

Le père de *Fanchon* est un peu théologien, comme le sont tous les cabaretiers du quartier de la sorbonne. *Fanchon* est jolie, et frère *Triboulet* entra pour . . . boire un coup.

Quand *Triboulet* eut bien bu, il se mit à feuilleter les livres d'un habitué de paroisse, frère du cabaretier, homme curieux, qui possède une bibliothèque assez bien fournie.

Il consulta tous les passages par lesquels on

(a) Consultez les mémoires de l'*Etoile*, et vous verrez ce qui arriva en place de grève à ce pauvre frère *Ridicous*.

prouve évidemment que tous ceux qui n'avaient pas demeuré dans le quartier de la forbonne, comme, par exemple, les Chinois, les Indiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, les Germains, les Africains, les Américains, les blancs, les noirs, les jaunes, les rouges, les têtes à laine, les têtes à cheveux, les mentons barbus, les mentons imberbes, étaient tous damnés sans miséricorde, comme cela est juste, et qu'il n'y a qu'une ame atroce et abominable qui puisse jamais penser que DIEU ait pu avoir pitié d'un seul de ces bonnes gens.

Il compilait, compilait, compilait, quoique ce ne soit plus la mode de compiler, et *Fanchon* lui donnait de temps en temps de petits soufflets sur ses grosses joues; et frère *Triboulet* écrivait; et *Fanchon* chantait, lorsqu'ils entendirent dans la rue la voix du docteur *Tamponet*, et de frère *Bonhomme* cordelier à la grande manche, et du grand couvent, qui argumentaient vivement l'un contre l'autre, et qui ameutaient les passans. *Fanchon* mit la tête à la fenêtre; elle est fort connue de ces deux docteurs, et ils entrèrent aussi pour . . . boire.

Pourquoi fessiez-vous tant de bruit dans la rue? dit *Fanchon*. C'est que nous ne sommes pas d'accord, dit frère *Bonhomme*. Est-ce que vous avez jamais été d'accord en forbonne? dit *Fanchon*. Non, dit *Tamponet*, mais nous

donnons toujours des décrets ; et nous fixons à la pluralité des voix ce que l'univers doit penser. Et si l'univers s'en moque , ou n'en fait rien ? dit *Fanchon*. Tant pis pour l'univers , dit *Tamponet*. Mais de quoi diable vous mêlez-vous ? dit *Fanchon*. Comment , ma petite ! dit frère *Triboulet* , il s'agit de savoir si le cabaretier qui logeait dans ta maison il y a deux mille ans a pu être sauvé ou non. Cela ne me fait rien , dit *Fanchon*. Ni à moi non plus , dit *Tamponet* ; mais certainement nous donnerons un décret.

Frère *Triboulet* lut alors tous les passages qui appuyaient l'opinion , que DIEU n'a jamais pu faire grâce qu'à ceux qui ont pris leurs degrés en sorbonne , ou à ceux qui pensaient comme s'ils avaient pris leurs degrés ; et *Fanchon* riait , et frère *Triboulet* la laissait rire. *Tamponet* était entièrement de l'avis du jacobin ; mais le cordelier *Bonhomme* était un peu plus indulgent. Il pensait que DIEU pouvait à toute force faire grâce à un homme de bien qui aurait le malheur d'ignorer notre théologie , soit en lui dépêchant un ange , soit en lui envoyant un cordelier pour l'instruire.

Cela est impossible , s'écria *Triboulet* ; car tous les grands hommes de l'antiquité étaient des paillards. DIEU aurait pu , je l'avoue , leur envoyer des cordeliers ; mais certainement il ne leur aurait jamais député des anges.

Et pour vous prouver , frère *Bonhomme* , par vos propres docteurs , que tous les héros de l'antiquité sont damnés sans exception , lisez ce qu'un de vos plus grands docteurs séraphiques déclare expressément dans un livre que mademoiselle *Fanchon* m'a prêté. Voici les paroles de l'auteur :

Le cordelier , plein d'une sainte horreur ,  
 Baïse à genoux l'ergot de son seigneur ;  
 Puis d'un air morne il jette au loin la vue  
 Sur cette vaste et brûlante étendue ,  
 Séjour de feu qu'habitent pour jamais  
 L'affreuse mort , les tourmens , les forfaits ;  
 Trône éternel où sied l'esprit immonde ,  
 Abyrne immense où s'engloutit le monde ;  
 Sépulcre où git la docte antiquité ,  
 Esprit , amour , savoir , grâce , beauté ,  
 Et cette foule immortelle , innombrable  
 D'enfans du ciel créés tous pour le diable.  
 Tu fais , lecteur , qu'en ces feux dévorans  
 Les meilleurs rois sont avec les tyrans.  
 Nous y plaçons Antonin , Marc-Aurèle ,  
 Ce bon Trajan , des princes le modèle ;  
 Ce doux Titus , l'amour de l'univers ;  
 Les deux Catons , ces fléaux des pervers ;  
 Ce Scipion maître de son courage ,  
 Lui qui vainquit , et l'amour , et Carthage ;

Vous

Vous y grillez , sage et docte Platon ,  
 Divin Homère , éloquent Cicéron ;  
 Et vous , Socrate , enfant de la sagesse ,  
 Martyr de D I E U dans la profane Grèce ;  
 Juste Aristide , et vertueux Solon ,  
 Tous malheureux morts sans confession.

*Tamponet* écoutait ce passage avec des larmes de joie : cher frère *Triboulet* , dans quel père de l'Eglise as-tu trouvé cette brave décision ? Cela est de l'abbé *Tritême* , répondit *Triboulet* ; et pour vous le prouver à *posteriori* , d'une manière invincible, voici la déclaration expresse du modeste traducteur , au chapitre XVI de sa *Moëlle théologique*.

Cette prière est de l'abbé *Tritême* ,  
 Non pas de moi ; car mon œil effronté  
 Ne peut percer jusqu'à la cour suprême ;  
 Je n'aurais pas tant de témérité.

Frère *Bonhomme* prit le livre pour se convaincre par ses propres yeux , et ayant lu quelques pages avec beaucoup d'édification , ah ah ! dit-il au jacobin , vous ne vous vantiez pas de tout. C'est un cordelier en enfer qui parle ; mais vous avez oublié qu'il y rencontre *St Dominique* , et que ce saint est damné pour avoir été persécuteur , ce qui est bien pis que d'avoir été païen.



Frère *Triboulet* piqué lui reprocha beaucoup de bonnes aventures de cordelier. *Bonhomme* ne demeura pas en reste ; il reprocha aux jacobins de croire à l'immaculation en sorbonne , et d'avoir obtenu des papes une permission de n'y pas croire dans leur couvent. La querelle s'échauffa , ils allaient se gourmer. *Fanchon* les apaisa en leur donnant à chacun un gros baiser. *Tamponet* leur remontra qu'ils ne devaient dire des injures qu'aux profanes , et leur cita ces deux vers qu'il dit avoir lus autrefois dans les ouvrages d'un licencié nommé *Molière* :

N'apprétons point à rire aux hommes  
En nous disant nos vérités.

Enfin , ils minutèrent tous trois le décret , qui fut ensuite signé par tous les sages maîtres.

„ Nous , assemblés extraordinairement dans  
„ la ville des Facéties , et dans les mêmes  
„ écoles où nous recommandâmes , au nombre  
„ de soixante et onze , à tous les fujets de  
„ garder leur serment de fidélité à leur roi  
„ *Henri III*, et en l'année 1592 , recomman-  
„ dâmes pareillement de prier DIEU pour  
„ *Henri IV*, &c. &c.

„ Animés du même esprit qui nous guide  
„ toujours , nous donnons à tous les diables  
„ un nommé *Bétifaire* , général d'armée en

„ son vivant d'un nommé *Justinien* ; lequel  
 „ *Bélisaire* , outre-passant les pouvoirs , aurait  
 „ méchamment et proditoirement conseillé  
 „ audit *Justinien* d'être bon et indulgent , et  
 „ aurait infiné avec malice que DIEU était  
 „ miséricordieux ; condamnons cette proposi-  
 „ tion comme blasphématoire , impie , héré-  
 „ tique, sentant l'hérésie : défendons sous peine  
 „ de damnation éternelle, selon le droit que  
 „ nous en avons, de lire ledit livre sentant  
 „ l'hérésie , et enjoignons à tous les fidèles de  
 „ nous rapporter les exemplaires dudit livre ,  
 „ lesquels ne valaient précédemment qu'un  
 „ écu , et que nous revendrons un louis d'or  
 „ avec le décret ci-joint. „

A peine ce décret fut-il signé, qu'on apprit  
 que tous les jésuites avaient été chassés d'Es-  
 pagne ; et ce fut une si grande joie dans Paris,  
 qu'on ne pensa plus à la sorbonne.

L E T T R E

D E

L'ARCHEVEQUE DE CANTORBERI,

A L'ARCHEVEQUE DE PARIS.

J'AI reçu, Milord, votre mandement contre le grand *Bélisaire*, général d'armée de *Justinien*, et contre M. *Marmontel* de l'académie française, avec vos armoiries placées en deux endroits, surmontées d'un grand chapeau, et accompagnées de deux pendans de quinze houpes chacun, le tout signé *Christophe*, par monseigneur *la Touche*, avec paraphe.

Nous ne donnons nous autres de mandemens que sur nos fermiers; et je vous avoue, Milord, que j'aurais désiré un peu plus d'humilité chrétienne dans votre affaire. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous affectez d'annoncer dans votre titre, que vous condamnez M. *Marmontel de l'académie française*.

Si ceux qui ont rédigé votre mandement ont trouvé qu'un général d'armée de *Justinien* ne s'expliquait pas en théologien congru de votre

communion , il me semble qu'il fallait vous contenter de le dire sans compromettre un corps respectable, composé de princes du sang, de cardinaux, de prélats comme vous, de ducs et pairs, de maréchaux de France, de magistrats et des gens de lettres les plus illustres. Je pense que l'académie française n'a rien à démêler avec vos disputes théologiques.

Permettez-moi encore de vous dire que, si nous donnions des mandemens dans de pareilles occasions, nous les ferions nous-mêmes.

J'ai été fâché que votre mandataire ait condamné cette proposition de ce grand capitaine *Bélifaire* : DIEU est terrible aux méchans, je le crois, mais je suis bon.

Je vous assure, Milord, que si notre roi, qui est le chef de notre Eglise, disait : *Je suis bon*, nous ne ferions point de mandement contre lui. *Je suis bon*, veut dire, ce semble, par tout pays, j'ai le cœur bon, j'aime le bien, j'aime la justice, je veux que mes sujets soient heureux. Je ne vois point du tout qu'on doive être damné pour avoir le cœur bon. Le roi de France (à ce que j'entends dire à tout le monde) est très-bon, et si bon qu'il vous a pardonné des défobéissances réitérées qui ont troublé la France, et que toute l'Europe n'a pas regardées comme une marque d'un esprit bien fait. Vous êtes sans doute assez *bon* pour vous en repentir.

Nous ne voyons pas que *Bélisaire* soit digne de l'enfer pour avoir dit qu'il était un bon homme. Vous prétendez que cette bonté est une hérésie, parce que *St. Pierre*, dans sa première épître, chapitre V, vers. 5, a dit que DIEU résiste aux superbes. Mais celui qui a fait votre mandement n'a guère pensé à ce qu'il écrivait. DIEU résiste, je le veux; la résistance sied bien à DIEU; mais à qui résiste-t-il selon *Pierre*? lisez de grâce ce qui précède, et vous verrez qu'il résiste aux prêtres qui paissent mal leur troupeau, et surtout aux jeunes gens qui ne sont pas soumis aux vieillards. *Inspirez-vous*, dit-il, *l'humilité les uns aux autres, car DIEU résiste aux superbes.*

Or, je vous demande quel rapport il y a entre cette résistance de DIEU et la bonté de *Bélisaire*? Il est utile de recommander l'humilité, mais il faut aussi recommander le sens commun.

On est bien étonné que votre mandataire ait critiqué cette expression humaine et naïve de *Bélisaire*: *Est-il besoin qu'il y ait tant de réprouvés?* Non-seulement vous ne voulez pas que *Bélisaire* soit bon, mais vous voulez aussi que le DIEU de miséricorde ne soit pas bon. Quel plaisir aurez-vous, s'il vous plaît, quand tout le monde sera damné? Nous ne sommes point si impitoyables dans notre île. Notre

prédécesseur le grand *Tillotson*, reconnu pour le prédicateur de l'Europe le plus sensé et le moins déclamateur, a parlé comme *Bélifaire* dans presque tous ses sermons. Vous me permettez ici de prendre son parti. Soyez damné si vous le voulez, Milord, vous et votre mandataire; j'y consens de tout mon cœur; mais je vous avertis que je ne veux point l'être, et que je souhaiterais aussi que mes amis ne le fussent point; il faut avoir un peu de charité.

J'aurais bien d'autres choses à dire à votre mandataire; je lui recommanderais surtout d'être moins ennuyeux. L'ennui est toujours mortel pour les mandemens; c'est un point essentiel auquel on ne prend pas assez garde dans votre pays.

Sur ce, mon cher confrère, je vous recommande à la *bonté* divine, quoique le mot de *bon* vous fasse tant de peine.

Votre *bon* confrère l'archevêque de Cantorbéri.

#### P O S T - S C R I P T U M .

QUAND vous écrirez à l'évêque de Rome, faites-lui, je vous prie, mes complimens; j'ai toujours beaucoup de considération pour lui, en qualité de frère. On me mande qu'il a effuyé depuis peu quelques petits désagrémens;



24 LETTRE DE L'ARCHEVEQUE, &c.

qu'un cheval de Naples a donné un terrible coup de pied à sa mule ; qu'une barque de Venise a ferré de près la barque de Saint-Pierre ; et qu'un fromage du Parmesan lui a donné une indigestion violente : j'en suis fâché. On dit que c'est un *bon homme*, pardonnez-moi ce mot. J'ai fort connu son père dans mon voyage d'Italie ; c'était un *bon* banquier ; mais il paraît que le fils n'entend pas son compte.

LA PROPHEÉTIE

DE

LA SORBONNE.

*De l'an 1530, tirée des manuscrits de M. BALUSE,  
tome premier, page 117.*

**A**u *prima mensis* tu boiras .  
D'assez mauvais vin largement.  
En mauvais latin parleras  
Et en français pareillement.  
Pour et contre clabauderas  
Sur l'un et l'autre Testament.  
Vingt fois de parti changeras  
Pour quelques écus seulement. (a)  
Henri quatre tu maudiras  
Quatre fois solennellement. (b)

(a) On a encore à Londres les quittances des docteurs de sorbonne consultés le 2 juillet en 1530, sur le divorce de *Henri VIII*, par *Thomas Krouk*, agent de ce tyran, qui délivra l'argent aux docteurs.

(b) Il y eut quatre principaux libelles de la sorbonne appelés décrets qui méritaient le dernier supplice. Le plus violent est du 7 mai 1590. On y déclare excommunié et damné le grand *Henri IV*, ainsi que tous ses sujets fidèles.



La mémoire tu béniras  
 Du bienheureux Jacques Clément. (c)  
 La bulle humblement recevras  
 L'ayant rejetée hautement. (d)  
 Les décrets que griffonneras  
 Seront sifflés publiquement. (e)  
 Les jéfuites remplaceras  
 Et les passeras mêmement.  
 A la fin comme eux tu feras  
 Chaffé très-vraifemblablement. (f)

(c) Le moine *Jacques Clément*, étudiant en forbonne, ne voulut entreprendre son saint parricide que lorsque foixante et onze docteurs eurent déclaré unanimement le trône vacant, et les fujets déliés du ferment de fidélité, le 7 janvier 1589.

(d) On fait que la forbonne appela de la bulle *Unigenitus* au futur concile en 1718, et la reçut enfuite comme règle de foi.

(e) C'est ce qui vient d'arriver à la censure de *Bélifaire*, et ce qui déformais arrivera toujours.

(f) *Amen!*

## E P I T R E

*Ecritte de Constantinople aux frères.*

Nos frères, qui êtes répandus sur la terre, et non dispersés, qui habitez les îles de (\*) Nippon et celles des Cassitérides, qui êtes unis dans les mêmes sentimens sans vous les être communiqués, adoreurs d'un seul DIEU, pieux sans superstition, religieux sans cérémonies, zélés sans enthousiasme, recevez ce témoignage de notre union et de notre amitié; nous aimons tous les hommes, mais nous vous chérissions par-dessus les autres, et nous offrons avec vous nos purs hommages au DIEU de tous les globes, de tous les temps et de tous les êtres.

Nos cruels ennemis, les brames, les fakirs, les bonzes, les talapoins, les derviches, les marabouts, ne cessent d'élever contre nous leurs voix discordantes; divisés entre eux dans leurs fables, ils semblent réunis contre notre vérité simple et auguste. Ces aveugles qui se battent à tâtons sont tous armés contre nous qui marchons paisiblement à la lumière.

(\*) Le Japon et l'Angleterre.

Ils ne savent pas quelles sont nos forces. Nous remplissons toute la terre ; les temples ne pourraient nous contenir, et notre temple est l'univers. Nous étions avant qu'aucune de ces sectes eût pris naissance. Nous sommes encore tels que furent nos premiers pères sortis des mains de l'Eternel ; nous lui offrons comme eux des vœux simples dans l'innocence et dans la paix. Notre religion réelle a vu naître et mourir mille cultes fantastiques , ceux de *Zoroastre*, d'*Osiris*, de *Zalmoxis*, d'*Orphée*, de *Numa*, d'*Odin* et de tant d'autres. Nous subsistons toujours les mêmes au milieu des sectaires de *Fo*, de *Brama*, de *Xaca*, de *Visnou*, de *Mahomet*. Ils nous appellent *impies*, et nous leur répondons en adorant DIEU avec piété.

Nous gémissons de voir que ceux qui croient que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans sa manche soient toujours secrètement disposés à empaler ceux qui pensent que *Mahomet* n'y en mit que le quart.

Nous n'envions point les richesses des mosquées, que les imans tremblent toujours de perdre ; au contraire, nous souhaitons qu'ils jouissent tous d'une vie douce et commode, qui leur inspire des mœurs faciles et indulgentes.

Le muphti n'a que huit mille sequins de revenu, nous voudrions qu'il en eût davantage

pour soutenir sa dignité , pourvu qu'il n'en abuse pas.

Supposé que les Etats du grand-lama soient bien gouvernés , que les arts et le commerce y fleurissent , que la tolérance y soit établie , nous pardonnons aux peuples du Tibet de croire que le grand-lama a toujours raison , quand il dit que deux et deux font cinq. Nous leur pardonnons de le croire immortel , quand ils le voient enterrer. Mais s'il était encore sur la terre un peuple ennemi de tous les peuples , qui pensât que DIEU , le père commun de tous les hommes , le tira par bonté du fertile pays de l'Inde pour le conduire dans les fables de Rohoba , et pour lui ordonner d'exterminer tous les habitans du pays voisin , nous déclarons cette nation de voleurs la nation la plus abominable du globe , et nous détestons ses superstitions sacrilèges autant que nous plaignons les ignicoles chassés injustement de leur pays par *Omar*.

S'il était encore un petit peuple qui s'imaginât que DIEU n'a fait le soleil , la lune et les étoiles que pour lui , que les habitans des autres globes n'ont été occupés qu'à lui fournir de la lumière , du pain , du vin et de la rosée , et qu'il a été créé pour mettre de l'argent à usure , nous pourrions permettre à cette troupe de fanatiques imbécilles de nous vendre

quelquefois des cafetans et des dolimans ; mais nous aurions pour lui le mépris qu'il mérite.

S'il était quelque autre peuple à qui on eût fait accroire que ce qui a été vrai est devenu faux ; s'il pense que l'eau du Gange est absolument nécessaire pour être réuni à l'Être des êtres ; s'il se prosterne devant des ossemens de morts et devant quelques haillons ; si ses fakirs ont établi un tribunal qui condamne à expirer dans les flammes ceux qui ont douté un moment de quelques opinions des fakirs ; si un tel peuple existe , nous verserons sur lui des larmes. Nous apprenons avec consolation que déjà plusieurs nations ont adopté un culte plus raisonnable , qu'elles adressent leurs hommages au DIEU suprême , sans adorer la jument *Borak* qui porta *Mahomet* au troisième ciel , que ces peuples mangent hardiment du cochon et des anguilles , sans croire offenser le Créateur. Nous les exhortons à perfectionner de plus en plus la pureté de leur culte.

Nous savons que nos ennemis crient , depuis des siècles , qu'il faut tromper le peuple ; mais nous croyons que le plus bas peuple est capable de connaître la vérité. Pourquoi les mêmes hommes à qui on ne peut faire accroire qu'un sequin en vaut deux , croiraient-ils que le dieu

*Somma-Codom* a coupé toute une forêt en jouant au cerf-volant.

Serait-il difficile d'accoutumer les bachas et les charbonniers, les sultans et les fendeurs de bois qui sont tous également hommes, à se contenter de croire un Dieu infini, éternel, juste, miséricordieux, récompensant au-delà du mérite, et punissant sévèrement le vice sans colère et sans tyrannie?

Quel est l'homme dont la raison puisse se soulever, quand on lui recommande l'adoration de l'Être suprême, l'amour du prochain et de la justice?

Quel encouragement aura-t-on de plus à la vertu, quand on s'égorgera pour savoir si la mère du dieu *Fo* accoucha par l'oreille ou par le nez? en fera-t-on meilleur père, meilleur fils, meilleur citoyen?

On distribue au peuple du Tibet les reliques de la chaise percée du dalaï-lama; on les enchâsse dans de l'ivoire, les saintes femmes les portent à leur cou; ne pourrait-on pas, à toute force, se rendre agréable à DIEU par une vie pure, sans être paré de ces beaux ornemens, qui après tout sont étrangers à la morale?

Nous ne prétendons point offenser les lamas, les bonzes, les talapoins, les derviches, à Dieu ne plaise; mais nous pensons que si on

en fe fait des chaudronniers, des cardeurs de laine, des maçons, des charpentiers, ils feraient bien plus utiles au genre-humain; car enfin nous avons un befoin continuel de bons ouvriers, et nous n'avons pas un befoin fi marqué d'une multitude innombrable de lamas et de fakirs.

Priez DIEU pour eux et pour nous.

*Donné à Constantinople le 10<sup>e</sup> de la lune de Sheval, l'an de l'hégire 1215.*



## INSTRUCTION

*Du gardien des capucins de Raguse à frère  
Pédiculofo , partant pour la Terre-Sainte.*

## I.

**L**A première chose que vous ferez , frère *Pédiculofo* , sera d'aller voir le paradis terrestre où DIEU créa *Adam* et *Eve* , si connus des anciens Grecs et des premiers Romains , des Perses , des Egyptiens , des Syriens , qu'aucun auteur de ces nations n'en a jamais parlé. Il vous sera très-aisé de trouver le paradis terrestre ; car il est à la source de l'Euphrate , du Tigre , de l'Araxe et du Nil ; et quoique les sources du Nil et de l'Euphrate soient à mille lieues l'une de l'autre , c'est une difficulté qui ne doit nullement vous embarrasser. Vous n'aurez qu'à demander le chemin aux capucins qui sont à Jérusalem , vous ne pourrez vous égarer. .

## II.

N'oubliez pas de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; car vous nous paraissez un peu ignorant et malin. Quand



vous en aurez mangé vous ferez un très-savant et très-honnête homme. L'arbre de la science est un peu vermoulu, ses racines sont faites des œuvres des rabbins, des ouvrages du pape Grégoire le grand, des œuvres d'Albert le grand, de S<sup>t</sup> Thomas, de S<sup>t</sup> Bonaventure, de S<sup>t</sup> Bernard, de l'abbé Tritême, de Luther, de Calvin, du révérend père Garaffe, de Bellarmin, de Suarez, de Sanchez, du docteur Tourneli et du docteur Tamponet. L'écorce est rude, les feuilles piquent comme l'ortie; le fruit est amer comme chicotin; il porte au cerveau comme l'opium; on s'endort quand on en a un peu trop pris, et on endort les autres; mais dès qu'on est réveillé, on porte la tête haute, on regarde les gens du haut en bas; on acquiert un sens nouveau qui est fort au-dessus du sens commun; on parle d'une manière inintelligible, qui tantôt vous procure de bonnes aumônes, et tantôt cent coups de bâton. Vous nous répondrez peut-être qu'il est dit expressément dans le Béreshit ou Genèse: *Le même jour que vous en aurez mangé vous mourrez très-certainement* (a). Allez, notre cher frère, il n'y a rien à craindre. Adam en mangea, et vécut encore neuf cents trente ans.

(a) Genèse, chap. II, v. 17.

## I I I.

A l'égard du serpent , qui était *la bête des champs la plus subtile* , il est enchaîné , comme vous le savez , dans la haute Egypte ; plusieurs missionnaires l'ont vu. *Bochart* vous dira quelle langue il parlait , et quel air il siffla pour tenter *Eve* ; mais prenez bien garde d'être sifflé. Vous expliquerez ensuite quel est le bœuf qui garda la porte du jardin : car vous savez que *chérub* en hébreu et en chaldéen signifie un bœuf , et que c'est pour cela qu'*Ezéchiël* dit que le roi de Tyr est un chérub. Que de chérubs , ô ciel , nous avons dans ce monde ! Lisez sur cela *S<sup>t</sup> Ambroise* , l'abbé *Rupert* , et surtout le chérub *dom Calmet*.

## I V.

Examinez bien le signe que le Seigneur mit à *Cain*. Observez si c'était sur la joue ou sur l'épaule. Il méritait bien d'être fleurdelisé pour avoir tué son frère ; mais , comme *Romulus* , *Richard III* , *Louis XI* , &c. &c. en ont fait autant , nous voyons bien que vous n'insisterez pas sur un fraticide pardonné , tandis que toute la race est damnée pour une pomme.

## V.

Vous prétendez pouffer jusqu'à la ville d'*Enoch* que *Cain* bâtit dans la terre de *Nod* ;

informez-vous soigneusement du nombre de maçons, de charpentiers, de menuisiers, de forgerons, de ferruriers, de drapiers, de bonnetiers, de cordonniers, de teinturiers, de cardeurs de laine, de laboureurs, de bergers, de manœuvres, d'exploiteurs de mines de fer ou de cuivre, de juges, de greffiers qu'il employa, lorsqu'il n'y avait encore que quatre ou cinq personnes sur la terre.

*Enoch* est enterré dans cette ville que bâtit *Cain* son aïeul ; mais il vit encore ; sachez où il est, demandez-lui des nouvelles de sa santé, et faites-lui nos complimens.

#### V I.

De là vous passerez entre les jambes des géans qui sont nés des anges et des filles des hommes (*b*), et vous leur présenterez les vampires du révérend père dom *Calmet* ; mais surtout parlez-leur poliment ; car ils n'entendent pas raillerie.

#### V I I.

Vous comptez aller ensuite sur le mont *Ararat* voir les restes de l'arche qui sont de bois de *Gopher*. Vérifiez les mesures de l'arche données sur les lieux par l'illustre *M. le Pelletier*. Mesurez

(*b*) *Genèse*, chap. VI, v. 4.

exactement la montagne, mesurez ensuite celle de Pichincha au Pérou et le mont Saint-Gothard. Supputez avec *Whiston* et *Woodward* combien il fallut d'océans pour couvrir tout cela, et pour s'élever quinze coudées au-dessus. Examinez tous les animaux purs et impurs qui entrèrent dans l'arche; et en revenant, ne vous arrêtez pas sur des charognes, comme le corbeau.

Vous aurez aussi la bonté de nous rapporter l'original du texte hébreu qui place le déluge en l'an de la création 1656, l'original samaritain qui le met en 2309, le texte des Septante qui le met en 2262. Accordez les trois textes ensemble, et faites un compte juste d'après l'abbé *Pluche*.

### V I I I.

Saluez de notre part notre père *Noé* qui planta la vigne. Les Grecs et les Asiatiques eurent le malheur de ne connaître jamais sa personne; mais les Juifs ont été assez heureux pour descendre de lui. Demandez à voir dans ses archives le pacte que DIEU fit avec lui et avec les bêtes. Nous sommes fâchés qu'il se soit enivré; ne l'imitiez pas.

Prenez surtout un mémoire exact du temps où *Gomer*, petit-fils de *Japhet*, vint régner dans l'Europe qu'il trouva très-peuplée. C'est un point d'histoire avéré.

## I X.

Demandez ce qu'est devenu *Cäinam* fils d'*Arphaxad*, si célèbre dans les Septante, et dont la Vulgate ne parle pas. Priez-le de vous conduire à la tour de Babel. Voyez si les restes de cette tour s'accordent avec les mesures que le révérend père *Kirker* en a données. Consultez *Paul Orofe*, *Grégoire de Tours* et *Paul Lucas*.

De la tour de Babel vous irez à Ur en Chaldée, et vous demanderez aux descendans d'*Abraham* le potier pourquoi il quitta ce beau pays pour aller acheter un tombeau à Hébron et du blé à Memphis; pourquoi il donna deux fois sa femme pour sa sœur; ce qu'il gagna au juste à ce manège. Sachez surtout de quel fard elle se servait pour paraître belle à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Sachez si elle employait l'eau rose ou l'eau de lavande pour ne pas sentir le gouffet quand elle arriva à pied, ou sur son âne, à la cour du roi d'Egypte et à celle du roi de Gérar: car toutes ces choses sont nécessaires à salut.

Vous savez que le Seigneur fit un pacte (c) avec *Abraham*, par lequel il lui donna tout le pays depuis le fleuve d'Egypte jusqu'à l'Euphrate. Sachez bien précisément pourquoi ce pacte n'a pas été exécuté.

(c) *Idem*, chap XV.

## X.

Chemin feſant vous irez à Sodome. Demandez des nouvelles des deux anges qui vinrent voir *Loth*, et auxquels il prépara un bon ſouper. Sachez quel âge ils avaient quand les Sodomites voulurent leur faire des ſottifes, et ſi les deux filles de *Loth* étaient pucelles lorſque le bon homme *Loth* pria les Sodomites de coucher avec ſes deux filles, au lieu de coucher avec ces deux anges. Toute cette hiſtoire eſt encore très-néceſſaire à ſalut. De Sodome vous irez à Gabaa, et vous vous informerez du nom du lévite auquel les bons Benjamites firent la même civilité que les Sodomites avaient faite aux anges.

## X I.

Quand vous ferez en Egypte, informez-vous d'où venait la cavalerie que le pharaon envoya dans la mer Rouge à la poursuite des Hébreux; car tous les animaux ayant péri dans la fixième et ſeptième plaie, les impies prétendent que le pharaon n'avait plus de cavalerie. Relifez les *Mille et une nuits*, et tout l'Exode, dont *Hérodote*, *Thucydide*, *Xénophon*, *Polybe*, *Tite-Live* font une mention ſi particulière, ainſi que tous les auteurs égyptiens.



## X I I.

Nous ne vous parlons pas des exploits de *Josué*, successeur de *Mosé*, et de la lune qui s'arrêta sur Aïalon en plein midi, quand le soleil s'arrêta sur Gabaon : ce sont de ces choses qui arrivent tous les jours, et qui ne méritent qu'une légère attention.

Mais ce qui est très-utile pour la morale, et qui doit infiniment contribuer à rendre nos mœurs plus honnêtes et plus douces, c'est l'histoire des rois juifs. Il faut absolument supputer combien ils commirent d'affassinats. Il y a des pères de l'Eglise qui en comptent cinq cents quatre-vingts ; d'autres neuf cents soixante et dix ; il est important de ne s'y pas tromper. Souvenez-vous, surtout, que nous n'entendons ici que les affassinats de parens ; car pour les autres ils sont innombrables. Rien ne sera plus édifiant qu'une notice exacte des affassins et des affassinés au nom du Seigneur. Cela peut servir de texte à tous les sermons de cour sur l'amour du prochain.

## X I I I.

Quand de l'histoire des rois vous passerez aux prophètes, vous goûterez et nous ferez goûter des joies ineffables. N'oubliez pas le soufflet donné par le prophète *Sédékias* au prophète

*Michée.*

*Michée*. Ce n'est pas seulement un soufflet probable comme celui du jésuite dont parle *Pascal*, c'est un soufflet avéré par le Saint-Esprit, dont on peut tirer de fortes conséquences pour les joues des fidèles.

Lorsque vous serez à *Ezéchiël*, c'est là que votre âme se dilatera plus que jamais. Vous verrez d'abord, chapitre I<sup>er</sup>, quatre animaux à mufles de lion, de bœuf, d'aigle et d'homme; une roue à quatre faces semblable à l'eau de la mer, chaque face ayant plus d'yeux qu'*Argus*, et les quatre parties de la roue marchant à la fois. Vous savez qu'ensuite le prophète mangea par ordre de DIEU un livre tout entier de parchemin. Demandez soigneusement à tous les prophètes que vous rencontrerez, ce qui était écrit dans ce livre. Ce n'est pas tout, le Seigneur donne des cordes au prophète pour le lier (*d*). Tout lié qu'il est, il trace le plan de Jérusalem sur une brique; puis il se couche sur le côté gauche pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, et ensuite pendant quarante jours sur le côté droit.

## X I V.

Si vous déjeûnez avec *Ezéchiël*, prenez garde, notre cher frère, n'altérez point son texte,

(*d*) *Ezéchiël*, chap. III.



comme vous avez déjà fait, c'est un des péchés contre le Saint-Esprit. Vous avez osé dire que DIEU ordonna au prophète de faire cuire son pain avec de la bouze de vache ; ce n'est point cela, ils'agit de mieux. Lisez la Vulgate, *Ezéchiél*, chap. IV, v. 12. » *Comedes illud, et stercore quod*  
 » *egreditur de homine operies illud in oculis eorum.*  
 » Tu le mangeras, tu le couvriras de la merde  
 » qui sort du corps de l'homme. » Le prophète  
 en mangea, et il s'écria : » *Pouah ! pouah ! pouah !*  
 » *Domine Deus meus, ecce anima mea non est pol-*  
 » *luta.* Pouah ! pouah ! pouah ! Seigneur mon  
 » DIEU, je n'ai jamais fait de pareil déjeûné. »  
 Et le Seigneur par accommodement lui dit :  
 » Je te donne de la fiente de bœuf au lieu de  
 » merde d'homme. »

Conservez toujours la pureté du texte, notre cher frère, et ne l'altérez pas pour un étron.

Si le déjeûné d'*Ezéchiél* est un peu puant, le diné des Israélites dont il parle est un peu anthropophage (e). » Les pères mangeront leurs  
 » enfans et les enfans mangeront leurs pères. »  
 Passe encore que les pères mangent les enfans qui sont dodus et tendres ; mais que les enfans mangent leurs pères qui sont coriaces, cela est-il de la nouvelle cuisine ?

(e) *Idem*, chap. V, v. 12.

## X V.

Il y a une grande dispute entre les doctes sur le XXXIX<sup>e</sup> chapitre de ce même *Ezéchiël*. Il s'agit de savoir si c'est aux Juifs ou aux bêtes que le Seigneur promet de donner le sang des princes à boire et la chair des guerriers à manger. Nous croyons que c'est aux uns et aux autres. Le verset 17 est incontestablement pour les bêtes ; mais les versets 18, 19 et suivans sont pour les Juifs : „ Vous mangerez le cheval „ et le cavalier. „ Non-seulement le cheval , comme les scythes qui étaient dans l'armée du roi de Perse ; mais encore le cavalier , comme de dignes juifs ; donc ce qui précède les regarde aussi. Voyez à quoi sert l'intelligence des Ecritures.

## X V I.

Les passages les plus essentiels d'*Ezéchiël*, les plus conformes à la morale, à l'honnêteté publique ; les plus capables d'inspirer la pudeur aux jeunes garçons et aux jeunes filles , sont ceux où le Seigneur parle d'*Oolla* et de sa sœur *Ooliba*. On ne peut trop répéter ces textes admirables.

Le Seigneur dit à *Oolla* (f) : „ Vous êtes „ devenue grande, vos tetons se sont enflés ,

(f) *Idem*, chap. XVI.

„ votre poil a pointé. *Grandis effecta es, ubera*  
 „ *tua intumuerunt, pilus tuus germinavit.* Le  
 „ temps des amans est venu : je me suis étendu  
 „ sur vous, j'ai couvert votre ignominie, je  
 „ vous ai donné des robes de toutes couleurs,  
 „ des souliers d'hyacinthe des bracelets, des  
 „ colliers, des pendants d'oreilles..... Mais  
 „ ayant confiance en votre beauté, vous avez  
 „ fornicqué pour votre compte, vous vous êtes  
 „ prostituée à tous les passans, vous avez bâti  
 „ un bordel..... *Aedificasti tibi lupanar :* vous  
 „ avez fornicqué dans les carrefours.... On  
 „ donne de l'argent à toutes les putains, et  
 „ c'est vous qui en avez donné à vos amans.  
 „ *Omnibus meretricibus dantur mercedes, tu autem*  
 „ *dedisti mercedes cunctis amatoribus tuis, &c.....*  
 „ Ainsi vous avez fait le contraire des forni-  
 „ cantes, &c. „

Sa sœur *Ooliba* a fait encore pis (g) : „ Elle  
 „ s'est abandonnée avec fureur à ceux dont  
 „ les membres sont comme des membres  
 „ d'ânes, et dont la semence est comme la  
 „ semence des chevaux. *Et insanivit libidine*  
 „ *super concubitum eorum quorum carnes sunt ut*  
 „ *carnes asinorum, et sicut fluxus equorum fluxus*  
 „ *eorum.* „ Le terme de semence est beaucoup  
 plus expressif dans l'hébreu. Nous ne favons si

(g) *Idem*, chap. XXIII.

vous devez le rendre par le mot énergique qui est en usage à la cour, chez les dames, en de certaines occasions. C'est ce que nous laissons absolument à votre discrétion.

Après un examen honnête de ces belles choses, nous vous conseillons de passer légèrement sur *Jérémie*, qui court tout nu dans Jérusalem chargé d'un bât; mais nous vous prions de ne point passer sous silence le prophète *Osée*, à qui » le Seigneur ordonne (*h*) de prendre » une femme de fornication, et de se faire des » enfans de fornication, parce que la terre » fornicante forniquera du Seigneur. Et *Osée* » prit donc *Gomer*, fille de *Diblaïm*. » Quelque temps après » le Seigneur (*i*) lui ordonne de » coucher avec une femme adultère, et il achète » une femme déjà adultère pour quinze pièces » d'argent et une mesure et demie d'orge. »

Rien ne contribuera plus, notre cher frère, à former l'esprit et le cœur de la jeunesse, que de savans commentaires sur ces textes. Ne manquez pas d'évaluer les quinze pièces d'argent données à cette femme. Nous croyons que cela monte au moins à sept livres dix sous. Les capucins, comme vous savez, ont des filles à meilleur marché.

(*h*) *Osée*, chap. I.

(*i*) *Idem*, chap. III.

## X V I I.

Nous vous parlerons peu du nouveau Testament. Vous concilierez les deux généalogies ; c'est la chose du monde la plus aisée ; car l'une ne ressemble point du tout à l'autre : il est évident que c'est-là le mystère. Le bon *Calmet* dit naïvement à propos des deux généalogies de *Melchisédech* : *Comme le mensonge se trahit toujours par lui-même , les uns racontent sa généalogie d'une manière , les autres d'une autre.* Il avoue donc , dira-t-on , que cette différence énorme des deux généalogies est la preuve évidente d'un puant mensonge. Oui, pour *Melchisédech* , mais non pas pour JESUS-CHRIST : car *Melchisédech* n'était qu'un homme ; mais JESUS-CHRIST était homme et Dieu ; donc il lui fallait deux généalogies.

## X V I I I.

Vous direz comment *Marie* et *Joséph* emmenèrent leur enfant en Egypte selon *Matthieu*, et comment selon *Luc* la famille resta à Bethléem. Vous expliquerez toutes les autres contradictions qui sont nécessaires à salut. Il y a de très-belles choses à dire sur l'eau changée en vin aux noces de Cana , pour des gens qui étaient déjà ivres : car *Jean*, le seul qui en parle , dit expressément qu'ils étaient ivres , *et cum inebriati fuerint* , dit la Vulgate.

Lisez surtout les *Questions de Zapata* (\*), docteur de Salamanque, sur le massacre des innocens par *Hérode*; sur l'étoile des trois rois; sur le figuier séché pour n'avoir pas porté de figues, quand ce n'était pas le temps des figues, comme dit le texte. Ceux qui font d'excellens jambons à Baïonne et en Vestphalie s'étonnent qu'on ait envoyé le diable dans le corps de deux mille cochons, et qu'on les ait noyés dans un lac. Ils disent que, si on leur avait donné ces cochons au lieu de les noyer, ils en auraient gagné plus de vingt mille florins de Hollande, s'ils avaient été gras. Etes-vous du sentiment du révérend père *le Moine*, qui dit que JESUS-CHRIST devait avoir une dent contre le diable, et qu'il fit fort bien de le noyer, puisque le diable l'avait emporté sur le haut d'une montagne?

## X I X.

Quand vous aurez mis toutes ces choses dans le jour qu'elles méritent, nous vous recommandons avec la plus vive instance de justifier *Luc*, lequel ayant écrit le dernier après tous les autres évangélistes, étant mieux informé que tous ses confrères, et ayant tout examiné diligemment depuis le commencement, comme

(\*) Troisième volume de la *Philosophie*.



il le dit, doit être un auteur très-respectable. Ce respectable *Luc* assure que lorsque *Marie* fut prête d'accoucher, *César Auguste*, qui apparemment s'en doutait, ordonna pour remplir les prophéties, qu'on fît un dénombrement de toute la terre, et *Quirinus*, gouverneur de Syrie, publia cet édit en Judée. Les impies qui ont le malheur d'être savans, vous diront qu'il n'y a pas un mot de vrai; que jamais *Auguste* ne donna un édit si extravagant; que *Quirinus* ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après les couches de *Marie*, et que ce *Luc* était probablement un gremlin qui, ayant entendu dire qu'il s'était fait un cens des citoyens romains sous *Auguste*, et que *Quirinus* avait été gouverneur de Syrie après *Varus*, confond toutes les époques et tous les événemens; qu'il parle comme un provincial ignorant de ce qui s'est passé à la cour, et qu'il a encore le petit amour propre de dire qu'il est plus instruit que les autres.

C'est ainsi que s'expriment les impies; mais ne croyez que les pies; parlez toujours en pie. Lisez surtout sur cet article les *Questions* de frère *Zapata*, elles vous éclairciront cette difficulté comme toutes les autres.

Il n'y a peut être pas un verset qui ne puisse embarrasser un capucin; mais avec la grâce de DIEU on explique tout.

## X X.

Ne manquez pas de nous avertir si vous rencontrez dans votre chemin quelques-uns de ces scélérats qui ne font qu'un cas médiocre de la tranffubftantiation, de l'afcension, de l'affomption, de l'annonciation, de l'inquifition; et qui fe contentent de croire un Dieu, de le fervir en efprit et en vérité, et d'être juftes. Vous reconnaîtrez aifément ces monftres. Ils fe bornent à être bons fujets, bons fils, bons maris, bons pères. Ils font l'aumône aux véritables pauvres et jamais aux capucins. Le révérend père *Hayer* récollet doit fe joindre à nous pour les exterminer. Il n'y a de vraie religion que celle qui procure des millions au pape, et d'amples aumônes aux capucins. Je me recommande à vos prières et à celles du petit peuple qui habite dans votre fainte barbe.



## P O T P O U R R I.

## §. I.

**B**RIOCHÉ fut le père de *Polichinelle*, non pas son propre père, mais père de génie. Le père de *Brioché* était *Guillot Gorju*, qui fut fils de *Giles*, qui fut fils de *Gros-René*, qui tirait son origine du prince des fots et de la mère fotte; c'est ainsi que l'écrivit l'auteur de l'almanach de la foire. *M. Parfait*, écrivain non moins digne de foi, donne pour père à *Brioché Tabarin*, à *Tabarin Gros-Guillaume*, à *Gros-Guillaume Jean Boudin*; mais en remontant toujours au prince des fots. Si ces deux historiens se contredisent, c'est une preuve de la vérité du fait, pour le père *Daniel* qui les concilie avec une merveilleuse sagacité, et qui détruit par là le pyrrhonisme de l'histoire.

## §. I I.

Comme je finissais ce premier paragraphe des cahiers de *Merri Hissing* dans mon cabinet, dont la fenêtre donne sur la rue Saint-Antoine, j'ai vu passer les syndics des apothicaires, qui allaient saisir des drogues et du vert-de-gris,

que les jésuites de la rue Saint-Antoine vendaient en contrebande ; mon voisin M. *Huffon*, qui est une bonne tête, est venu chez moi, et m'a dit : Mon ami, vous riez de voir les jésuites vilipendés ; vous êtes bien aise de favoir qu'ils sont convaincus d'un parricide en Portugal, et d'une rébellion au Paraguay ; le cri public qui s'élève en France contre eux, la haine qu'on leur porte, les opprobres multipliés dont ils sont couverts, semblent être pour vous une consolation ; mais sachez que, s'ils sont perdus, comme tous les honnêtes gens le désirent, vous n'y gagnerez rien ; vous serez accablé par la faction des jansénistes. Ce sont des enthousiastes féroces, des ames de bronze, pires que les presbytériens qui renversèrent le trône de *Charles I.* Songez que les fanatiques sont plus dangereux que les fripons. On ne peut jamais faire entendre raison à un énergomène ; les fripons l'entendent.

Je disputai long-temps contre M. *Huffon* ; je lui dis enfin : Monsieur, consolez-vous, peut-être que les jansénistes seront un jour aussi adroits que les jésuites ; je tâchai de l'adoucir ; mais c'est une tête de fer qu'on ne fait jamais changer de sentiment.

### §. I I I.

*Brioché* voyant que *Polichinelle* était bossu par devant et par derrière, lui voulut apprendre à

lire et à écrire. *Polichinelle* au bout de deux ans épela assez passablement, mais il ne put jamais parvenir à se servir d'une plume. Un des écrivains de sa vie remarque qu'il essaya un jour d'écrire son nom, mais que personne ne put le lire.

*Brioché* était fort pauvre; sa femme et lui n'avaient pas de quoi nourrir *Polichinelle*, encore moins de quoi lui faire apprendre un métier. *Polichinelle* leur dit: Mon père et ma mère, je suis bossu, et j'ai de la mémoire; trois ou quatre de mes amis et moi, nous pouvons établir des marionnettes; je gagnerai quelque argent; les hommes ont toujours aimé les marionnettes; il y a quelquefois de la perte à en vendre de nouvelles, mais aussi il y a de grands profits.

Monsieur et madame *Brioché* admirèrent le bon sens du jeune homme; la troupe se forma, et elle alla établir ses petits tréteaux dans une bourgade suisse, sur le chemin d'Appenzel à Milan.

C'était justement dans ce village que les charlatans d'Orviète avaient établi le magasin de leur orviète. Ils s'aperçurent qu'insensiblement la canaille allait aux marionnettes, et qu'ils vendaient dans le pays la moitié moins de favonnettes et d'onguent pour la brûlure. Ils accusèrent *Polichinelle* de plusieurs mauvais déportemens, et portèrent leurs plaintes devant

le magistrat. La requête disait que c'était un ivrogne dangereux, qu'un jour il avait donné cent coups de pied dans le ventre, en plein marché, à des payfans qui vendaient des nêfles.

On prétendit aussi qu'il avait molesté un marchand de coqs d'Inde; enfin ils l'accusèrent d'être forcier. M. *Parfait*, dans son *Histoire du théâtre*, prétend qu'il fut avalé par un crapaud; mais le père *Daniel* pense, ou du moins parle autrement. On ne fait pas ce que devint *Brioché*. Comme il n'était que le père putatif de *Polichinelle*, l'historien n'a pas jugé à propos de nous dire de ses nouvelles.

#### §. I V.

Feu M. *du Marfais* assurait que le plus grand des abus était la vénalité des charges. C'est un grand malheur pour l'Etat, disait-il, qu'un homme de mérite, sans fortune, ne puisse parvenir à rien. Que de talens enterrés, et que de fots en place! Quelle détestable politique d'avoir éteint l'émulation! M. *du Marfais*, sans y penser, plaidait sa propre cause; il a été réduit à enseigner le latin, et il aurait rendu de grands services à l'Etat s'il avait été employé. Je connais des barbouilleurs de papier qui eussent enrichi une province, s'ils avaient été à la place de ceux qui l'ont volée. Mais pour avoir cette place, il faut être fils d'un riche

qui vous laisse de quoi acheter une charge, un office, et ce qu'on appelle *une dignité*.

*Du Marfais* assurait qu'un *Montaigne*, un *Charron*, un *Descartes*, un *Gassendi*, un *Bayle*, n'eussent jamais condamné aux galères des écoliers soutenant thèse contre la philosophie d'*Aristote*, ni n'auraient fait brûler le curé *Urbain Grandier*, le curé *Gaufridi*, et qu'ils n'eussent point, &c. &c.

§. V.

Il n'y a pas long-temps que le chevalier *Roginante*, gentilhomme ferrarois, qui voulait faire une collection de tableaux de l'école flamande, alla faire des emplettes dans Amsterdams. Il marchanda un assez beau Christ chez le sieur *Vandergru*. Est-il possible, dit le ferrarois au batave, que vous qui n'êtes pas chrétien (car vous êtes hollandais) vous ayez chez vous un Jésus? Je suis chrétien et catholique, répondit *M. Vandergru*, sans se fâcher; et il vendit son tableau assez cher. Vous croyez donc JESUS-CHRIST Dieu, lui dit *Roginante*? Assurément, dit *Vandergru*.

Un autre curieux logeait à la porte attenant, c'était un focinien; il lui vendit une sainte famille. Que pensez-vous de l'enfant? dit le ferrarois. Je pense, répondit l'autre, que ce fut la créature la plus parfaite que DIEU ait mise sur la terre.

De là le ferrarois alla chez *Moïse Mansebo*, qui n'avait que de beaux payfages, et point de sainte famille. *Roginante* lui demanda pourquoi on ne trouvait pas chez lui de pareils sujets ? C'est, dit-il, que nous avons cette famille en exécution.

*Roginante* passa chez un fameux anabaptiste, qui avait les plus jolis enfans du monde ; il leur demanda dans quelle église ils avaient été baptisés ? Fi donc ! Monsieur, lui dirent les enfans, grâces à DIEU, nous ne sommes point encore baptisés.

*Roginante* n'était pas au milieu de la rue, qu'il avait déjà vu une douzaine de sectes entièrement opposées les unes aux autres. Son compagnon de voyage, *M. Sacrito*, lui dit : Enfuyons-nous vite, voilà l'heure de la bourse ; tous ces gens-ci vont s'égorger sans doute, selon l'antique usage, puisqu'ils pensent tous diversément ; et la populace nous affommera, pour être sujets du pape.

Ils furent bien étonnés quand ils virent toutes ces bonnes gens-là sortir de leurs maisons avec leurs commis, se saluer civilement, et aller à la bourse de compagnie. Il y avait ce jour-là, de compte fait, cinquante-trois religions sur la place, en comptant les arméniens et les jansénistes. On fit pour cinquante-trois millions d'affaires le plus paisiblement du monde,



et le ferrarois retourna dans son pays , où il trouva plus d'*Agnus Dei* que de lettres de change.

On voit tous les jours la même scène à Londres , à Hambourg , à Dantzick , à Venise même , &c. Mais ce que j'ai vu de plus édifiant , c'est à Constantinople.

J'eus l'honneur d'affister , il y a cinquante ans , à l'installation d'un patriarche grec , par le sultan *Achmet III* , dont DIEU veuille avoir l'ame. Il donna à ce prêtre chrétien l'anneau et le bâton fait en forme de béquille. Il y eut ensuite une procession de chrétiens dans la rue Cléobule ; deux janiffaires marchèrent à la tête de la procession. J'eus le plaisir de communier publiquement dans l'église patriarchale , et il ne tint qu'à moi d'obtenir un canonicat.

J'avoue qu'à mon retour à Marseille , je fus fort étonné de ne point y trouver de mosquée. J'en marquai ma surprise à monsieur l'intendant et à monsieur l'évêque. Je leur dis que cela était fort incivil , et que si les chrétiens avaient des églises chez les musulmans , on pouvait au moins faire aux Turcs la galanterie de quelques chapelles. Ils me promirent tous deux qu'ils en écriraient en cour ; mais l'affaire en demeure là , à cause de la constitution *Unigenitus*.

O mes frères les jésuites ! vous n'avez pas été tolérans , et on ne l'est pas pour vous.

Consolez-vous , d'autres à leur tour deviendront persécuteurs , et à leur tour ils seront abhorrés.

## §. V I.

Je comptais ces choses il y a quelques jours à M. de *Boucacous*, languedochien très-chaud, et huguenot très-zélé. *Cavalisque!* me dit-il, on nous traite donc en France comme les Turcs; on leur refuse des mosquées, et on ne nous accorde point de temples! Pour des mosquées, lui dis-je, les Turcs ne nous en ont encore point demandé; et j'ose me flatter qu'ils en obtiendront quand ils voudront, parce qu'ils sont nos bons alliés; mais je doute fort qu'on rétablisse vos temples, malgré toute la politesse dont nous nous piquons; la raison en est que vous êtes un peu nos ennemis. Vos ennemis! s'écria M. de *Boucacous*, nous qui sommes les plus ardens serviteurs du roi! Vous êtes fort ardens, lui répliquai-je, et si ardens que vous avez fait neuf guerres civiles, sans compter les massacres des Cévènes. Mais, dit-il, si nous avons fait des guerres civiles, c'est que vous nous cuifiez en place publique; on se lasse à la longue d'être brûlé, il n'y a patience de saint qui puisse y tenir: qu'on nous laisse en repos, et je vous jure que nous serons des sujets très-fidelles.



C'est précisément ce qu'on fait, lui dis-je, on ferme les yeux sur vous, on vous laisse faire votre commerce, vous avez une liberté assez honnête. Voilà une plaifante liberté ! dit M. de *Boucacous* ; nous ne pouvons nous assembler en pleine campagne quatre ou cinq mille seulement, avec des psaumes à quatre parties, que sur le champ il ne vienne un régiment de dragons, qui nous fait rentrer chacun chez nous. Est-ce là vivre ? est-ce là être libre ?

Alors je lui parlai ainsi : Il n'y a aucun pays dans le monde où l'on puisse s'attrouper sans l'ordre du souverain ; tout attroupement est contre les lois. Servez DIEU à votre mode dans vos maisons ; n'étourdissez personne par des hurlemens que vous appelez *musique*. Pensez-vous que DIEU soit bien content de vous quand vous chantez ses commandemens sur l'air de *Réveillez-vous, belle endormie* ? et quand vous dites avec les Juifs, en parlant d'un peuple voisin :

Heureux qui doit te détruire à jamais !  
 Qui t'arrachant les enfans des mamelles  
 Ecrafera leurs têtes infidelles !

DIEU veut-il absolument qu'on écrase les cervelles des petits enfans ? cela est-il humain ? De plus, DIEU aime-t-il tant les mauvais vers et la mauvaise musique ?

M. de *Boucacous* m'interrompit , et me demanda si le latin de cuisine de nos psaumes valait mieux. Non , sans doute , lui dis-je ; je conviens même qu'il y a un peu de stérilité d'imagination à ne prier DIEU que dans une traduction très-vicieuse de vieux cantiques d'un peuple que nous abhorrons ; nous sommes tous juifs à vêpres , comme nous sommes tous païens à l'opéra.

Ce qui me déplaît seulement , c'est que les *Métamorphoses* d'*Ovide* font , par la malice du démon , bien mieux écrites , et plus agréables que les cantiques juifs ; car il faut avouer que cette montagne de Sion , et ces gueules de basilic , et ces collines qui sautent comme des beliers , et toutes ces répétitions fastidieuses , ne valent ni la poésie grecque , ni la latine , ni la française. Le froid petit *Racine* a beau faire , cet enfant dénaturé n'empêchera pas , profanement parlant , que son père ne soit un meilleur poète que *David*.

Mais enfin , nous sommes la religion dominante chez nous ; il ne vous est pas permis de vous attrouper en Angleterre ; pourquoi voudriez-vous avoir cette liberté en France ? Faites ce qu'il vous plaira dans vos maisons , et j'ai parole de monsieur le gouverneur et de monsieur l'intendant , qu'en étant sages , vous serez tranquilles ; l'imprudencé seule fit et fera les

persécutions. Je trouve très-mauvais que vos mariages, l'état de vos enfans, le droit d'héritage, souffrent la moindre difficulté. Il n'est pas juste de vous saigner et de vous purger, parce que vos pères ont été malades; mais que voulez-vous? ce monde est un grand *Bedlam*, où des fous enchaînent d'autres fous.

§. V I I.

Les compagnons de *Polichinelle* réduits à la mendicité, qui était leur état naturel, s'affocièrent avec quelques bohèmes, et coururent de village en village. Ils arrivèrent dans une petite ville; et logèrent dans un quatrième étage, où ils se mirent à composer des drogues, dont la vente les aida quelque temps à subsister. Ils guérèrent même de la galle l'épagueul d'une dame de considération; les voisins crièrent au prodige; mais, malgré toute leur industrie, la troupe ne fit pas fortune.

Ils se lamentaient de leur obscurité et de leur misère, lorsqu'un jour ils entendirent un bruit sur leur tête, comme celui d'une brouette qu'on roule sur le plancher. Ils montèrent au cinquième étage, et y trouvèrent un petit homme qui faisait des marionnettes pour son compte; il s'appelait le sieur *Bienfait*; il avait tout juste le génie qu'il fallait pour son art.

On n'entendait pas un mot de ce qu'il disait:

mais il avait un galimatias fort convenable ; et il ne fe fait pas mal ses bamboches. Un compagnon qui excellait auffi en galimatias , lui parla ainfi :

Nous croyons que vous êtes deftiné à relever nos marionnettes ; car nous avons lu dans *Nostradamus* ces propres paroles , *nelle chi li porate icfus res fait en bi* , lesquelles prises à rebours font évidemment : *Bienfait reffuscitera Polichinelle*. Le nôtre a été avalé par un crapaud , mais nous avons retrouvé fon chapeau , fa bosfe et fa pratique. Vous fournirez le fil d'archal. Je crois d'ailleurs qu'il vous fera aisé de lui faire une mouftache , toute semblable à celle qu'il avait ; et quand nous ferons unis ensemble , il eft à croire que nous aurons beaucoup de succès. Nous ferons valoir *Polichinelle* par *Nostradamus* , et *Nostradamus* par *Polichinelle*.

Le fieur *Bienfait* accepta la proposition. On lui demanda ce qu'il voulait pour fa peine. Je veux , dit-il , beaucoup d'honneurs et beaucoup d'argent. Nous n'avons rien de cela , dit l'orateur de la troupe , mais avec le temps on a de tout. Le fieur *Bienfait* fe lia donc avec les bohèmes , et tous ensemble allèrent à Milan établir leur théâtre , fous la protection de madame *Carminetta*. On afficha que le même *Polichinelle* qui avait été mangé par un crapaud du village du canton d'Appenzel , reparaitrait fur le théâtre de Milan , et qu'il danferait avec M<sup>me</sup> *Gigogne*.

Tous les vendeurs d'orviétan eurent beau s'y opposer , le sieur *Bienfait* , qui avait aussi le secret de l'orviétan , soutint que le sien était le meilleur ; il en vendit beaucoup aux femmes qui étaient folles de *Polichinelle* , et il devint si riche qu'il se mit à la tête de la troupe.

Dès qu'il eut ce qu'il voulait ( et que tout le monde veut ) , des honneurs et du bien , il fut très-ingrat envers M<sup>me</sup> *Carminetta*. Il acheta une belle maison vis-à-vis celle de sa bienfaitrice , et il trouva le secret de la faire payer par ses associés. On ne le vit plus faire sa cour à M<sup>me</sup> *Carminetta* ; au contraire, il voulut qu'elle vînt déjeuner chez lui, et un jour qu'elle daigna y venir , il lui fit fermer la porte au nez , &c.

#### §. V I I I.

N'ayant rien entendu au précédent chapitre de *Merri Hissing* , je me transportai chez mon ami M. *Huffon* , pour lui en demander l'explication. Il me dit que c'était une profonde allégorie sur le père *la Valette* , marchand banqueroutier d'Amérique ; mais que d'ailleurs il y avait long-temps qu'il ne s'embarrait plus de ces sottises , qu'il n'allait jamais aux marionnettes , qu'on jouait ce jour-là *Polyeucte* , et qu'il voulait l'entendre. Je l'accompagnai à la comédie.

M. *Huffon* , pendant le premier acte , branlait

toujours la tête. Je lui demandai dans l'entr'acte pourquoi sa tête branlait tant ? J'avoue, dit-il, que je suis indigné contre ce sot *Polyeucte* et contre cet impudent *Néarque*. Que diriez-vous d'un gendre de monsieur le gouverneur de Paris, qui serait huguenot, et qui, accompagnant son beau-père le jour de pâque à Notre-Dame, irait mettre en pièces le ciboire et le calice, et donner des coups de pied dans le ventre à monsieur l'archevêque et aux chanoines ? Serait-il bien justifié, en nous disant que nous sommes des idolâtres ; qu'il l'a entendu dire au sieur *Lubolier* (\*), prédicant d'Amsterdam, et au sieur *Morfyé* (\*\*), compilateur à Berlin, auteur de la *Bibliothèque germanique*, qui le tenait du prédicant *Urieju* (\*\*\*) ? C'est là le fidelle portrait de la conduite de *Polyeucte*. Peut-on s'intéresser à ce plat fanatique, séduit par le fanatique *Néarque* ?

M. *Huffon* me disait ainsi son avis amicalement dans les entr'actes. Il se mit à rire, quand il vit *Polyeucte* résigner sa femme à son rival, et il la trouva un peu bourgeoise, quand elle dit à son amant qu'elle va dans sa chambre, au lieu d'aller avec lui à l'église.

Adieu, trop vertueux objet, et trop charmant ;  
 Adieu, trop généreux et trop parfait amant ;  
 Je vais seule en ma chambre enfermer mes regrets.

(\*) *Boullier*.      (\*\*) *Formey*.      (\*\*\*) *Jurieu*.



Mais il admira la scène , où elle demande à son amant la grâce de son mari.

Il y a là , dit-il , un gouverneur d'Arménie qui est bien le plus lâche , le plus bas des hommes ; ce père de *Pauline* avoue même qu'il a les sentimens d'un coquin.

Polyeucte est ici l'appui de ma famille ,  
 Mais si par son trépas l'autre épousait ma fille ,  
 J'acquerrais bien par là de plus puissans appuis ,  
 Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.

Un procureur au châtelet ne pourrait guère ni penser ni s'exprimer autrement. Il y a de bonnes ames qui avalent tout cela ; je ne suis pas du nombre. Si ces pauvretés peuvent entrer dans une tragédie du pays des Gaules , il faut brûler l'Oedipe des Grecs.

M. *Huffon* est un rude homme. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'adoucir ; mais je n'ai pu en venir à bout. Il a persisté dans son avis , et moi dans le mien.

#### §. I X.

Nous avons laissé le sieur *Bienfait* fort riche et fort insolent. Il fit tant par ses menées , qu'il fut reconnu pour entrepreneur d'un grand nombre de marionnettes. Dès qu'il fut revêtu de cette dignité , il fit promener *Polichinelle* dans  
 toutes

toutes les villes , et afficha que tout le monde ferait tenu de l'appeler *Monsieur* , sans quoi il ne jouerait point. C'est de là que , dans toutes les représentations des marionnettes , il ne répond jamais à son compère , que quand le compère l'appelle monsieur *Polichinelle*. Peu à peu *Polichinelle* devint si important , qu'on ne donna plus aucun spectacle sans lui payer une rétribution , comme les opéra des provinces en payent une à l'opéra de Paris.

Un jour , un de ses domestiques , receveur des billets et ouvreur de loges , ayant été cassé aux gages , se souleva contre *Bienfait* , et institua d'autres marionnettes qui décrièrent toutes les danses de madame *Gigogne* et tous les tours de passe-passe de *Bienfait*. Il retrancha plus de cinquante ingrédiens qui entraient dans l'orviétan , composa le sien de cinq ou six drogues ; et le vendant beaucoup meilleur marché , il enleva une infinité de pratiques à *Bienfait* , ce qui excita un furieux procès , et on se battit long-temps à la porte des marionnettes , dans le préau de la foire.

## §. X.

M. *Huffon* me parlait hier de ses voyages ; en effet , il a passé plusieurs années dans les Echelles du Levant , il est allé en Perse , il a demeuré long-temps dans les Indes , et a vu



toute l'Europe. J'ai remarqué , me disait-il , qu'il y a un nombre prodigieux de Juifs qui attendent le Messie , et qui se feraient empaler plutôt que de convenir qu'il est venu. J'ai vu mille turcs persuadés que *Mahomet* avait mis la moitié de la lune dans sa manche. Le petit peuple , d'un bout du monde à l'autre , croit fermement les choses les plus absurdes. Cependant , qu'un philosophe ait un écu à partager avec le plus imbécille de ces malheureux , en qui la raison humaine est si horriblement obscurcie , il est sûr que s'il y a un fou à gagner , l'imbécille l'emportera sur le philosophe. Comment des taupes si aveugles sur le plus grand des intérêts , sont-elles lynx sur les plus petits ? Pourquoi le même juif qui vous égorge le vendredi , ne voudrait-il pas voler un liard le jour du sabbat ? Cette contradiction de l'espèce humaine mérite qu'on l'examine.

N'est-ce pas , dis-je à M. *Huffon* , que les hommes sont superstitieux par coutume , et coquins par instinct ? J'y rêverai , me dit-il ; cette idée me paraît assez bonne.

### §. X I.

*Polichinelle* , depuis l'aventure de l'ouvreur de loges , a effuyé bien des disgrâces. Les Anglais , qui sont raisonneurs et sombres , lui

ont préféré *Shakespeare* ; mais ailleurs ses farces ont été fort en vogue ; et sans l'opéra comique, son théâtre était le premier des théâtres. Il a eu de grandes querelles avec *Scaramouche* et *Arlequin* , et on ne fait pas encore qui l'emportera. Mais. . .

## §. X I I.

Mais, mon cher Monsieur, disais-je, comment peut-on être à la fois si barbare et si drôle ? Comment dans l'histoire d'un peuple trouve-t-on à la fois la Saint-Barthelemi et les contes de *la Fontaine* , &c. ? est-ce l'effet du climat ? est-ce l'effet des lois ?

Le genre-humain, répondit M. *Huffon* , est capable de tout. *Néron* pleura quand il fallut signer l'arrêt de mort d'un criminel, joua des farces, et affassina sa mère. Les finges font des tours extrêmement plaisans, et étouffent leurs petits. Rien n'est plus doux, plus timide qu'une levrette, mais elle déchire un lièvre, et baigne son long museau dans son sang.

Vous devriez, lui dis-je, nous faire un beau livre qui développât toutes ces contradictions. Ce livre est tout fait, dit-il ; vous n'avez qu'à regarder une girouette ; elle tourne tantôt au doux souffle du zéphyr, tantôt au vent violent du Nord ; voilà l'homme.

## §. X I I I.

Rien n'est souvent plus convenable que d'aimer sa cousine. On peut aussi aimer sa nièce ; mais il en coûte dix-huit mille livres , payables à Rome , pour épouser une cousine , et quatre vingts mille francs pour coucher avec sa nièce en légitime mariage.

Je suppose quarante nièces par an , mariées avec leurs oncles , et deux cents cousins et cousines conjoints , cela fait en sacremens six millions huit cents mille livres par an , qui sortent du royaume. Ajoutez - y environ six cents mille francs pour ce qu'on appelle *les annates des terres de France* , que le roi de France donne à des français en bénéfices ; joignez-y encore quelques menus frais ; c'est environ huit millions quatre cents mille livres que nous donnons libéralement au saint père par chacun an. Nous exagérons peut-être un peu ; mais on conviendra que si nous avons beaucoup de cousines et de nièces jolies , et si la mortalité se met parmi les bénéficiers , la somme peut aller au double. Le fardeau serait lourd , tandis que nous avons des vaisseaux à construire , des armées et des rentiers à payer.

Je m'étonne que dans l'énorme quantité de livres , dont les auteurs ont gouverné l'Etat depuis vingt ans , aucun n'ait pensé à réformer

ces abus. J'ai prié un docteur de sorbonne de mes amis de me dire dans quel endroit de l'Écriture on trouve que la France doit payer à Rome la somme susdite : il n'a jamais pu le trouver. J'en ai parlé à un jésuite ; il m'a répondu que cet impôt fut mis par *S<sup>t</sup> Pierre* sur les Gaules , dès la première année qu'il vint à Rome ; et comme je doutais que *S<sup>t</sup> Pierre* eût fait ce voyage , il m'en a convaincu , en me disant qu'on voit encore à Rome les clefs du paradis qu'il portait toujours à sa ceinture. Il est vrai , m'a-t-il dit , que nul auteur canonique ne parle de ce voyage de *Simon Barjone* ; mais nous avons une belle lettre de lui datée de Babylone : or certainement Babylone veut dire Rome ; donc vous devez de l'argent au pape , quand vous épousez vos cousines. J'avoue que j'ai été frappé de la force de cet argument.

## §. X I V.

J'ai un vieux parent qui a servi le roi cinquante-deux ans. Il s'est retiré dans la haute Alsace , où il a une petite terre qu'il cultive , dans le diocèse de Porentru. Il voulut un jour faire donner le dernier labour à son champ ; la saison avançait , l'ouvrage pressait. Ses valets refusèrent le service , et dirent pour raison que c'était la fête de *S<sup>te</sup> Barbe* , la sainte la plus fêtée à Porentru. Eh ! mes amis , leur dit mon

parent , vous avez été à la messe en l'honneur de *Barbe* , vous avez rendu à *Barbe* ce qui lui appartient ; rendez-moi ce que vous me devez : cultivez mon champ , au lieu d'aller au cabaret. *S<sup>te</sup> Barbe* ordonne-t-elle qu'on s'enivre pour lui faire honneur , et que je manque de blé cette année ? Le maître-valet lui dit , Monsieur , vous voyez bien que je serais damné si je travaillais dans un jour si saint. *S<sup>te</sup> Barbe* est la plus grande sainte du paradis ; elle grava le signe de la croix sur une colonne de marbre avec le bout du doigt ; et du même doigt et du même signe , elle fit tomber toutes les dents d'un chien qui lui avait mordu les fesses : je ne travaillerai point le jour de *S<sup>te</sup> Barbe*.

Mon parent envoya chercher des laboureurs luthériens , et son champ fut cultivé. L'évêque de Porentru l'excommunia. Mon parent en appela comme d'abus ; le procès n'est pas encore jugé. Personne assurément n'est plus persuadé que mon parent qu'il faut honorer les saints ; mais il prétend aussi qu'il faut cultiver la terre.

Je suppose en France environ cinq millions d'ouvriers , soit manœuvres , soit artisans , qui gagnent chacun , l'un portant l'autre , vingt sous par jour , et qu'on force saintement de ne rien gagner pendant trente jours de l'année , indépendamment des dimanches ; cela fait cent

cinquante millions de moins dans la circulation , et cent cinquante millions de moins en main-d'œuvre. Quelle prodigieuse supériorité ne doivent point avoir sur nous les royaumes voisins qui n'ont ni S<sup>te</sup> Barbe ni d'évêque de Porentru ? On répondait à cette objection que les cabarets , ouverts les saints jours de fête , produisent beaucoup aux fermes générales. Mon parent en convenait , mais il prétendait que c'est un léger dédommagement ; et que d'ailleurs , si on peut travailler après la messe ; on peut aller au cabaret après le travail. Il soutient que cette affaire est purement de police , et point du tout épiscopale ; il soutient qu'il vaut encore mieux labourer que de s'enivrer. J'ai bien peur qu'il ne perde son procès.

## §. X V.

Il y a quelques années qu'en passant par la Bourgogne avec M. *Evrard* que vous connaissez tous , nous vîmes un vaste palais , dont une partie commençait à s'élever. Je demandai à quel prince il appartenait ? Un maçon me répondit que c'était à monseigneur l'abbé de Cîteaux ; que le marché avait été fait à dix-sept cents mille livres , mais que probablement il en coûterait bien davantage.

Je bénis DIEU qui avait mis son serviteur en état d'élever un si beau monument , et de



répandre tant d'argent dans le pays. Vous moquez-vous ? dit M. *Evrard*, n'est-il pas abominable que l'oïfiveté soit récompensée par deux cents cinquante mille livres de rente, et que la vigilance d'un pauvre curé de campagne soit punie par une portion congrue de cent écus ? Cette inégalité n'est-elle pas la chose du monde la plus injuste et la plus odieuse ? Qu'en reviendra-t-il à l'Etat, quand un moine fera logé dans un palais de deux millions ? Vingt familles de pauvres officiers, qui partageraient ces deux millions, auraient chacune un bien honnête, et donneraient au roi de nouveaux officiers. Les petits moines, qui sont aujourd'hui les sujets inutiles d'un de leurs moines élus par eux, deviendraient des membres de l'Etat, au lieu qu'ils ne sont que des chancres qui le rongent.

Je répondis à M. *Evrard* : Vous allez trop loin et trop vite ; ce que vous dites arrivera certainement dans deux ou trois cents ans, ayez patience. Et c'est précisément, répondit-il, parce que la chose n'arrivera que dans deux ou trois siècles que je perds toute patience ; je suis las de tous les abus que je vois : il me semble que je marche dans les déserts de la Lybie, où notre sang est sucé par des insectes quand les lions ne nous dévorent pas.

J'avais, continua-t-il, une sœur assez imbécille

pour



pour être janséniste de bonne foi , et non par esprit de parti. La belle aventure des billets de confession la fit mourir de désespoir. Mon frère avait un procès qu'il avait gagné en première instance , sa fortune en dépendait. Je ne fais comment il est arrivé que les juges ont cessé de rendre la justice , et mon frère a été ruiné . J'ai un vieil oncle criblé de blessures , qui se fait passer ses meubles et sa vaisselle d'une province à une autre , des commis alertes ont saisi le tout sur un petit manque de formalité ; mon oncle n'a pu payer les trois vingtièmes , et il est mort en prison.

M. *Evrard* me conta des aventures de cette espèce pendant deux heures entières. Je lui dis : Mon cher M. *Evrard* , j'en ai effuyé plus que vous ; les hommes sont ainsi faits d'un bout du monde à l'autre ; nous nous imaginons que les abus ne règnent que chez nous ; nous sommes tous deux comme *Astolphe* et *Joconde* , qui pensaient d'abord qu'il n'y avait que leurs femmes d'infidèles ; ils se mirent à voyager , et ils trouvèrent par-tout des gens de leur confrérie. Oui , dit M. *Evrard* , mais ils eurent le plaisir de rendre par-tout ce qu'on avait eu la bonté de leur prêter chez eux.

Tâchez , lui dis-je , d'être seulement pendant trois ans directeur de . . . . ou de . . . . ou de . . . ou de . . . . et vous vous vengerez avec usure.

M. *Evrard* me crut ; c'est à présent l'homme de France qui vole le roi , l'Etat et les particuliers de la manière la plus dégagée et la plus noble , qui fait la meilleure chère , et qui juge le plus fièrement d'une pièce nouvelle.

S A Ü L,

D R A M E,

*Traduit de l'anglais de M. HUT.*

## A V I S.

**M.** *Huet*, membre du parlement d'Angleterre, était petit neveu de **M. Huet**, évêque d'Avranches. Les Anglais, au lieu de *Huet* avec un *e* ouvert, prononcent *Hut* ; ce fut lui qui, en 1728, composa le petit livre très-curieux : *The man after the heart of GOD, L'homme selon le cœur de DIEU*. Indigné d'avoir entendu un prédicateur comparer à *David* le roi *Georges II*, qui n'avait ni assassiné personne, ni fait brûler ses prisonniers français dans des fours à brique, il fit une justice éclatante de ce roitelet juif.

## P E R S O N N A G E S .

- SAUL, fils de *Cis* et premier roi juif.
- DAVID, fils de *Jessé*, gendre de *Saül* et second roi.
- AGAG, roi des Amalécites.
- SAMUEL, prophète et juge en Israël.
- MICHOL, épouse de *David* et fille de *Saül*.
- ABIGAIL, veuve de *Nabal* et seconde épouse de *David*.
- BETHSABÉE, femme d'*Urie* et concubine de *David*.
- LA PYTHONISSE, fameuse forcière en Israël.
- JOAB, général des hordes de *David* et son confident.
- URIE, mari de *Bethsabée* et officier de *David*.
- BAZA, ancien confident de *Saül*.
- ABIEZER, vieil officier de *Saül*.
- ADONIAS, fils de *David* et d'*Agith* sa dix-septième femme.
- SALOMON, fils adultérin de *David* et de *Bethsabée*.
- NATHAN, prince et prophète en Israël.
- GAG ou GAD, prophète et chapelain ordinaire de *David*.
- ABISAG, de *Sunam*, jeune funamite.
- EBIND, capitaine de *David*.

ABIAR , officier de *David*.

YESEZ , inspecteur général des troupes de  
*David*.

Les prêtres de *Samuel*.

Les capitaines de *David*.

Un clerc de la trésorerie.

Un messager.

La populace juive.

### P R E M I E R   A C T E .

La scène est à Galgala.

### D E U X I E M E   A C T E .

La scène est sur la colline d'Achila.

### T R O I S I E M E   A C T E .

La scène est à Siceleg.

### Q U A T R I E M E   A C T E .

La scène est à Hébron.

### C I N Q U I E M E   A C T E .

La scène est à Hérus-chalaïm.

*On n'a pas observé dans cette espèce de tragi-comédie l'unité d'action, de lieu et de temps. On a cru avec l'illustre la Motte devoir se soustraire à ces règles. Tout se passe dans l'intervalle de deux ou trois générations, pour rendre l'action plus tragique par le nombre des morts selon l'esprit juif, tandis que parmi nous l'unité de temps ne peut s'étendre qu'à vingt-quatre heures, et l'unité de lieu dans l'enceinte d'un palais.*

# S A Û L ,

D R A M E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

S A U L , B A Z A .

B A Z A .

**O** Grand Saül ! le plus puissant des rois , vous qui réglez sur les trois lacs dans l'espace de plus de cinq cents stades ; vous vainqueur du généreux Agag , roi d'Amalec , dont les capitaines étaient montés sur les plus puissans ânes , ainsi que les cinquante fils d'Amalec ; vous qu'Adonaï fit triompher à la fois de Dagon et de Béczébut ; vous qui , sans doute , mettez sous vos lois toute la terre , comme on vous l'a promis tant de fois , faut-il que vous vous abandonniez à votre douleur dans de si nobles triomphes et de si grandes espérances ?

S A U L .

O mon cher Baza ! heureux mille fois celui qui conduit en paix les troupeaux bêlans de



Benjamin , et presse le doux raifin de la vallée d'Engaddy ! Hélas ! je cherchais les âneſſes de mon père , je trouvai un royaume ; depuis ce jour je n'ai connu que la douleur. Plût à Dieu au contraire que j'euffe cherché un royaume , et trouvé des âneſſes ! j'aurais fait un meilleur marché.

B A Z A.

Eſt - ce le prophète Samuel , eſt - ce votre gendre David qui vous caufe ce mortel chagrin ?

S A U L.

L'un et l'autre. Samuel , tu le fais , m'oignit malgré lui ; il fit ce qu'il put pour empêcher le peuple de choiſir un prince , et dès que je fus élu , il devint le plus cruel de tous mes ennemis.

B A Z A.

Vous deviez bien vous y attendre ; il était prêtre , et vous étiez guerrier ; il gouvernait avant vous ; on hait toujours ſon ſucceſſeur.

S A U L.

Eh ! pouvait - il eſpérer de gouverner plus long-temps ! il avait aſſocié à ſon pouvoir ſes indignes enfans , également corrompus et corrupteurs , qui vendaient publiquement la juſtice : toute la nation ſ'éleva contre ce gouvernement ſacerdotal. On tira un roi au fort : les dés ſacrés annoncèrent la volonté du ciel ; le peuple la

ratifia , et Samuel frémit : ce n'est pas assez de haïr en moi un prince choisi par le ciel , il hait encore le prophète ; car il fait que , comme lui , j'ai le nom de voyant ; que j'ai prophétisé comme lui ; et ce nouveau proverbe répandu dans Israël : Saül est aussi au rang des prophètes , n'offense que trop ses oreilles superbes : on le respecte encore ; pour mon malheur il est prêtre , il est dangereux.

B A Z A.

N'est-ce pas lui qui soulève contre vous votre gendre David ?

S A U L.

Il n'est que trop vrai , et je tremble qu'il ne cabale pour donner ma couronne à ce rebelle.

B A Z A.

Votre altesse royale est trop bien affermie par ses victoires , et le roi Agag votre illustre prisonnier vous est ici un sûr garant de la fidélité de votre peuple , également enchanté de votre victoire et de votre clémence : voici qu'on l'amène devant votre altesse royale.

## S C E N E I I.

SAUL , BAZA , AGAG , Soldats.

A G A G.

**D**OUX et puissant vainqueur , modèle des princes , qui savez vaincre et pardonner , je me jette à vos sacrés genoux , daignez ordonner vous-même ce que je dois donner pour ma rançon ; je serai désormais un voisin , un allié fidelle , un vassal soumis ; je ne vois plus en vous qu'un bienfaiteur et un maître : je vous dois la vie , je vous devrai encore la liberté : j'admirerai , j'aimerai en vous l'image du Dieu qui punit et pardonne.

S A U L.

Illustre prince , que le malheur rend encore plus grand , je n'ai fait que mon devoir en sauvant vos jours : les rois doivent respecter leurs semblables : qui se venge après la victoire , est indigne de vaincre : je ne mets point votre personne à rançon , elle est d'un prix inestimable : soyez libre ; les tributs que vous payerez à Ifraël seront moins des marques de soumission que d'amitié : c'est ainsi que les rois doivent traiter ensemble.

A G A G.

O vertu ! ô grandeur de courage ! que vous êtes puissantes sur mon cœur ! Je vivrai , je mourrai le sujet du grand Saül , et tous mes Etats sont à lui.

S C E N E I I I.

Les personnages précédens , S A M U E L ,  
Prêtres.

S A U L.

S A M U E L , quelles nouvelles m'apportez-vous ? venez-vous de la part de Dieu , de celle du peuple , ou de la vôtre ?

S A M U E L.

De la part de Dieu.

S A U L.

Qu'ordonne-t-il.

S A M U E L.

Il m'ordonne de vous dire qu'il s'est repenti de vous avoir fait régner.

S A U L.

Dieu se repentir ! Il n'y a que ceux qui font des fautes qui se repentent ; la sagesse éternelle ne peut être imprudente. Dieu ne peut faire des fautes.

S A M U E L.

Il peut se repentir d'avoir mis sur le trône ceux qui en commettent.

S A U L.

Eh ! quel homme n'en commet pas ? parlez, de quoi suis-je coupable ?

S A M U E L.

D'avoir pardonné à un roi.

A G A G.

Comment ! la plus belle des vertus serait regardée chez vous comme un crime ?

S A M U E L à *Agag*.

Tais-toi, ne blasphème point. (à Saül) Saül ci-devant roi des Juifs, Dieu ne vous avait-il pas ordonné par ma bouche d'égorger tous les Amalécites sans épargner ni les femmes, ni les filles, ni les enfans à la mamelle ?

A G A G.

Ton Dieu t'avait ordonné cela ! tu t'es trompé, tu voulais dire ton diable.

S A M U E L à *ses prêtres*.

Préparez-vous à m'obéir : et vous, Saül, avez-vous obéi à Dieu ?

S A U L.

Je n'ai pas cru qu'un tel ordre fût positif, j'ai pensé que la bonté était le premier attribut.

de l'Être suprême, qu'un cœur compatissant ne pouvait lui déplaire.

S A M U E L.

Vous vous êtes trompé, homme infidelle : Dieu vous réproûve, votre sceptre passera dans d'autres mains.

B A Z A à Saül.

Quelle insolence ! Seigneur, permettez-moi de punir ce prêtre barbare.

S A U L.

Gardez-vous en bien ; ne voyez-vous pas qu'il est suivi de tout le peuple, et que nous ferions lapidés si je résistais ; car, en effet, j'avais promis....

B A Z A.

Vous aviez promis une chose abominable !

S A U L.

N'importe ; les Juifs sont plus abominables encore ; ils prendront la défense de Samuel contre moi.

B A Z A , à part.

Ah ! malheureux prince, tu n'as de courage qu'à la tête des armées.

S A U L.

Eh bien donc, Prêtres, que faut-il que je fasse ?

S A M U E L.

Je vais te montrer comme on obéit au Seigneur : ( à ses prêtres ) ô Prêtres sacrés ! enfans de Lévi, déployez ici votre zèle ; qu'on apporte une table, qu'on étende sur cette table ce roi, dont le prépuce est un crime devant le Seigneur. ( Les prêtres lient Agag sur la table. )

A G A G.

Que voulez - vous de moi ? impitoyables monstres !

S A U L.

Auguste Samuel, au nom du Seigneur !

S A M U E L.

Ne l'invoquez pas, vous en êtes indigne, demeurez ici, il vous l'ordonne ; foyez témoin du sacrifice qui, peut-être, expiera votre crime.

A G A G à Samuel.

Ainsi donc vous m'allez donner la mort : ô mort, que vous êtes amère !

S A M U E L.

Oui, tu es gras, et ton holocauste en fera plus agréable au Seigneur.

A G A G.

Hélas ! Saül, que je te plains d'être soumis à de pareils monstres !

S A M U E L à Agag.

Écoute, tu vas mourir ; veux-tu être juif ? veux-tu te faire circoncire ?



A G A G.

Et si j'étais assez faible pour être de ta religion, me donnerais-tu la vie?

S A M U E L.

Non, tu auras la satisfaction de mourir juif, et c'est bien assez.

A G A G.

Frappez donc, bourreaux!

S A M U E L.

Donnez-moi cette hache au nom du Seigneur; et tandis que je couperai un bras, coupez une jambe, et ainsi de suite morceau par morceau. (*Ils frappent tous ensemble au nom d'Adonai.*)

A G A G.

O mort! ô tourmens! ô barbares!

S A U L.

Faut-il que je sois témoin d'une abomination si horrible!

B A Z A.

Dieu vous punira de l'avoir soufferte.

S A M U E L *aux prêtres.*

Emportez ce corps et cette table: qu'on brûle les restes de cet infidelle, et que ses chairs servent à nourrir nos serviteurs: (*à Saül*) et vous, Prince, apprenez à jamais qu'obéissance vaut mieux que sacrifice.

S A U L, *se jetant dans un fauteuil.*

Je me meurs ; je ne pourrai survivre à tant d'horreurs et tant de honte.

### S C E N E I V.

S A U L, B A Z A, un meffager.

L E M E S S A G E R.

S E I G N E U R, pensez à votre sûreté ; David approche en armes, il est suivi de cinq cents brigands qu'il a ramassés ; vous n'avez ici qu'une garde faible.

B A Z A.

Eh bien, Seigneur, vous le voyez : David et Samuel étaient d'intelligence : vous êtes trahi de tous côtés, mais je vous serai fidelle jusqu'à la mort : quel parti prenez-vous ?

S A U L.

Celui de combattre et de mourir.

*Fin du premier acte.*

ACTE

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

DAVID, MICHOL.

M I C H O L.

**I**MPIROYABLE époux, prétends-tu attenter à la vie de mon père, de ton bienfaiteur, de celui qui, t'ayant d'abord pris pour son joueur de harpe, te fit bientôt après son écuyer, qui enfin t'a mis dans mes bras?

D A V I D.

Il est vrai, ma chère Michol, que je lui dois le bonheur de posséder vos charmes; il m'en a coûté assez cher: il me fallut apporter à votre père deux cents prépuces de Philistins pour présent de noces: deux cents prépuces ne se trouvent pas si aisément: je fus obligé de tuer deux cents hommes pour venir à bout de cette entreprise; et je n'avais pas la mâchoire d'âne de Samson: mais eût-il fallu combattre toutes les forces de Babylone et d'Egypte, je l'aurais fait pour vous mériter; je vous adorais, et je vous adore.

M I C H O L.

Et pour preuve de ton amour, tu en veux aux jours de mon père !

D A V I D.

Dieu m'en préserve, je ne veux que lui succéder : vous savez que j'ai respecté sa vie, et que, lorsque je le rencontrai dans une caverne, je ne lui coupai que le bout de son manteau ; la vie du père de ma chère Michol me sera toujours précieuse.

M I C H O L.

Pourquoi donc te joindre à ses ennemis ? Pourquoi te souiller du crime horrible de rébellion, et te rendre par là même si indigne du trône où tu aspiras ? Pourquoi d'un côté te joindre à Samuel, notre ennemi domestique ; et de l'autre au roi de Geth, Akis, notre ennemi déclaré ?

D A V I D.

Ma noble épouse, ne me condamnez pas sans m'entendre : vous savez qu'un jour, dans le village de Bethléem, Samuel répandit de l'huile sur ma tête : ainsi je suis roi, et vous êtes la femme d'un roi : si je me suis joint aux ennemis de la nation, si j'ai fait du mal à mes concitoyens, j'en ai fait davantage à ces ennemis mêmes. Il est vrai que j'ai engagé ma foi au roi de Geth, le généreux Akis : j'ai rassemblé cinq

cents malfaiteurs perdus de dettes et de débauches, mais tous bons soldats. Akis nous a reçus, nous a comblés de bienfaits, il m'a traité comme son fils, il a eu en moi une entière confiance ; mais je n'ai jamais oublié que je suis juif ; et ayant des commissions du roi Akis pour aller ravager vos terres, j'ai très-souvent ravagé les siennes : j'allais dans les villages les plus éloignés, je tuais tout sans pitié, je ne pardonnais ni au sexe ni à l'âge, afin d'être pur devant le Seigneur, et afin qu'il ne se trouvât personne qui pût me déceler auprès du roi Akis, je lui amenais les bœufs, les ânes, les moutons, les chèvres des innocens agriculteurs que j'avais égorgés, et je lui disais, par un salutaire mensonge, que c'étaient les bœufs, les ânes, les moutons et les chèvres des Juifs ; quand je trouvais quelque résistance, je faisais scier en deux, par le milieu du corps, ces insolens rebelles, ou je les écrasais sous les dents de leur herse, ou je les faisais rôtir dans des fours à briques. Voyez si c'est aimer sa patrie, si c'est être bon israélite.

M I C H O L.

Ainsi, cruel, tu as également répandu le sang de tes frères et celui de tes alliés : tu as donc trahi également ces deux bienfaiteurs ; rien ne t'est sacré ; tu trahiras ainsi ta chère Michol qui brûle pour toi d'un si malheureux amour.

D A V I D.

Non, je le jure par la verge d'Aaron, par la racine de Jessé, je vous serai toujours fidelle.

## S C E N E I I.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL.

A B I G A I L, *en embrassant David.*

**M**ON cher, mon tendre époux, maître de mon cœur et de ma vie, venez, forttez avec moi de ces lieux dangereux; Saül arme contre vous, et Akis vous attend.

M I C H O L.

Qu'entends-je? son époux? Quoi! monstre de perfidie, vous me jurez un amour éternel, et vous avez pris une autre femme! quelle est donc cette insolente rivale?

D A V I D.

Je suis confondu.

A B I G A I L.

Auguste et aimable fille d'un grand roi, ne vous mettez pas en colère contre votre servante: un héros tel que David a besoin de plusieurs femmes; et moi, je suis une jeune veuve qui ai besoin d'un mari: vous êtes obligée d'être

toujours auprès du roi votre père , il faut que David ait une compagne dans ses voyages et dans ses travaux ; ne m'enviez pas cet honneur , je vous ferai toujours soumise.

M I C H O L.

Elle est civile et accorte du moins ; elle n'est pas comme ces concubines impertinentes qui vont toujours bravant la maîtresse de la maison : montre , où as-tu fait cette acquisition ?

D A V I D.

Puisqu'il faut vous dire la vérité , ma chère Michol , j'étais à la tête de mes brigands , et usant du droit de la guerre , j'ordonnai à Nabal , mari d'Abigail , de m'apporter tout ce qu'il avait : Nabal était un brutal qui ne savait pas les usages du monde , il me refusa insollement : Abigail est née douce , honnête et tendre ; elle vola tout ce qu'elle put à son mari pour me l'apporter : au bout de huit jours le brutal mourut.....

M I C H O L.

Je m'en doutais bien.

D A V I D.

Et j'épousai la veuve.

M I C H O L.

Ainsi Abigail est mon égale : ça , dis-moi en conscience , brigand trop cher , combien as-tu de femmes ?



D A V I D.

Je n'en ai que dix-huit en vous comptant : ce n'est pas trop pour un brave homme.

M I C H O L.

Dix-huit femmes, scélérat ! Eh , que fais-tu donc de tout cela ?

D A V I D.

Je leur donne ce que je peux de tout ce que j'ai pillé.

M I C H O L.

Les voilà bien entretenues ! tu es comme les oiseaux de proie , qui apportent à leurs femelles des colombes à dévorer : encore n'ont-ils qu'une compagne, et il en faut dix-huit au fils de Jessé.

D A V I D.

Vous ne vous apercevrez jamais, ma chère Michol, que vous ayez des compagnes.

M I C H O L.

Va, tu promets plus que tu ne peux tenir : écoute, quoique tu en ayes dix-huit, je te pardonne; si je n'avais qu'une rivale, je serais plus difficile : cependant tu me le payeras.

A B I G A I L.

Auguste reine, si toutes les autres pensent comme moi, vous aurez dix-sept esclaves de plus auprès de vous.

S C E N E I I I .

DAVID , MICHOL , ABIGAIL , ABIAR .

A B I A R .

**M**ON maître , que faites-vous ici entre deux femmes ? Saül avance de l'Occident , et Akis de l'Orient , de quel côté voulez-vous marcher ?

D A V I D .

Du côté d'Akis , sans balancer .

M I C H O L .

Quoi ! malheureux , contre ton roi , contre mon père !

D A V I D .

Il le faut bien ; il y a plus à gagner avec Akis qu'avec Saül : consolez-vous , Michol ; adieu Abigail .

A B I G A I L .

Non , je ne te quitte pas .

D A V I D .

Restez , vous dis-je , ceci n'est pas une affaire de femme ; chaque chose a son temps , je vais combattre ; priez Dieu pour moi .

## S C E N E I V.

M I C H O L , A B I G A I L .

A B I G A I L .

**P**ROTEGEZ-MOI, noble fille de Saül; je crois une telle action digne de votre grand cœur. David a encore épousé une nouvelle femme ce matin : réunissons-nous toutes deux contre nos rivales.

M I C H O L .

Quoi ! ce matin même ! l'impudent ! et comment se nomme-t-elle ?

A B I G A I L .

Alchinoam; c'est une des plus dévergondées coquines qui soient dans toute la race de Jacob.

M I C H O L .

C'est une vilaine race que cette race de Jacob; je suis fâchée d'en être; mais par Dieu, puisque mon mari nous traite si indignement, je le traiterai de même, et je vais de ce pas en épouser un autre.

A B I G A I L .

Allez, allez, Madame, je vous promets bien d'en faire autant, dès que je serai mécontente de lui.

S C E N E

S C E N E V.

MICHOL, ABIGAIL, le meffager EBIND.

E B I N D.

**A** H Princeffe ! votre Jonathas , savez-vous ?

M I C H O L.

Quoi donc ! mon frère Jonathas !.....

E B I N D.

Est condamné à mort, dévoué au Seigneur ,  
à l'anathème.

A B I G A I L.

Jonathas qui aimait tant votre mari !

M I C H O L.

Il n'est plus ! on lui a arraché la vie !

E B I N D.

Non , Madame , il est en parfaite fanté : le roi votre père , en marchant au point du jour contre Akis , a rencontré un petit corps de Philistins , et , comme nous étions dix contre un , nous avons donné deffus avec courage. Saül pour augmenter les forces du soldat , qui était à jeun , a ordonné que personne ne mangeât de la journée , et a juré qu'il immolerait au Seigneur le premier qui déjeûnerait : Jonathas , qui ignorait cet ordre prudent , a trouvé un rayon de miel , et en a avalé la largeur de mon

pouce; Saül, comme de raison, l'a condamné à mourir; il savait ce qu'il en coûte de manquer à sa parole; l'aventure d'Agag l'effrayait, il craignait Samuel; enfin Jonathas allait être offert en victime; toute l'armée s'est soulevée contre ce parricide; Jonathas est sauvé, et l'armée s'est mise à manger et à boire; et au lieu de perdre Jonathas, nous avons été défaits de Samuel: il est mort d'apoplexie.

M I C H O L.

Tant mieux, c'était un vilain homme.

A B I G A I L.

Dieu soit béni!

E B I N D.

Le roi Saül vient suivi de tous les siens; je crois qu'il va tenir conseil dans cette chenevière, pour savoir comment il s'y prendra pour attaquer Akis et les Philistins.

### S C E N E V I.

MICHOL, ABIGAIL, SAUL, BAZA,  
Capitaines.

M I C H O L.

**M**ON père, faudra-t-il trembler tous les jours pour votre vie, pour celle de mes frères, et effuyer les infidélités de mon mari?

S A U L.

Votre frère et votre mari font des rebelles : comment ! manger du miel un jour de bataille ! il est bien heureux que l'armée ait pris son parti ; mais votre mari est cent fois plus méchant que lui ; je jure que je le traiterai comme Samuel a traité Agag.

A B I G A I L à Michol.

Ah ! Madame, comme il roule les yeux , comme il grince les dents ! fuyons au plus vite ; votre père est fou , ou je me trompe.

M I C H O L.

Il est quelquefois possédé du diable.

S A U L.

Ma fille, qui est cette drôle-là ?

M I C H O L.

C'est une des femmes de votre gendre David, que vous avez autrefois tant aimé.

S A U L.

Elle est assez jolie : je la prendrai pour moi, au sortir de la bataille.

A B I G A I L.

Ah ! le méchant homme ! on voit bien qu'il est réprouvé.

M I C H O L.

Mon père, je vois que votre mal vous prend ; si David était ici , il vous jouerait de la harpe ;

car vous savez que la harpe est un spécifique contre les vapeurs hypocondriaques.

S A U L.

Taisez-vous, vous êtes une sotte; je fais mieux que vous ce que j'ai à faire.

A B I G A I L.

Ah, Madame! comme il est méchant! il est plus fou que jamais; retirons-nous au plus vite.

M I C H O L.

C'est cette malheureuse boucherie d'Agag qui lui a donné des vapeurs; dérobons-nous à sa furie.

## S C E N E V I I.

S A U L, B A Z A.

S A U L.

**M**ES capitaines, allez m'attendre; Baza, demeurez: vous me voyez dans un mortel embarras; j'ai mes vapeurs, il faut combattre, nous avons de puissans ennemis, ils sont derrière la montagne de Gelboé; je voudrais bien savoir quelle sera l'issue de cette bataille.

B A Z A.

Eh, Seigneur! il n'y a rien de si aisé; n'êtes-vous pas prophète tout comme un autre?



n'avez-vous pas même des vapeurs qui font un véritable avant-coureur des prophéties ?

S A U L.

Il est vrai, mais depuis quelque temps le Seigneur ne me répond plus ; je ne fais ce que j'ai : as-tu fait venir la pythonisse d'Endor ?

B A Z A.

Oui , mon maître ; mais croyez-vous que le Seigneur lui réponde plutôt qu'à vous ?

S A U L.

Oui , sans doute , car elle a un esprit de Python.

B A Z A.

Un esprit de Python , mon maître ! quelle espèce est cela ?

S A U L.

Ma foi , je n'en fais rien ; mais on dit que c'est une femme fort habile : j'aurais envie de consulter l'ombre de Samuel.

B A Z A.

Vous feriez bien mieux de vous mettre à la tête de vos troupes : comment consulte-t-on une ombre ?

S A U L.

La pythonisse les fait sortir de la terre , et l'on voit à leur mine si l'on fera heureux ou malheureux.

B A Z A.

Il a perdu l'esprit ! Seigneur, au nom de Dieu, ne vous amusez point à toutes ces fottises, et allons mettre vos troupes en bataille.

S A U L.

Reste ici, il faut absolument que nous voyions une ombre : voilà la pythonisse qui arrive : garde-toi de me faire reconnaître ; elle me prend pour un capitaine de mon armée.

## S C E N E V I I I.

SAUL, BAZA, LA PYTHONISSE

*arrivant avec un balai entre les jambes.*

L A P Y T H O N I S S E.

**Q**UEL mortel veut arracher les secrets du destin à l'abyme qui les couvre ? qui de vous deux s'adresse à moi pour connaître l'avenir ?

B A Z A, *montrant Saül.*

C'est mon capitaine : ne devrais-tu pas le savoir, puisque tu es forcière ?

L A P Y T H O N I S S E *à Saül.*

C'est donc pour vous que je forcerai la nature à interrompre le cours de ses lois éternelles ? combien me donnerez-vous ?

S A U L.

Un écu : et te voilà payée d'avance , vieille  
forcière.

L A P Y T H O N I S S E.

Vous en aurez pour votre argent. Les magi-  
ciens de Pharaon n'étaient auprès de moi que  
des ignorans ; ils se bornaient à changer en  
fang les eaux du Nil , je vais en faire davantage ;  
et premièrement , je commande au soleil de  
paraître.

B A Z A.

En plein midi ! quel miracle !

L A P Y T H O N I S S E.

Je vois quelque chose sur la terre.

S A U L.

N'est-ce pas une ombre ?

L A P Y T H O N I S S E.

Oui , une ombre.

S A U L.

Comment est-elle faite ?

L A P Y T H O N I S S E.

Comme une ombre.

S A U L.

N'a-t-elle pas une grande barbe ?

L A P Y T H O N I S S E.

Oui , un grand manteau et une grande barbe

S A U L.

Une barbe blanche ?

L A P Y T H O N I S S E.

Blanche comme de la neige.

S A U L.

Justement, c'est l'ombre de Samuel ; elle doit avoir l'air bien méchant ?

L A P Y T H O N I S S E.

Oh, l'on ne change jamais de caractère ; elle vous menace, elle vous fait des yeux horribles.

S A U L.

Ah ! je suis perdu.

B A Z A.

Eh, Seigneur ! pouvez-vous vous amuser à ces fadaïses ? N'entendez-vous pas le son des trompettes ? les Philistins approchent.

S A U L.

Allons donc ; mais le cœur ne me dit rien de bon.

L A P Y T H O N I S S E.

Au moins j'ai son argent ; mais voilà un fot capitaine.

*Fin du second acte.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAVID et ses Capitaines.

DAVID.

**S**AUL a donc été tué , mes amis ? son fils Jonathas aussi ? et je suis roi d'une petite partie du pays légitimement.

JOAB.

Oui , Milord ; votre altesse royale a très-bien fait de faire pendre celui qui vous a apporté la nouvelle de la mort de Saül : car il n'est jamais permis de dire qu'un roi est mort : cet acte de justice vous conciliera tous les esprits ; il fera voir qu'au fond vous aimiez votre beau-père , et que vous êtes un bon homme.

DAVID.

Oui , mais Saül laisse des enfans : Isboseth son fils règne déjà sur plusieurs tribus ; comment faire ?

JOAB.

Ne vous mettez point en peine ; je connais deux coquins qui doivent assassiner Isboseth , s'ils ne l'ont déjà fait ; vous les ferez pendre tous deux , et vous régnerez sur Juda et Israël.

D A V I D.

Dites-moi un peu, vous autres, Saül a-t-il laissé beaucoup d'argent? ferai-je bien riche?

A B I E Z E R.

Hélas ! nous n'avons pas le fou ; vous savez qu'il y a deux ans, quand Saül fut élu roi, nous n'avions pas de quoi acheter des armes ; il n'y avait que deux fabres dans tout l'Etat, encore étaient-ils tout rouillés : les Philistins, dont nous avons presque tous été les esclaves, ne nous laissèrent pas dans nos chaumières seulement un morceau de fer pour raccommoder nos charrues ; aussi nos charrues nous font-elles fort inutiles dans un mauvais pays pierreux, hérissé de montagnes pelées, où il n'y a que quelques oliviers avec un peu de raisin : nous n'avions pris au roi Agag que des bœufs, des chèvres et des moutons, parce que c'était-là tout ce qu'il avait ; je ne crois pas que nous puissions trouver dix écus dans toute la Judée ; il y a quelques usuriers qui rognent les espèces à Tyr et à Damas, mais ils se feraient empaler plutôt que de vous prêter un denier.

D A V I D.

S'est-on emparé du petit village de Salem et de son château ?

J O A B.

Oui, Milord.

A B I E Z E R.

J'en suis fâché ; cette violence peut décrier notre nouveau gouvernement. Salem appartient de tout temps aux Jébuséens , avec qui nous ne sommes point en guerre ; c'est un lieu saint , car Melchisédech était autrefois roi de ce village.

D A V I D.

Il n'y a point de Melchisédech qui tienne ; j'en ferai une bonne forteresse ; je l'appellerai Hérus-Chalaïm ; ce sera le lieu de ma résidence ; nos enfans feront multipliés comme le sable de la mer , et nous régnerons sur le monde entier.

J O A B.

Eh , Seigneur, vous n'y pensez pas ! cet endroit est une espèce de désert, où il n'y a que des cailloux à deux lieues à la ronde. On y manque d'eau, il n'y a qu'un petit malheureux torrent de Cédron qui est à sec six mois de l'année : que n'allons-nous plutôt sur les grands chemins de Tyr, vers Damas, vers Babylone ? il y aurait là de beaux coups à faire.

D A V I D.

Oui, mais tous les peuples de ce pays-là sont puissans, nous risquerions de nous faire pendre ; enfin le Seigneur m'a donné Hérus-Chalaïm, j'y demeurerai et j'y louerai le Seigneur.



## U N M E S S A G E R.

Milord, deux de vos serviteurs viennent d'affaffiner Isbofeth, qui avait l'insolence de vouloir succéder à son père, et de vous disputer le trône; on l'a jeté par les fenêtres, il nage dans son sang; les tribus qui lui obéissaient ont fait serment de vous obéir; et l'on vous amène sa sœur Michol votre femme, qui vous avait abandonné, et qui venait de se marier à Phaltiel fils de Saïs.

## D A V I D.

On aurait mieux fait de la laisser avec lui; que veut-on que je fasse de cette bégueule-là? Allez, mon cher Joab, qu'on l'enferme; allez, mes amis, allez saisir tout ce que possédait Isbofeth, apportez-le-moi, nous le partagerons; vous, Joab, ne manquez pas de faire pendre ceux qui m'ont délivré d'Isbofeth, et qui m'ont rendu ce signalé service; marchez tous devant le Seigneur avec confiance; j'ai ici quelques petites affaires un peu pressées: je vous rejoindrai dans peu de temps pour rendre tous ensemble des actions de grâces au dieu des armées qui a donné la force à mon bras, et qui a mis sous mes pieds le basilic et le dragon.

*Tous les capitaines ensemble.*

(a) Houfah! houfah! longue vie à David

(a) C'est le cri de joie de la populace anglaise; les Hébreux criaient *allek eudi ah!* et par corruption *hi ha y ah.*

notre bon roi, l'oïnt du Seigneur, le père de son peuple.

( ils sortent. )

D A V I D à un des siens.

Faites entrer Bethsabée.

S C E N E I I.

D A V I D, B E T H S A B É E.

D A V I D.

**M**A chère Bethsabée, je ne veux plus aimer que vous : vos dents sont comme un mouton qui sort du lavoïr ; votre gorge est comme une grappe de raisin, votre nez comme la tour du mont Liban ; le royaume que le Seigneur m'a donné ne vaut pas un de vos embrassemens : Michol, Abigail, et toutes mes autres femmes, sont dignes tout au plus d'être vos servantes.

B E T H S A B É E.

Hélas, Milord ! vous en disiez ce matin autant à la jeune Abigail.

D A V I D.

Il est vrai, elle peut me plaire un moment, mais vous êtes ma maîtresse de toutes les heures ; je vous donnerai des robes, des vaches, des chèvres, des moutons ; car pour de l'argent

je n'en ai point encore ; mais vous en aurez quand j'en aurai volé dans mes courses sur les grands chemins, soit vers le pays des Phéniciens, soit vers Damas, soit vers Tyr. Qu'avez-vous, ma chère Bethsabée ? vous pleurez ?

B E T H S A B É E.

Hélas , oui , Milord !

D A V I D.

Quelqu'une de mes femmes ou de mes concubines a-t-elle osé vous maltraiter ?

B E T H S A B É E.

Non.

D A V I D.

Quel est donc votre chagrin ?

B E T H S A B É E.

Milord , je suis grosse ; mon mari Urie n'a pas couché avec moi depuis un mois ; et s'il s'aperçoit de ma grossesse , je crains d'être battue.

D A V I D.

Eh ! que ne l'avez-vous fait coucher avec vous ?

B E T H S A B É E.

Hélas ! j'ai fait ce que j'ai pu ; mais il me dit qu'il veut toujours rester auprès de vous : vous savez qu'il vous est tendrement attaché ; c'est un des meilleurs officiers de votre armée ; il veille auprès de votre personne quand les autres

dorment; il se met au-devant de vous quand les autres lâchent le pied; s'il fait quelque bon butin, il vous l'apporte : enfin il vous préfère à moi.

D A V I D.

Voilà une insupportable chenille; rien n'est si odieux que ces gens empressés qui veulent toujours rendre service sans en être priés : allez, allez, je vous déferai bientôt de cet importun : qu'on me donne une table et des tablettes pour écrire.

B E T H S A B É E.

Milord, pour des tables, vous savez qu'il n'y en a point ici; mais voici mes tablettes avec un poinçon, vous pouvez écrire sur mes genoux.

D A V I D.

Allons, écrivons : „ Appui de ma couronne ,  
 „ comme moi serviteur de Dieu, notre féal  
 „ Urie vous rendra cette missive : marchez avec  
 „ lui fitôt cette présente reçue contre le corps  
 „ des Philistins, qui est au bout de la vallée  
 „ d'Hébron ; placez le féal Urie au premier  
 „ rang, abandonnez-le dès qu'on aura tiré la  
 „ première flèche, de façon qu'il soit tué par  
 „ les ennemis ; et s'il n'est pas frappé par devant  
 „ ayez soin de le faire assassiner par derrière ;  
 „ le tout pour le besoin de l'Etat : Dieu vous  
 „ ait en sa sainte garde. Votre bon roi David. „

B E T H S A B É E.

Eh ! bon Dieu ! vous voulez faire tuer mon pauvre mari ?

D A V I D.

Ma chère enfant , ce sont de ces petites sévérités auxquelles on est quelquefois obligé de se prêter ; c'est un petit mal pour un grand bien , uniquement dans l'intention d'éviter le scandale.

B E T H S A B É E.

Hélas ! votre servante n'a rien à répliquer , soit fait selon votre parole.

D A V I D.

Qu'on m'appelle le bon homme Urie.

B E T H S A B É E.

Hélas ! que voulez-vous lui dire ? pourrai-je soutenir sa présence ?

D A V I D.

Ne vous troublez pas. (*à Urie qui entre.*) Tenez , mon cher Urie , portez cette lettre à mon capitaine Joab , et méritez toujours les bonnes grâces de l'oint du Seigneur.

U R I E.

J'obéis avec joie à ses commandemens ; mes pieds , mon bras , ma vie sont à son service : je voudrais mourir pour lui prouver mon zèle.

D A V I D , *en l'embrassant.*

Vous ferez exaucé , mon cher Urie.

U R I E.

U R I E.

Adieu , ma chère Bethsabée, foyez toujours  
auffi attachée que moi à notre maître.

B E T H S A B É E.

C'est ce que je fais, mon bon mari.

D A V I D.

Demeurez ici, ma bien-aimée; je suis obligé  
d'aller donner des ordres à peu-près semblables,  
pour le bien du royaume; je reviens à vous  
dans un moment.

B E T H S A B É E.

Non, cher amant, je ne vous quitte pas.

D A V I D.

Ah! je veux bien que les femmes soient  
maîtresses au lit: mais par-tout ailleurs je veux  
qu'elles obéissent.

*Fin du troisième acte.*

## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I E R E.

B E T H S A B É E , A B I G A I L.

A B I G A I L.

**B**ETHSABÉE, Bethsabée, c'est donc ainsi que vous m'enlevez le cœur de Monseigneur ?

B E T H S A B É E.

Vous voyez que je ne vous enlève rien , puisqu'il me quitte, et que je ne peux l'arrêter.

A B I G A I L.

Vous ne l'arrêtez que trop , perfide , dans les filets de votre méchanceté : tout Israël dit que vous êtes grosse de lui.

B E T H S A B É E.

Eh bien , quand cela ferait, Madame, est-ce à vous à me le reprocher ? n'en avez-vous pas fait autant ?

A B I G A I L.

Cela est bien différent, Madame ; j'ai l'honneur d'être son épouse.

B E T H S A B É E.

Voilà un plaissant mariage ; on fait que vous avez empoisonné Nabal votre mari, pour épouser David , lorsqu'il n'était encore que capitaine.



A B I G A I L.

Point de reproches, Madame, s'il vous plaît, vous en feriez bien autant du bon homme Urie pour devenir reine ; mais sachez que je vais tout lui découvrir.

B E T H S A B É E.

Je vous en défie.

A B I G A I L.

C'est-à-dire que la chose est déjà faite.

B E T H S A B É E.

Quoi qu'il en soit, je ferai votre reine, et je vous apprendrai à me respecter.

A B I G A I L.

Moi, vous respecter, Madame !

B E T H S A B É E.

Oui, Madame.

A B I G A I L.

Ah, Madame, la Judée produira du froment au lieu de seigle, et on aura des chevaux au lieu d'ânes pour monter, avant que je sois réduite à cette ignominie : il appartient bien à une femme comme vous de faire l'impertinente avec moi.

B E T H S A B É E.

Si je m'en croyais, une paire de soufflets.....

A B I G A I L.

Ne vous en avisez pas, Madame ; j'ai le bras bon, et je vous rosserais d'une manière.....

## S C E N E I I.

DAVID, BETHSABÉE, ABIGAIL.

D A V I D.

**P**AIX là donc, paix là : êtes-vous folles , vous autres ? Il est bien question de vous querreller , quand l'horreur des horreurs est sur ma maison.

B E T H S A B É E.

Quoi donc , mon cher amant ! qu'est-il arrivé ?

A B I G A I L.

Mon cher mari , y a-t-il quelque nouveau malheur ?

D A V I D.

Voilà-t-il pas que mon fils Ammon , que vous connaissez , s'est avisé de violer sa sœur Thamar , et l'a ensuite chassée de sa chambre à grands coups de pied dans le cul.

A B I G A I L.

Quoi donc , n'est-ce que cela ? je croyais à votre air effaré qu'il vous avait volé votre argent.

D A V I D.

Ce n'est pas tout ; mon autre fils Absalon , quand il a vu cette tracasserie , s'est mis à tuer mon fils Ammon : je me suis fâché contre mon

filz Absalon ; il s'est révolté contre moi , m'a chassé de ma ville de Hérous-Chalaïm , et me voilà sur le pavé.

BETHSABÉE.

Oh ! ce sont des choses sérieuses cela !

ABIGAIL.

La vilaine famille que la famille de David ! Tu n'as donc plus rien , brigand ? ton fils est oint à ta place.

DAVID.

Hélas ! oui ; et , pour preuve qu'il est oint , il a couché sur la terrasse du fort avec toutes mes femmes l'une après l'autre.

ABIGAIL.

O Ciel ! que n'étais-je là ? j'aurais bien mieux aimé coucher avec ton fils Absalon qu'avec toi , vilain voleur , que j'abandonne à jamais : il a des cheveux qui lui vont jusqu'à la ceinture , et dont il vend des rognures pour deux cents écus par an au moins : il est jeune , il est aimable , et tu n'es qu'un barbare débauché qui te moques de Dieu , des hommes et des femmes : va , je renonce désormais à toi , et je me donne à ton fils Absalon , ou au premier philistin que je rencontrerai. ( *à Bethsabée en lui faisant la révérence.* ) Adieu , Madame.

BETHSABÉE.

Votre servante , Madame.

## S C E N E I I I.

D A V I D , B E T H S A B É E .

D A V I D .

V O I L A donc cette Abigail que j'avais crue si douce ! Ah ! qui compte sur une femme , compte sur le vent : et vous , ma chère Bethsabée , m'abandonnez-vous aussi ?

B E T H S A B É E .

Hélas ! c'est ainsi que finissent tous les mariages de cette espèce : que voulez-vous que je devienne si votre fils Absalon règne ? et si Urie , mon mari , fait que vous avez voulu l'affaîner , vous voilà perdu et moi aussi.

D A V I D .

Ne craignez rien ; Urie est dépêché ; mon ami Joab est expéditif.

B E T H S A B É E .

Quoi ! mon pauvre mari est donc affaîné ! hi , hi , hi , (*elle pleure.*) ho , hi , ha.

D A V I D .

Quoi ! vous pleurez le bon homme ?

B E T H S A B É E .

Je ne peux m'en empêcher.

A C T E Q U A T R I E M E. 119

D A V I D.

La fotte chose que les femmes ! elles souhaitent la mort de leurs maris , elles la demandent ; et quand elles l'ont obtenue , elles se mettent à pleurer.

B E T H S A B É E.

Pardonnez cette petite cérémonie.

S C E N E I V.

D A V I D , B E T H S A B É E , J O A B.

D A V I D.

**E**H bien , Joab , en quel état font les choses ? qu'est devenu ce coquin d'Absalon ?

J O A B.

Par Sabaoth , je l'ai envoyé avec Urie ; je l'ai trouvé qui pendait à un arbre par les cheveux , et je l'ai bravement percé de trois dards.

D A V I D.

Ah ! Absalon mon fils ! hi , hi , ho , ho , hi.

B E T H S A B É E.

Voilà-t-il pas que vous pleurez votre fils , comme j'ai pleuré mon mari : chacun a sa faiblesse.

D A V I D.

On ne peut pas dompter tout-à-fait la nature , quelque juif qu'on soit ; mais cela passe , et le train des affaires emporte bien vite ailleurs.

## S C E N E V.

Les personnages précédens , et le prophète  
NATHAN.

BETHSABÉE.

**E**H ! voilà Nathan le voyant, Dieu me pardonne ! que vient-il faire ici ?

NATHAN.

Sire , écoutez et jugez : il y avait un riche qui possédait cent brebis , et il y avait un pauvre qui n'en avait qu'une ; le riche a pris la brebis et a tué le pauvre : que faut-il faire du riche ?

DAVID.

Certainement il faut qu'il rende quatre brebis.

NATHAN.

Sire , vous êtes le riche , Urie était le pauvre , et Bethsabée est la brebis.

BETHSABÉE.

Moi , brebis !

DAVID.

Ah ! j'ai péché , j'ai péché , j'ai péché.

NATHAN.

Bon ; puisque vous l'avouez , le Seigneur va transférer votre péché : c'est bien assez qu'Absalon ait couché avec toutes vos femmes :  
époulez

épousez la belle Bethsabée; un des fils que vous aurez d'elle régnera sur tout Israël : je le nommerai aimable, et les enfans des femmes légitimes et honnêtes seront massacrés.

B E T H S A B É E.

Par Adonai, tu es un charmant prophète; viens çà que je t'embrasse.

D A V I D.

Eh ! là, là, doucement : qu'on donne à boire au prophète; réjouifflons-nous nous autres; allons, puisque tout va bien, je veux faire des chansons gaillardes; qu'on me donne ma harpe. *(il joue de la harpe.)*

Chers Hébreux par le ciel envoyés, *(b)*  
 Dans le sang vous baignerez vos pieds;  
 Et vos chiens s'engraïsseront  
 De ce sang qu'ils lécheront.  
 Ayez soin, mes chers amis, *(c)*  
 De prendre tous les petits  
 Encore à la mamelle,  
 Vous écraserez leur cervelle  
 Contre le mur de l'infidelle;  
 Et vos chiens s'engraïsseront  
 De ce sang qu'ils lécheront.

*(b) Ut intingatur pes tuus in sanguine, lingua canum tuorum ex inimicis ab ipso.*

*(c) Beatus qui tenebit et allidet parvulos ad petram!*



B E T H S A B É E.

Sont-ce là vos chanfons gaillardes ?

DAVID, *en chantant et dansant.*

Et vos chiens s'engraïfferont  
De ce fang qu'ils lécheront.

B E T H S A B É E.

Finissez donc vos airs de corps de garde ; cela est abominable : il n'y a point de fauvage qui voulût chanter de telles horreurs : les bouchers des peuples de Gog et de Magog en auraient honte.

DAVID, *toujours sautant.*

Et les chiens s'engraïfferont  
De ce fang qu'ils lécheront.

B E T H S A B É E.

Je m'en vais, si vous continuez à chanter ainsi, et à sauter comme un ivrogne : vous montrez tout ce que vous portez : si ! quelles manières !

D A V I D.

Je danserai, oui, je danserai ; je ferai encore plus méprisable, je danserai devant des fervantes ; je montrerai tout ce que je porte, et ce me fera gloire devant les filles. (*d*)

(*d*) Presque toutes les paroles que les acteurs prononcent sont tirées des livres judaïques, soit chroniques, soit parali-pomènes, soit psaumes.

A C T E   Q U A T R I E M E.   123

J O A B.

A présent que vous avez bien dansé , il faudrait mettre ordre à vos affaires.

D A V I D.

Oui, vous avez raison, il y a temps pour tout : retournons à Héru-Chalaïm.

J O A B.

Vous aurez toujours la guerre ; il faudrait avoir quelque argent de réserve, et savoir combien vous avez de sujets qui puissent marcher en campagne, et combien il en restera pour la culture des terres.

D A V I D.

Le conseil est très-sensé : allons, Bethsabée, allons régner, m'amour. (*il danse, il chante.*)

Et les chiens s'engraïsseront  
De ce sang qu'ils lécheront.

*Fin du quatrième acte.*

## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

DAVID, *assis devant une table*, ses Officiers  
*autour de lui.*

D A V I D.

S I X cents quatre-vingt-quatorze schellings et demi d'une part, et de l'autre cent treize un quart, font huit cents schellings trois quarts: c'est donc là tout ce qu'on a trouvé dans mon trésor; il n'y a pas là de quoi payer une journée à mes gens.

U N C L E R C D E L A T R E S O R E R I E.

Milord, le temps est dur.

D A V I D.

Et vous l'êtes encore bien davantage: il me faut de l'argent, entendez-vous?

J O A B.

Milord, votre altesse est volée comme tous les autres rois: les gens de l'échiquier, les fournisseurs de l'armée pillent tous; ils font bonne chère à nos dépens, et le soldat meurt de faim.

D A V I D.

Je les ferai scier en deux (e); en effet, aujourd'hui nous avons fait la plus mauvaise chère du monde.

J O A B.

Cela n'empêche pas que ces fripons-là ne vous comptent tous les jours pour votre table trente bœufs gras, cent moutons gras, autant de cerfs, de chevreuils, de bœufs sauvages et de chapons; trente tonneaux de fleur de farine et soixante tonneaux de farine ordinaire.

D A V I D.

Arrêtez donc, vous voulez rire; il y aurait là de quoi nourrir six mois toute la cour du roi d'Assyrie et toute celle du roi des Indes.

J O A B.

Rien n'est pourtant plus vrai, car cela est écrit dans vos livres.

D A V I D.

Quoi! tandis que je n'ai pas de quoi payer mon boucher?

J O A B.

C'est qu'on vole votre altesse royale, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

D A V I D.

Combien crois-tu que je doive avoir d'argent

(e) C'est ainsi que le saint roi *David* en usait avec tous ses prisonniers, excepté quand il les faisait cuire dans des fours.

comptant entre les mains de mon contrôleur-général ?

J O A B.

Milord , vos livres font foi que vous avez cent huit mille talens d'or , deux millions vingt-quatre mille talens d'argent et dix mille dragmes d'or ; ce qui fait au juste , au plus bas prix du change , un milliar trois cents vingt millions cinquante mille livres sterling.

D A V I D.

Tu es fou , je pense : toute la terre ne pourrait fournir le quart de ces richesses : comment veux-tu que j'aye amassé ce trésor dans un aussi petit pays qui n'a jamais fait le moindre commerce ?

J O A B.

Je n'en fais rien ; je ne suis pas financier.

D A V I D.

Vous ne me dites que des sottises tous tant que vous êtes : je saurai mon compte avant qu'il soit peu ; et vous , Yesès , a-t-on fait le dénombrement du peuple ?

Y E S È S.

Oui , Milord ; vous avez onze cents mille hommes d'Israël , et quatre cents soixante-dix mille de Juda , d'enrôlés pour marcher contre vos ennemis.

DAVID.

Comment ! j'aurais quinze cents soixante-dix mille hommes sous les armes ? cela est difficile dans un pays qui jusqu'à présent n'a pu nourrir trente mille âmes : à ce compte , en prenant un soldat par dix personnes , cela ferait quinze millions six cents soixante-dix mille sujets dans mon empire : celui de Babylon n'en a pas tant.

JOAB.

C'est-là le miracle.

DAVID.

Ah, que de balivernes ! je veux savoir absolument combien j'ai de sujets ; on ne m'en fera pas accroire ; je ne crois pas que nous soyons trente mille.

UN OFFICIER.

Voilà votre chapelain ordinaire , le révérend docteur Gag , qui vient de la part du Seigneur parler à votre altesse royale.

DAVID.

On ne peut pas prendre plus mal son temps ; mais qu'il entre.

## S C E N E I I.

Les personnages précédens , le docteur G A G.

D A V I D.

QUE voulez-vous , docteur Gag ?

G A G.

Je viens vous dire que vous avez commis un grand péché.

D A V I D.

Comment ! en quoi ? s'il vous plaît.

G A G.

En faisant faire le dénombrement du peuple.

D A V I D.

Que veux-tu donc dire , fou que tu es ? Y a-t-il une opération plus sage et plus utile que de savoir le nombre de ses sujets ? un berger n'est-il pas obligé de savoir le compte de ses moutons ?

G A G.

Tout cela est bel et bon ; mais DIEU vous donne à choisir de la famine , de la guerre ou de la peste.

D A V I D.

Prophète de malheur , je veux au moins que tu puisses être puni de ta belle mission : j'aurais beau faire choix de la famine , vous autres



prêtres, vous faites toujours bonne chère ; si je prends la guerre , vous n'y allez pas : je choisis la peste ; j'espère que tu l'auras , et que tu creveras comme tu le mérites.

G A G.

DIEU soit béni ! (*il s'en va criant , la peste ; et tout le monde crie , la peste , la peste.*)

J O A B.

Je ne comprends rien à tout cela : comment ! la peste , pour avoir fait son compte ?

### S C E N E I I I.

Les personnages précédens, BETHSABÉE,  
SALOMON.

B E T H S A B É E.

**E**H Milord ! il faut que vous ayez le diable dans le corps pour choisir la peste ; il est mort sur le champ soixante-dix mille personnes, et je crois que j'ai déjà le charbon : je tremble pour moi et pour mon fils Salomon que je vous amène.

D A V I D.

J'ai pis que le charbon, je suis las de tout ceci : il faut donc que j'aye plus de pestiférés que de sujets : écoutez , je deviens vieux , vous

n'êtes plus belle ; j'ai toujours froid aux pieds ,  
il me faudrait une fille de quinze ans pour me  
réchauffer.

J O A B.

Parbleu , Milord , j'en connais une qui fera  
votre fait ; elle s'appelle Abifag de Sunam.

D A V I D.

Qu'on me l'amène , qu'on me l'amène ,  
qu'elle m'échauffe.

B E T H S A B É E.

En vérité , vous êtes un vilain débauché :  
fi ! à votre âge , que voulez-vous faire d'une  
petite fille ?

J O A B.

Milord , la voilà qui vient , je vous la pré-  
fente.

D A V I D.

Viens çà , petite fille , me réchaufferas - tu  
bien ?

A B I S A G.

Oui - dà , Milord , j'en ai bien réchauffé  
d'autres.

B E T H S A B É E.

Voilà donc comme tu m'abandonnes ; tu  
ne m'aimes plus ! et que deviendra mon fils  
Salomon à qui tu avais promis ton héritage ?

D A V I D.

Oh , je tiendrai ma parole ; c'est un petit

garçon qui est tout-à-fait selon mon cœur, il aime déjà les femmes comme un fou : approche, petit drôle, que je t'embrasse : je te fais roi, entends-tu ?

SALOMON.

Milord, j'aime bien mieux apprendre à régner sous vous.

DAVID.

Voilà une jolie réponse ; je suis très-content de lui : va, tu régneras bientôt, mon enfant ; car je sens que je m'affaiblis ; les femmes ont ruiné ma santé ; mais tu auras encore un plus beau férail que moi.

SALOMON.

J'espère m'en tirer à mon honneur.

BETHSABÉE.

Que mon fils a d'esprit ! je voudrais qu'il fût déjà sur le trône.

SCÈNE IV.

Les personnages précédens, ADONIAS.

ADONIAS.

MON père, je viens me jeter à vos pieds.

DAVID.

Ce garçon-là ne m'a jamais plu.

A D O N I A S.

Mon père , j'ai deux grâces à vous demander ; la première , c'est de vouloir bien me nommer votre successeur , attendu que je suis le fils d'une princesse , et que Salomon est le fruit d'une bourgeoise adultère , auquel il n'est dû par la loi qu'une pension alimentaire tout au plus : ne violez pas en sa faveur les lois de toutes les nations.

B E T H S A B É E.

Ce petit ourfin-là mériterait bien qu'on le jetât par la fenêtre.

D A V I D.

Vous avez raison ; quelle est l'autre grâce que tu veux , petit misérable ?

A D O N I A S.

Milord , c'est la jeune Abisag de Sunam qui ne vous sert à rien ; je l'aime éperdument , et je vous prie de me la donner par testament.

D A V I D.

Ce coquin-là me fera mourir de chagrin : je sens que je m'affaiblis , je n'en puis plus : réchauffez-moi un peu , Abisag.

*( Adonias sort. )*A B I S A G , *lui prenant la main.*

Je fais ce que je peux , mais vous êtes froid comme glace.

D A V I D.

Je sens que je me meurs ; qu'on me mette sur mon lit de repos.

S A L O M O N , *se jetant à ses pieds.*

O roi ! vivez long-temps.

B E T H S A B É E.

Puisse-t-il mourir tout à l'heure , le vilain ladre , et nous laisser régner en paix !

D A V I D.

Ma dernière heure arrive , il faut faire mon testament , et pardonner en bon juif à tous mes ennemis : Salomon , je vous fais roi juif ; souvenez-vous d'être clément et doux ; ne manquez pas , dès que j'aurai les yeux fermés , d'affaffiner mon fils Adonias , quand même il embrasserait les cornes de l'autel.

S A L O M O N.

Quelle sagesse ! quelle bonté d'ame ! mon père , je n'y manquerai pas , sur ma parole.

D A V I D.

Voyez-vous ce Joab qui m'a servi dans mes guerres , et à qui je dois ma couronne , je vous prie , au nom du Seigneur , de le faire affaffiner aussi , car il a mis du sang dans mes fouliers.

J O A B.

Comment , monstre ! je t'étranglerai de mes

mains ; va , va , je ferai bien caffer ton testament , et ton Salomon verra quel homme je fuis.

S A L O M O N .

Est-ce tout , mon cher père ? n'avez-vous plus personne à expédier ?

D A V I D .

J'ai la mémoire mauvaise : attendez , il y a encore un certain Semeï qui m'a dit autrefois des sottises ; nous nous raccommodâmes ; je lui jurai , par le Dieu vivant , que je lui pardonnerais ; il m'a très-bien servi , il est de mon conseil privé ; vous êtes sage , ne manquez pas de le faire tuer en traître.

S A L O M O N .

Votre volonté sera exécutée , mon cher père.

D A V I D .

Va , tu feras le plus sage des rois , et le Seigneur te donnera mille femmes pour récompense : je me meurs ! que je t'embrasse encore ! Adieu.

B E T H S A B É E .

Dieu merci , nous en voilà défaits.

U N O F F I C I E R .

Allons vite enterrer notre bon roi David.

*Tous ensemble.*

Notre bon roi David , le modèle des princes , l'homme selon le cœur du Seigneur !

ACTE CINQUIÈME. 135

A B I S A G.

Que deviendrai-je, moi? qui réchaufferai-je?

S A L O M O N.

Viens çà, viens çà, tu feras plus contente  
de moi que de mon bon homme de père.

*Fin du cinquième et dernier acte.*



AU REVEREND PERE EN DIEU ,

M E S S I R E

JEAN DE BEAUVAIS ,

*Créé par le feu roi , Louis XV , évêque  
de Senes.*

MON REVEREND PERE EN DIEU , (1)

**J'**ASSISTAI ces jours passés au service que fit le curé de Neuilly. „ Ouailles , dit-il , souhai-  
„ tons la vie éternelle à notre bon roi qui  
„ ne demanda que la paix , après avoir gagné

( 1 ) *Jean de Beauvais* , après avoir insulté à la vérité et à la raison dans son oraison funèbre , comme c'est l'usage , insulta de plus à la mémoire du roi son bienfaiteur. Il comptait avoir un meilleur évêché , et il se trompa. On voyait alors des hommes qui avaient flatté *Louis XV* pendant sa vie , et qu'il avait comblés de biens , déchirer sa mémoire , et témoigner de sa mort une joie indécente. Les gens qu'on appelle philosophes , et que ce prince , trompé par la calomnie , avait plus laissé persécuter qu'il ne les avait encouragés , furent alors les seuls qui lui rendissent quelque justice ( \* ). On leur reproche d'oser juger les rois pendant qu'ils règnent , mais ils savent les respecter , et durant leur vie , et même lorsqu'ils ont cessé de régner : ils savent qu'il y a autant de bassesse à insulter un pouvoir qui n'est plus , qu'à flatter la main qu'on craint , ou dont on espère.

( \* ) Voyez son éloge , *Mélanges littéraires* , tome I.

„ deux

» deux batailles en personne ; qui fit l'aumône  
 » aux pauvres ; qui aurait payé toutes ses dettes  
 » s'il avait eu de l'argent ; qui fonda l'école  
 » militaire ; qui a bâti le beau pont de Neuilly,  
 » sur lequel vous vous promenez ; et qui avait  
 » un valet de garde-robe , auquel je dois ma  
 » cure. »

Cette oraison funèbre me plut beaucoup , parce qu'elle ne prétendait à rien , qu'elle parlait du cœur , et surtout qu'elle était courte.

J'ai assisté depuis à la vôtre. Je ne vous dis point qu'elle parut longue ; mais l'assemblée ne trouva pas bon que vous commençassiez par parler de vous : *Quand j'annonçai il y a peu de temps la divine parole. . . .*

Tout le monde convint qu'il ne fallait pas débiter , dans l'éloge d'un roi , par celui de messire *Jean de Beauvais*. Nous aimons la parole divine , l'égoïsme , la profane.

Vous dites que DIEU seul *possède l'immortalité* ; et nos ames , mon révérend père , et nos ames ! ne passent-elles pas pour être immortelles aussi ? On aurait souhaité que vous eussiez dit : DIEU , *qui possède et qui donne l'immortalité*. Car enfin , le diable , comme vous savez , le diable qui nous inspire tant de passions , le diable qui est par-tout , a la réputation d'être immortel.

Vous vous comparez à *Jérémie* , mon révérend

père; *Jérémie* vit d'abord à quatorze ans *une verge veillante et une marmite bouillante* (a). Dans un âge plus mûr, il fut accusé d'avoir trahi son roi pour le roi de Babylone. Qu'avez-vous de commun avec *Jérémie*? Auriez-vous manqué à votre roi comme ce juif? Avez-vous vu comme lui une verge veillante et une marmite bouillante?

Vous comparez une auguste princesse, qui a quitté la cour pour un couvent, à la fille de *Jephthé*, à qui son père coupa la tête. Vous comparez *Louis XV* à *Joas*, qu'*Athalie* fit poignarder; mais jamais le feu roi ne fut poignardé par sa grand'mère, et jamais il ne coupa le cou de sa fille. Il faut que les comparaisons soient justes, même dans une oraison funèbre.

Le cri public vous a obligé de changer l'endroit où vous reprochiez au feu roi d'avoir chassé les jésuites. Vous ne deviez pas comparer cette société à *Jonas*, que des idolâtres jetèrent dans la mer pour apaiser une tempête. Les rois de France, d'Espagne, de Naples, de Portugal, le souverain de Rome, ne sont point des idolâtres. Les déclamateurs devraient, dans ce siècle de raison, se garder de toutes ces comparaisons puériles.

Vous dites que *les anciens parlemens se sont laissés entraîner par l'impulsion des circonstances*

(a) *Jérémie*, chap. I, v. 11, 12, 13.

*au-delà de leur premier but.* L'impulsion des bienfaisances et de votre génie ne devait pas vous entraîner dans de pareilles phrases.

Quelle impulsion étrange vous force à vous déchaîner contre le dix-huitième siècle de notre ère vulgaire ? *Il était donc réservé*, dites-vous, *au dix-huitième siècle d'attaquer à la fois les principes de l'honneur, de la justice, de la vertu, de l'honnêteté naturelle.* Et vous proclamez le successeur de *Louis XV* le restaurateur des mœurs ! vous auriez dû l'appeler le conservateur. Car enfin, M. de *Beauvais*, dans quel temps a-t-on vu plus de princesses renommées par des mœurs plus pures ? Dans quel pays a-t-on vu mourir tant de ministres des finances dans une pauvreté si respectée ? Avez-vous su quels hommes étaient messieurs d'*Argenson* ? L'un, étant ministre, a écrit en faveur du peuple ; l'autre a laissé une mémoire chère à tous les gens de guerre. Vous avez lu l'histoire ; y avez-vous rencontré beaucoup de personnages qui aient soutenu ce qu'on appelle si lâchement une disgrâce, avec plus de *grandeur* et d'*honnêteté naturelle*, que certains ministres dont je ne vous dirai point le nom ?

Dans quel temps les libéralités, cette pierre de touche de la vraie grandeur d'âme, ont-elles été plus abondantes ?

Mille actions généreuses, qui se multiplient

tous les jours , auraient dû vous avertir de respecter un peu plus votre siècle et le feu roi votre bienfaiteur , dont vous avez fait ( permettez-moi de vous le dire ) une satire un peu grossière.

Vous vous écriez : *Il n'y aura plus d'hypocrites , parce qu'il n'y aura plus de vertu.* Il est vrai que le roi régnant n'a point d'hypocrites dans son conseil ; mais vous en plaignez-vous ? L'infame superstition est la mère de l'hypocrisie ; et la vertu est la fille de la religion sage , éclairée et indulgente. Comment avez-vous la naïveté de regretter l'hypocrisie ?

Vous vous servez du mot de *vice* , en parlant des sentimens du dernier roi. Ah ! Monsieur , employons le mot propre. L'amour est une faiblesse ; l'ingratitude envers son bienfaiteur est un vice : ce sont-là les principes de l'honnêteté naturelle. Pour insulter ainsi son siècle et son maître , il faudrait être prodigieusement supérieur à l'un et à l'autre. Mais alors on ne les insulterait pas. (b)

(b) Nous avons depuis environ deux ans un livre intitulé : *de la Félicité publique* , livre qui répond à son titre , composé par un homme d'une grande naissance , et très-supérieur à cette naissance. L'auteur prouve invinciblement que les mœurs , ainsi que les arts , se sont perfectionnés dans ce siècle , depuis Pétersbourg jusqu'à Cadix ; et que jamais les hommes n'ont été plus instruits et plus heureux. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelques crimes. On a vu des *Brinvilliers* et des *Voisins* dans le grand siècle de *Louis XIV* ; nous avons vu dans le nôtre

A propos, je n'ai lu ni dans *Bossuet* ni dans *Fléchier* que les ames des rois *palpitassent* au jugement de DIEU. Ayez la complaisance de me dire comment une ame palpite : c'est apparemment comme une verge qui veille.

Votre très-humble serviteur,

B., académicien.

quelques injustices abominables, commises avec le glaive de la justice. Ce sont des orages passagers au milieu des beaux jours. Jamais la société n'a été plus aimable et plus remplie de sentimens d'honneur. Jamais les belles-lettres n'ont plus influé sur les mœurs. S'il se trouve quelque misérable, comme un abbé *Sabotier*, qui commente *Spinoza*, et qui prêche la religion catholique, apostolique et romaine, qui recommande la chasteté dans un dictionnaire de trois siècles, et qui fasse des vers infames dans un b. . . . au fortir du cachot, qui écrive des libelles pour de l'argent, en attendant un bénéfice, &c. de telles horreurs ne sont pas comptées. Un crapaud qu'on rencontre dans les jardins de Versailles, ou de Saint-Cloud, ne diminue pas le prix de ces chefs-d'œuvre de l'art.

Assemblez tous les sages de l'Europe, et demandez-leur quel temps ils préfèrent; ils répondront: Celui-ci.

Messieurs les Parisiens, je vous demande bien pardon de vous dire que vous êtes heureux.



# Q U E S T I O N S

S U R

L E S M I R A C L E S. (1)

P R E M I E R E L E T T R E.

*A M. le professeur R. . . . par un proposant.*

M O N S I E U R ,

J'AI lu votre livre sur les miracles avec tant de fruit, que je vous demande de nouvelles instructions.

J'oserais, Monsieur, pour mettre un peu d'ordre dans les grâces que je vous demande, distinguer plusieurs sortes de miracles dans notre divin Sauveur; ceux qu'il a faits par lui-même, et ceux qu'il a daigné opérer par ses apôtres et par les saints.

(1) Les premières lettres sont d'un ton férieux: mais le pauvre *Néedham*, qui avait alors la folie de se croire appelé à convertir les incrédules, ayant voulu s'égayer en les refusant, M. de *Voltaire* se crut autorisé à suivre son exemple, malgré toute la dignité du sujet.

Voyez, sur *Néedham* et les anguilles, le second volume de *Physique* de cette édition.



Dans ceux qu'il a faits pendant sa vie, je distinguerais ceux qui marquent seulement sa puissance ou sa bonté, comme la vue rendue aux aveugles, et la vie aux morts; ceux qui sont des types, des allégories manifestes; enfin ceux qu'il promet de faire, et dans l'attente desquels le genre-humain doit opérer son salut avec crainte.

*Des miracles de notre Seigneur JESUS-CHRIST, qui ont manifesté sa puissance ou sa bonté.*

JESUS n'était pas encore né, et il faut convenir qu'il se fait les plus grands miracles, puisqu'il était DIEU, et conçu dans le sein d'une vierge.

Dès qu'il est né dans une étable, les anges viennent du haut des sphères célestes annoncer ce grand événement aux pasteurs de Bethléem. Une étoile nouvelle brille dans le ciel du côté de l'Orient; cette étoile marche et conduit trois mages ou trois princes jusqu'à l'étable dans laquelle le maître du monde est né. Ils lui offrent de l'encens, de la myrrhe et de l'or. Voilà sans doute les miracles les plus authentiques, car ils éclatent dans le ciel et sur la terre; ce sont des astres, des anges, des rois, qui en sont les ministres. JESUS doit être

reconnu dès son enfance à tous ces prodiges. Ajoutons encore le miracle que le vieil *Hérode*, créé roi des Juifs par les Romains, attaqué dès-lors d'une maladie mortelle, ait été persuadé que JESUS était roi, et que, pour le perdre, il ait fait massacrer tous les enfans du pays. Ce grand massacre d'enfans n'est pas une chose naturelle, et peut certainement être compté parmi les prodiges qui accompagnèrent la naissance et la circoncision de la seconde personne de la Trinité.

Une preuve non moins publique et non moins éclatante de sa divinité, c'est son baptême. C'est en présence d'une foule de peuples que JESUS sortant nu hors de l'eau, la troisième personne de la Trinité descend sur sa tête en colombe, que le ciel s'ouvre, et que DIEU le père s'écrie au peuple : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui je me suis complu, écoutez-le.*

Il est impossible de résister à des signes si divins, si publics, et devant lesquels tous les hommes durent se prosterner dans un silence d'adoration.

Aussi toute la terre reconnut sans doute ces miracles ; *Pilate* même en rendit compte à l'empereur *Tibère*, après que l'homme-Dieu eût été supplicié, et *Tibère* voulut placer JESUS-CHRIST au rang des dieux ; mais probablement JESUS ne souffrit pas ce mélange adultère du

vrai

vrai Dieu et des dieux des gentils , et empêcha que *Tibère* n'accomplît ce qu'il réservait au pieux *Constantin*.

*Tertullien* lui-même , l'un des premiers pères de l'Eglise , nous certifie cette anecdote ; et *Eusèbe* la confirme dans son Histoire ecclésiastique , livre II , chap. II. On nous objecte que *Tertullien* écrivait cent quatre-vingts ans après JESUS-CHRIST , qu'il pouvait se tromper , qu'il a toujours trop hasardé , qu'il s'abandonnait à son imagination africaine ; qu'*Eusèbe* de Césarée , un siècle après lui , s'appuya sur un trop mauvais garant , qu'il n'affirme pas même ce point d'histoire ; il se sert des mots *on dit*. Mais enfin , ou *Pilate* écrivit les lettres , ou les premiers chrétiens , disciples des apôtres , les ont forgées. S'ils ont fait de tels actes de faux , ils étaient donc à la fois imposteurs et superstitieux ; ils étaient donc les plus méprisables de tous les hommes. Or , comment des hommes si lâches étaient-ils si constans dans leur foi ? C'est en vain qu'on nous répond qu'ils étaient lâches et fourbes par la bassesse de leur état et de leur ame , et qu'ils étaient constans dans leur foi par leur fanatisme.

*Grotius* , *Abadie* , *Houteville* , et vous , Monsieur , vous montrez assez comment ces contraires ne peuvent subsister ensemble , quelles que soient les faiblesses et les contradictions de

l'esprit humain. Non-seulement ces premiers chrétiens avaient vu sans doute les actes et les lettres de *Pilate* , mais ils avaient vu les miracles des apôtres qui avaient constaté ceux de JESUS-CHRIST.

On insiste encore ; on nous dit : Les premiers chrétiens ont bien produit de fausses prédictions des sibylles , ils ont forgé des vers grecs qui pèchent par la quantité , ils ont imputé aux anciennes sibylles des vers acrostiches remplis de solécismes , que nous trouvons encore dans *Justin* , dans *Clément d'Alexandrie* , dans *Lactance*. Ils ont supposé des évangiles , ils ont cité d'anciennes prophéties qui n'existaient pas ; ils ont cité des passages de nos quatre évangiles qui ne sont point dans ces évangiles. Ils ont forgé des lettres de *Paul à Sénèque* , et de *Sénèque à Paul*. Ils ont supposé même des lettres de JESUS-CHRIST. Ils ont interpolé des passages dans l'historien *Josèphe* , pour faire accroire que ce *Josèphe* non-seulement fit mention de JESUS , mais même le regarda comme le messie , quoique *Josèphe* fût un pharisien obstiné. Ils ont forgé les Constitutions apostoliques , et jusqu'au Symbole des apôtres. Il est donc évident qu'ils n'étaient qu'une troupe de demi-juifs , d'égyptiens , de syriens et de grecs factieux qui trompaient une vile populace par les plus infames impostures. Ils

n'avaient à combattre que des gentils abrutis par d'autres fables ; et les nouvelles fables des chrétiens l'emportèrent enfin sur les anciennes, quand ils eurent prêté de l'argent à *Constance Chlore* et à *Constantin* son fils. Voilà , dit-on , l'histoire naturelle de l'établissement du christianisme ; ses fondemens sont l'enthousiasme , la fraude et l'argent.

C'est ainsi que raisonnent les nombreux partisans de *Celse* , de *Porphyre* , d'*Apollonius* , de *Simmaque* , de *Libanius* , de l'empereur *Julien* , de tous les philosophes jusqu'au temps des *Pomponace* , des *Cardan* , des *Machiavel* , des *Socins* , de milord *Herbert* , de *Montaigne* , de *Charron* , de *Bacon* , du chevalier *Temple* , de *Locke* , de milord *Shaftesbury* , de *Bayle* , de *Vollafton* , de *Toland* , du *Tindal* , de *Collins* , de *Woolfton* , de milord *Bolingbroke* , de *Midleton* , de *Spinosa* , du consul *Maillet* , de *Boulainvilliers* , de *du Marfais* , de *Meflier* , de *la Métrie* , et d'une foule prodigieuse de déistes répandus aujourd'hui dans toute l'Europe , qui , comme les musulmans , les Chinois , et les anciens Persis , croiraient insulter DIEU , s'ils lui supposaient un fils qui ait fait des miracles dans la Galilée.

On croit nous terrasser par l'appareil de ces armes brillantes ; mais ne nous décourageons pas. Voyons si les chrétiens sont coupables de ces crimes de faux dont on les accuse.



Je ne parlerai ici que des faux évangiles. Ils étaient, dit-on, au nombre de cinquante. On en choisit quatre vers le commencement du troisième siècle. Quatre suffisaient en effet; mais décida-t-on que tous les autres étaient supposés par des imposteurs? Non; plusieurs de ces évangiles étaient regardés comme des témoignages très-respectables; par exemple: *Tertullien*, dans son livre du Scorpion; *Origène*, dans son Commentaire sur *S<sup>t</sup> Matthieu*; saint *Epiphane*, dans sa trentième leçon des hérésies des ébionites; *Eustache*, dans son Examéron; et beaucoup d'autres parlent avec un grand respect de l'évangile de *S<sup>t</sup> Jacques*. Il est très-précieux en ce que c'est le seul où l'on trouve la mort de *Zacharie*, dont *JESUS* parle dans *S<sup>t</sup> Matthieu*. Cet évangile sert d'introduction aux autres, et il n'a été probablement négligé que parce qu'il n'était pas assez étendu.

On n'a pas moins respecté celui de *Nicodème*; les témoignages en sa faveur sont très-nombreux; mais dans tous ces évangiles qui nous sont restés, il y a autant de miracles que dans les autres. Il est donc évident que tous ceux qui écrivirent des évangiles, étaient persuadés que *JESUS* avait fait un très-grand nombre de prodiges.

L'ancien livre même, intitulé: *Sepher toldos Jeschut*, écrit par un juif contre *JESUS-CHRIST*

dès le premier siècle, ne nie point qu'il ait opéré des miracles ; il prétend seulement que Judas son adverfaire en fe fait d'aussi grands, et il les attribue tous à la magie.

Les incrédules disent qu'il n'y a point de magie, que ces prodiges n'étaient crus que par des idiots ; que les hommes d'Etat, les gens d'esprit, les philosophes, s'en font toujours moqués ; ils nous renvoient au *credat judæus Apella* d'Horace, à toutes les marques de mépris qu'on prodigua aux Juifs, et aux premiers chrétiens regardés long-temps comme une secte de juifs ; ils disent que si quelques philosophes, en disputant contre les chrétiens, convinrent des miracles de JESUS, c'étaient des théurgistes fanatiques qui croyaient à la magie, qui ne regardaient JESUS que comme un magicien, et qui, infatués des faux prodiges d'*Apollonius* de Thyane et de tant d'autres, admettaient aussi les faux prodiges de JESUS. L'aveu d'un fou fait à un autre fou, une absurdité dite à des gens absurdes, ne sont pas des preuves pour les esprits bien faits ; en effet, les chrétiens fondés sur l'histoire de la pythonisse d'Endor, et sur celle des enchanteurs d'Egypte, croyaient à la magie comme les païens ; tous les pères de l'Eglise, qui pensaient que l'ame est une substance ignée, disaient que cette substance peut être évoquée



par des fortilèges : cette erreur a été celle de tous les peuples.

Les incrédules vont encore plus loin ; ils prétendent que jamais les vrais philosophes grecs et romains n'accordèrent aux chrétiens leurs miracles , et qu'ils leur disaient seulement : Si vous vous vantez de vos prodiges , nos dieux en ont fait cent fois davantage. Si vous avez quelques oracles en Judée , l'Europe et l'Asie en sont remplies. Si vous avez eu quelques métamorphoses , nous en avons mille ; vos prestiges ne sont qu'une faible imitation des nôtres ; nous avons été les premiers charlatans , et vous les derniers. C'est-là , continuent nos adversaires , le résultat de toutes les disputes des païens et des chrétiens. Ils concluent en un mot qu'il n'y a jamais eu de miracles , et que la nature a toujours été la même.

Nous leur répondons qu'il ne faut pas juger de ce qui se faisait autrefois par ce qu'on fait aujourd'hui ; les miracles étaient nécessaires à l'Eglise naissante , ils ne le sont pas à l'Eglise établie ; DIEU étant parmi les hommes devait agir en DIEU : les miracles sont pour lui des actions ordinaires ; le maître de la nature doit toujours être au-dessus de la nature. Ainsi , depuis qu'il se choisit un peuple , toute sa conduite avec ce peuple fut miraculeuse ; et quand il voulut établir une nouvelle religion , il dut l'établir par de nouveaux miracles.

Loin que ces miracles rapportés par les Juifs et par les chrétiens aient été des imitations du paganisme, ce sont au contraire les païens qui ont voulu imiter les miracles des Juifs et des chrétiens.

Nos adverfaires répliquent que les païens existaient long-temps avant les Juifs, que les royaumes de Chaldée, de l'Inde, de l'Égypte florissaient avant que les Juifs habitassent les déserts de Sin et d'Oreb; que ces Juifs, qui empruntèrent des Egyptiens la circoncision et tant de cérémonies, et qui n'eurent des voyans, des prophètes, qu'après les voyans d'Égypte, empruntèrent aussi leurs miracles. Enfin ils font des Juifs un peuple très-nouveau. Ils auraient raison si on ne pouvait remonter qu'à *Moïse*; mais de *Moïse*, nous remontons à *Abraham* et à *Noé* par une suite continue de miracles.

Les incrédules ne se rendent pas encore; ils disent qu'il n'est pas possible que DIEU ait fait de plus grands miracles pour établir la religion juive dans un coin du monde, que pour établir le christianisme dans le monde entier. Selon eux, il est indigne de DIEU de former un culte pour en donner un autre; et si le second culte vaut mieux que le premier, il est encore indigne de DIEU de ne fortifier son second culte que par de petites merveilles,

après qu'il a fondé le premier sur les plus grands prodiges. Des possédés délivrés, de l'eau changée en vin, n'approchent pas des plaies d'Egypte, de la mer Rouge entr'ouverte et suspendue, et du soleil qui s'arrête.

Nous répondons avec tous les bons métaphysiciens: Il n'y a ni petits ni grands miracles, tous sont égaux; il est aussi impossible à l'homme et aussi aisé à DIEU de guérir d'un mot un paralytique, que d'arrêter le soleil; et sans examiner si les prodiges chrétiens sont plus grands que les prodiges mosaïques, il est sûr que DIEU seul a pu opérer les uns et les autres.

#### *Des miracles typiques.*

J'APPELLE miracles typiques ceux qui sont évidemment le type, le symbole de quelque vérité morale. Le docteur *Woolston* traite avec une indécence révoltante les miracles du figuier séché parce qu'il ne portait pas de figes quand ce n'était pas le temps des figes; des diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, dans un pays où il n'y avait point de cochons; de l'enlèvement de JESUS par le diable sur une montagne, dont on découvre tous les royaumes de la terre; de la transfiguration sur le Thabor, &c: mais presque tous les pères de l'Eglise ne nous

avertissent - ils pas du sens mystique que ces narrations renferment ?

Il est ridicule, dit-on, de faire descendre DIEU sur la terre, pour chercher à manger des figes au mois de mars, et pour sécher un figuier qui ne porte point de figes hors du temps des figes. Mais si cela n'est dit que pour avertir les hommes qu'ils doivent en tout temps porter des fruits de justice et de charité, alors il n'y a rien là que d'utile et de sage.

Les diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, signifient-ils autre chose que la souillure des péchés qui vous rabaissent au rang des animaux immondes ? DIEU qui permet au démon de se saisir de lui et de le transporter sur le haut d'une montagne, dont on voit tous les royaumes, ne nous donne-t-il pas une idée sensible des illusions de l'ambition ? Si le diable tente DIEU, combien plus aisément tentera-t-il les hommes ?

J'ose penser que les miracles de cette espèce, qui scandalisent tant d'esprits, sont semblables aux paraboles dont on se servait dans ces temps-là. On fait bien que le royaume des cieux n'est pas un grain de moutarde ; que jamais roi n'envoya des courriers à ses voisins pour leur dire : *J'ai tué mes volailles, venez aux noces* ; que nul homme n'envoya un valet sur

les grands chemins forcer les borgnes et les boiteux à venir souper chez lui ; qu'on n'a jamais mis personne en prison pour n'avoir pas eu sa robe nuptiale ; mais le sens de toutes ces paraboles est une instruction morale.

Me fera-t-il permis à cette occasion de réfuter l'opinion de ceux qui préfèrent les passages de *Confucius* , de *Pythagore* , de *Zaleucus* , de *Solon* , de *Platon* , de *Cicéron* , d'*Epictète* , aux discours de JESUS-CHRIST , qui leur paraissent trop populaires et trop bas ? Tous ces philosophes écrivaient pour des philosophes , mais JESUS-CHRIST n'écrivit jamais. Il n'est pas dit même qu'en qualité d'homme il ait daigné apprendre à écrire. Il parlait au peuple : et à quel peuple ? à celui de Capharnaüm et des bourgades de la Galilée. Il se conformait donc au langage du peuple. Il était roi , mais il ne se donnait pas pour roi. Il était Dieu , mais il ne s'annonçait pas pour Dieu. Il était pauvre , et il évangélisait les pauvres. Nos adversaires ne peuvent pas souffrir que les évangélistes fassent dire à DIEU que le blé doit pourrir pour germer , qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieilles futailles, &c. Cela est non-seulement bas , disent-ils , mais cela est faux. Premièrement , les comparaisons prises des choses naturelles ne sont pas basses ; il n'est rien de petit ni de grand aux



yeux du maître de la nature. Secondement , ce qui est faux en soi ne l'était pas dans l'opinion du peuple. On réplique que DIEU pouvait corriger ces préjugés , au lieu de s'y affervir. Et nous répliquons , à notre tour , que DIEU vint enseigner la morale , et non la physique.

*Des miracles promis par JESUS-CHRIST.*

JESUS-CHRIST promet, dans S<sup>t</sup> Luc, qu'il viendra dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté , avant que la génération présente soit passée. Dans S<sup>t</sup> Jean , il promet le même miracle. S<sup>t</sup> Paul en conséquence dit aux Theffaloniens qu'ils iront ensemble au-devant de JESUS , au milieu de l'air. Ce grand miracle , disent les incrédules, ne s'accomplit pas plus que celui du transport des montagnes , promis à quiconque aura un grain de foi.

Mais on répond que l'avènement de JESUS au milieu des nuages , est réservé pour la fin du monde , qu'on croyait alors prochaine. Et à l'égard de la promesse de transporter les montagnes, c'est une expression qui marque que nous n'avons presque jamais une foi parfaite , comme la difficulté de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille prouve seulement la difficulté qu'un homme riche soit sauvé.

De même , si l'on prenait à la lettre la plupart des expressions hébraïques dont le nouveau Testament est rempli , on serait exposé à se scandaliser : *Je ne suis point venu apporter la paix , mais le glaive* , est un discours qui effraie les faibles. Ils disent que c'est annoncer une mission destructive et sanguinaire , que ces paroles ont servi d'excuse aux persécuteurs et aux massacres pendant plus de quatorze siècles ; et cette idée est un prétexte à bien des personnes pour haïr la religion chrétienne. Mais quand on veut bien considérer que par ces paroles il faut entendre les combats qui s'élèvent dans le cœur , et le glaive dont on coupe les liens qui nous attachent au monde , alors on s'édifie au lieu de se révolter. Ainsi les miracles de JESUS et ses paraboles sont autant de leçons.

*Des miracles des apôtres.*

ON demande comment des langues de feu descendirent sur la tête des apôtres et des disciples dans un galetas ? comment chaque apôtre , en ne parlant que sa langue , parlait en même temps celle de plusieurs peuples qui l'entendaient , chacun dans son idiome ? comment chaque auditeur entendant prêcher dans sa langue , pouvait dire que les apôtres étaient



ivres de vin nouveau au mois de mai ? On peut bien , dit-on , prendre pour un homme ivre celui qui parle sans se faire entendre de personne , mais non celui qui se fait entendre de tout le monde.

Ces petites difficultés , tant de fois proposées , ne doivent faire aucune peine ; car dès qu'on est convenu que DIEU a fait des miracles pour substituer le christianisme au judaïsme , on ne doit pas incider sur la manière dont DIEU les a opérés ; il est également le maître de la fin et des moyens. Si un médecin vous guérit , lui reprochez-vous la manière dont il s'y est pris pour vous guérir ? Vous êtes étonnés , par exemple , que les apôtres aient guéri des malades par leur ombre ; vous dites que l'ombre n'est que la privation de la lumière , que le néant n'a point de propriétés. Cette objection tombe dès que vous convenez de la puissance des miracles. Elle n'aurait quelque poids que dans ceux qui disent que DIEU ne peut faire des miracles inutiles ; et c'est ce qu'il faut examiner.

Les prodiges de JESUS et des apôtres paraissent inutiles à nos contradicteurs. Le monde , disent-ils , n'en a pas été meilleur ; la religion chrétienne au contraire a rendu les hommes plus méchans , témoins les massacres des manichéens , des ariens , des athanasiens ,

des Vaudois , des Albigeois ; témoins tant de schismes sanglans , témoin enfin la Saint-Barthelemi ; mais c'est-là l'abus de la religion chrétienne , et non son institution. En vain vous dites que l'arbre qui rapporte toujours de tels fruits est un arbre de mort : il est un arbre de vie pour le petit nombre des élus qui constituent l'Eglise triomphante ; c'est donc en faveur de ce petit nombre des élus que tous les miracles ont été faits. S'ils ont été inutiles à la plus grande partie des hommes , qui est corrompue , ils ont été utiles aux saints. Mais fallait-il , dites-vous , que DIEU vint sur la terre et qu'il mourût pour laisser presque tous les hommes dans la perdition ? A cela je n'ai rien à répondre , sinon , soyez juste , et vous ne serez point réprouvé. Mais si j'avais été juste sans être racheté , serais-je réprouvé ? Ce n'est point à moi d'entrer dans les secrets de DIEU , et je ne puis que me recommander avec vous à sa miséricorde.

La mort d'*Ananie* et de *Saphire* vous scandalise , vous êtes effrayé que *Pierre* fasse un double miracle pour faire mourir subitement la femme après l'époux , qui ne sont coupables que de n'avoir pas donné tout leur bien à l'Eglise , et d'en avoir retenu quelques oboles pour leurs nécessités pressantes sans l'avoir avoué ; vous osez prétendre que ce miracle a

été inventé pour forcer les pères de famille à se dépouiller de tout en faveur des prêtres : vous vous trompez, c'était un vœu fait à DIEU même : DIEU est le maître de punir les vio- lateurs des sermens.

Vous vous retranchez à dire que tous ces miracles ont été écrits plusieurs années après le temps où l'on pouvait les examiner, après les témoins morts ; que ces livres ne furent communiqués qu'aux initiés de la secte ; que les magistrats romains n'en eurent pendant cent cinquante ans aucune connaissance, que l'erreur prit racine dans des caves et dans des greniers ignorés. Je vous renvoie alors à l'em- pereur *Tibère*, qui délibéra sur la divinité de JESUS ; à l'empereur *Adrien*, qui mit dans son oratoire le portrait de JESUS ; à l'empereur *Philippe*, qui adora JESUS. Vous me niez ces faits : alors je vous renvoie à l'établissement de la religion chrétienne, qui est lui-même un grand miracle. Vous me niez encore que cet établissement soit miraculeux, vous me dites que notre sainte religion ne s'est formée que comme toutes les autres sectes dans le fanatisme et dans l'obscurité, comme l'ana- baptisme, le quakerisme, le moravisme, le piétisme, &c. Alors je ne puis que vous plaindre ; vous me plaignez aussi. Qui de nous deux se trompe ? Je produis mes titres, qui

remontent jusqu'à l'origine du monde , et vous n'avez pour vous que votre raison : j'ai aussi la mienne que je prie DIEU d'éclairer ; vous ne regardez le christianisme que comme une secte d'enthousiastes , semblable à celles des esséniens , des judaïtes , des thérapeutes , fondée d'abord sur le judaïsme , ensuite sur le platonisme , changeant d'articles de foi à chaque concile , s'occupant sans relâche de disputes d'autant plus dangereuses qu'elles sont inintelligibles , versant le sang pour ces vaines disputes , et ayant troublé toute la terre habitable depuis l'île d'Angleterre jusqu'aux îles du Japon. Vous ne voyez dans tout cela que la démence humaine ; et moi j'y vois la sagesse divine , qui a conservé cette religion malgré nos abus. Je vois comme vous le mal , et vous n'apercevez pas le bien ; examinez avec moi , comme j'examine avec vous.

*Des miracles après le temps des apôtres.*

JESUS ayant la puissance de faire des miracles put la communiquer ; s'il la communiqua aux apôtres , il put la donner aux disciples. Les incrédules triomphent de voir que ce don s'affaiblit de siècle en siècle. Ils insultent à la fraude pieuse des historiens chrétiens , et ils disent  
que

que parmi tous les miracles dont nous ornons encore les premiers siècles, il n'y en a aucun de prouvé, aucun de vraisemblable, aucun de constaté par les magistrats romains, ni dont leurs historiens romains aient fait mention. Au contraire, les archives de Rome, les monumens publics, les histoires attestent les deux miracles de l'empereur *Vespasien*, qui, étant sur son tribunal dans Alexandrie, rendit publiquement la vue à un aveugle, et l'usage de ses membres à un paralytique. Si donc, disent-ils, ces deux miracles si authentiques et si célèbres n'attirent aujourd'hui aucune croyance, quelle foi pourrons-nous ajouter aux prétendus prodiges des chrétiens, prodiges opérés dans la fange d'une populace ignorée, recueillis long-temps après, et accompagnés pour la plupart de circonstances ridicules?

Que pouvons-nous penser, disent-ils, de la vie des pères du désert, écrite par *Jérôme*? Ici c'est un *S<sup>t</sup> Pacôme* qui, quand il veut voyager, se fait porter par un crocodile; là c'est un *S<sup>t</sup> Amon* qui, s'étant dépouillé tout nu pour passer un fleuve à la nage, est transporté subitement à l'autre bord de peur d'être mouillé; plus loin un corbeau apporte tous les jours un pain à l'hermite *Paul* pendant soixante années; et quand l'hermite *Antoine* vient visiter *Paul*, le corbeau apporte un pain entier.



Que dirons-nous des miracles rapportés dans les Actes des martyrs ? Sept vierges chrétiennes, par exemple, dont la plus jeune a soixante et dix ans, sont condamnées par le magistrat de la ville d'Ancire, à être les victimes de la lubricité des jeunes gens de la ville. Un saint cabaretier chrétien, instruit du danger que courent ces vierges, prie DIEU de les faire mourir pour prévenir la perte de leur virginité; DIEU l'exauce, le juge d'Ancire les fait jeter dans un lac; elles apparaissent au cabaretier, et se plaignent à lui d'être sur le point de se voir mangées par les poissons; le cabaretier va pendant la nuit pêcher les sept vieilles; un ange à cheval, précédé d'un flambeau céleste, le conduit au lac; il ensevelit les vierges; et pour récompense, il reçoit la couronne du martyre.

Nos prétendus sages font des collections de cent miracles de cette nature; ils nous insultent; ils disent (car il ne faut dissimuler aucune de leurs témérités): Si les Actes des martyrs portaient que ce cabaretier changea l'eau en vin, nous n'en croirions rien; quoique ce soit une opération de son métier: pourquoi donc croirions-nous au miracle des noces de Cana, qui semble encore plus indigne de la majesté d'un DIEU que convenable à la profession d'un cabaretier?

Cet argument dont s'est servi *Woolston* ne me paraît, je l'avoue, qu'un blasphème : car en quoi est-il indigne de DIEU de se prêter à la joie innocente des convives, dès qu'il daigne être à table avec eux ? et s'il a bien voulu faire de tels miracles, pourquoi ne les opérera-t-il pas ensuite par les mains de ses élus ? Les prodiges de l'ancien et du nouveau Testament, une fois admis, peuvent être répétés dans tous les siècles ; et si on n'en fait plus aujourd'hui, c'est, comme on l'a dit tant de fois, que nous n'en avons plus besoin.

*Grande objection des incrédules combattue.*

LA dernière ressource de ceux qui n'écoutent que leur raison trompeuse, est de nous dire que nous avons plus besoin de miracles que jamais. L'Eglise, disent-ils, est réduite à l'état le plus déplorable.

Anéantie dans l'Asie et dans l'Afrique, esclave en Grèce, dans l'Illyrie, dans la Méfie, dans la Thrace, elle est déchirée dans le reste de l'Europe, partagée en plus de vingt sectes qui se combattent, et saignante encore des meurtres de ses enfans ; trop brillante dans quelques Etats, trop avilie dans d'autres, elle est plongée dans le luxe ou dans la fange. La mollesse la déshonore, l'incrédulité lui insulte ;



elle est un objet d'envie ou de pitié ; elle crie au ciel, rétablissez-moi comme vous m'avez produite ; elle demande des miracles comme *Rachel* demandait des enfans. Ces miracles, sans doute, n'étaient pas plus nécessaires quand *JESUS* enseignait et persuadait, qu'aujourd'hui que nos pasteurs enseignent et ne persuadent pas.

Tel est le raisonnement de nos adversaires. Il paraît spécieux ; mais ne peut-on pas lui faire une réponse solide ? *JESUS* fit des miracles dans les premiers siècles pour établir la foi, il n'en fit jamais pour inspirer la charité : c'est surtout de charité que nous avons besoin. Le grand miracle destiné à produire cette vertu qui nous manque, est de parler au cœur et de le toucher ; demandons ce prodige, et nous l'obtiendrons. Tant de sectes, tant de savans ne pourront jamais penser d'une manière uniforme, mais nous pourrons nous supporter et même nous aimer.

*Spinoza* ne croyait à aucun miracle ; mais, dit-on, n'ayant que cinq cents florins, il les partagea avec un ami indigent qui les croyait tous. Eh bien, plaignons l'aveuglement de *Benoît Spinoza*, et imitons sa morale ; étant plus éclairés que lui, soyons plus vertueux.

Je ne regarde ce faible discours que comme des questions qu'un écolier fait à son maître.

Je suis, Monsieur, avec respect, &c.

## SECONDE LETTRE.

MONSIEUR,

ATTACHÉ comme vous à notre sainte religion, par mon état et par mon cœur, instruit par vos leçons, désirant de vous imiter et incapable de vous atteindre, je vois avec douleur qu'on n'a pas soutenu la vérité de nos miracles avec autant de sagacité et de profondeur que vous. On a déclamé à la manière ordinaire ( 1 ) en supposant toujours ce qui est en question, en disant : *Les miracles de JESUS sont vrais, puisqu'ils sont rapportés dans les évangiles.* Mais on devait commencer par prouver ces évangiles, ou du moins renvoyer les lecteurs aux pères de l'Eglise qui les ont prouvés, et rapporter leurs raisons victorieuses.

Il faudrait être philosophe, théologien et savant, pour traiter à fond cette question. Vous réunissez ces trois caractères ; je m'adresse encore

( 1 ) Dans les *Lettres de la plaine*, ouvrage que M. l'abbé Cigogne, grand-vicaire de Mâcon, opposa aux *Lettres de la montagne* de J. J. Rousseau, écrites pour répondre aux *Lettres de la campagne* de M. Tronchin. M. l'abbé Cigogne est l'auteur des *Institutions newtoniennes* : et c'est lui qui le premier a osé enseigner dans l'université de Paris les vérités démontrées par Newton. Mais puisque le géomètre *Fatio* a bien voulu faire des miracles, pourquoi trouverait-on mauvais qu'un autre géomètre ait la bonté d'y croire ?

à vous pour savoir comment un philosophe doit admettre les miracles, et comment un théologien savant en prouve l'authenticité.

*Comment les philosophes peuvent admettre les miracles.*

*HOBBS, Collins, milord Bolingbroke* demandent d'abord s'il est vraisemblable que DIEU déranger le plan de l'univers; si l'Être éternel en faisant ces lois ne les a pas faites éternelles; si l'Être immuable ne l'est pas dans ses ouvrages; s'il est vraisemblable que l'Être infini ait des vues particulières, et qu'ayant soumis toute la nature à une règle universelle, il la viole pour un seul canton dans ce petit globe?

Si, tout étant visiblement enchaîné, un seul chaînon de la chaîne universelle peut se déranger sans que la constitution de l'univers en souffre? Si, par exemple, la terre s'étant arrêtée pendant neuf à dix heures dans sa course, et la lune dans la sienne pour favoriser la défaite de quelques centaines d'amorrhéens, il n'était pas absolument nécessaire que tout le reste du monde planétaire fût bouleversé?

Il est évident que la terre et la lune s'arrêtant dans leur cours, l'heure des marées a dû changer. Les points de ces deux planètes, dirigés vers les points correspondans des autres

autres, ont dû avoir une nouvelle direction ; ou toutes les autres planètes ont dû s'arrêter aussi. Le mouvement de projectile et de gravitation ayant été suspendu dans toutes les planètes, il faut que les comètes s'en soient ressenties ; le tout pour tuer quelques malheureux déjà écrasés par une pluie de pierres ; tandis qu'il paraissait plus digne de la sagesse éternelle d'éclairer et de rendre heureux tous les hommes sans miracle, que d'en faire un si grand dans la seule vue de donner à *Josué* plus de temps pour massacrer quelques fuyards affommés.

C'est bien pis quand il s'agit de l'étoile nouvelle qui parut dans les cieux, et qui conduisit les mages d'Orient en Occident. Cette étoile ne pouvait être moindre que notre soleil qui surpasse la terre un million de fois en grosseur. Cette masse énorme, ajoutée à l'étendue, devait déranger le monde entier composé de ces soleils innombrables appelés étoiles, qui probablement sont entourés de planètes. Mais que dut-il arriver quand elle marcha dans l'espace malgré la loi qui retient toutes les étoiles fixes dans leur place ? Les effets d'une telle marche sont inconcevables.

Voilà donc non-seulement notre monde planétaire bouleversé, mais tous les mondes possibles aussi, et pourquoi ? pour que dans ce petit tas de boue appelé la terre, les papes

s'emparassent enfin de Rome, que les bénédictins fussent trop riches, qu'*Anne Dubourg* fût pendu à Paris, et *Servet* brûlé vif à Genève.

Il en est de même de plusieurs autres miracles. La multiplication de trois poissons et de cinq pains nourrissent abondamment cinq mille personnes. Que chacun ait mangé la valeur de trois livres, cela compose la valeur de quinze mille livres de matière tirées du néant, et ajoutées à la masse commune. Ce sont-là, je crois, les plus fortes objections.

C'est à vous, Monsieur, de résoudre par une saine philosophie, sans contradiction et sans verbiage, ces difficultés philosophiques, et de montrer qu'il est égal à DIEU que les lois éternelles soient continuées ou suspendues, que les Amorrhéens périssent ou se sauvent, et que cinq mille hommes jeûnent ou repaissent. DIEU a pu, parmi les mondes innombrables qu'il a formés, choisir cette planète, quoiqu'une des plus petites, pour y déranger ses lois; et si on prouve qu'il l'a fait, nous triomphons de la vaine philosophie. Votre théologie et votre science feront encore moins embarrassées à mettre dans un jour lumineux l'authenticité de tous les miracles de l'ancien et du nouveau Testament.

*Evidence*

*Evidence des miracles de l'ancien Testament.*

*ABADIE*, en prouvant, comme il a fait, les prodiges de *Moïse*, est peut-être tombé dans le défaut si commun à tous les auteurs, de supposer toujours ce qu'on examine. Les incrédules recherchent si *Moïse* a existé, si un seul des écrivains profanes a parlé de *Moïse* avant que les Hébreux eussent traduit leurs histoires en grec; si l'homme dont les Hébreux ont fait leur *Moïse*, n'était pas ce *Misem* des Arabes, tant célébré dans les vers orphiques et dans les anciennes orgies de la Grèce, avant que les nations eussent entendu parler de *Moïse*. Ils recherchent pourquoi *Flavien Josèphe*, en citant les auteurs égyptiens qui ont parlé de sa nation, n'en cite aucun qui ait dit un seul mot de *Moïse*. Ils croient que les livres qui lui sont imputés, n'ont pu être écrits que sous les rois juifs, et ils se fondent, quoique mal à propos, sur des passages de ces mêmes livres.

*Abadie*, au lieu de sonder toutes ces profondeurs, tire son grand argument de ce que *Moïse* n'aurait jamais pu dire à six cents trente mille combattans, que la mer s'était ouverte pour eux, afin qu'ils pussent s'enfuir, si ces six cents trente mille combattans n'en avaient été témoins: et c'est précisément ce qui est en dispute. Les incrédules ne disent pas: *Moïse* a



trompé six cents trente mille soldats qui ont cru voir ce qu'ils n'avaient pas vu ; ils disent : Il est impossible que *Moïse* ait eu six cents trente mille soldats , ce qui supposerait près de trois millions de personnes ; et il est impossible que soixante et dix hébreux , réfugiés en Egypte , aient produit trois millions d'habitans en deux cents quinze ans.

Il n'est pas probable que si *Moïse* avait eu trois millions de suivans à ses ordres , et DIEU à leur tête , il se fût enfui en lâche ; il n'est pas probable que s'il a écrit , il ait écrit autrement que sur des pierres ; il est dit que *Josué* fit écrire tout le Deutéronome sur un autel de pierres brutes enduites de mortier ; il n'est pas probable que le dépôt de ces pierres se soit conservé , quand les Juifs furent esclaves après *Josué* ; il ne l'est pas que *Moïse* ait écrit , il ne l'est pas même qu'il ait existé : et d'ailleurs , toute la théogonie des Juifs semble prise des Phéniciens , auprès de qui la troupe juive eut très-tard un très-petit établissement.

Il vous appartient , Monsieur , beaucoup plus qu'au docteur *Abadie* , de réfuter tous ces vains raisonnemens , et de montrer que si la nation juive est beaucoup plus récente que les nations de Phénicie , de Chaldée , d'Egypte , la race juive remonte plus haut dans l'antiquité. Vous descendrez d'*Adam* à *Abraham* , et



d'*Abraham* à *Moïse*. Vous ferez voir que DIEU s'est manifesté par des miracles continuels à cette race chérie et réprouvée ; vous nous apprendrez par quels ressorts secrets de la Providence , les Juifs toujours gouvernés par DIEU même , et commandant si souvent en maîtres à la nature entière , ont été pourtant le plus malheureux de tous les peuples , ainsi que le plus petit , le plus ignorant , le plus cruel et le plus absurde ; comment il fut à la fois miraculeux par la protection et par la punition divine , par sa splendeur secrète , et par son abrutissement connu. On nous objecte sa grossièreté , mais la grandeur de son DIEU en éclate davantage. On nous objecte que les lois de ce peuple ne lui parlaient point de l'immortalité de l'ame ; mais DIEU qui le gouvernait , le punissait ou le récompensait en cette vie par des effets miraculeux.

Qui mieux que vous pourra démontrer que DIEU ayant choisi un peuple , devait le conduire autrement que les législateurs ordinaires , et que par conséquent tout devait être prodige sous la main de celui qui seul peut faire des prodiges. Ensuite , vous élevant de miracle en miracle , vous en viendrez au nouveau Testament.

*Des miracles du nouveau Testament.*

LES miracles du nouveau Testament doivent sans doute être reconnus pour incontestables , puisque les seuls livres qui en parlent sont incontestables. Les faits les plus ordinaires n'obtiennent point de croyance , si les témoignages ne sont pas authentiques ; à plus forte raison les faits prodigieux sont-ils rejetés. Souvent même on les réproûve malgré les attestations les plus formelles ; souvent on dit qu'une chose improbable en elle-même ne peut devenir probable par des histoires. Les incrédules prétendent qu'on doit plutôt croire que les historiens ont erré , qu'on ne doit croire que la nature se soit démentie. Il était plus aisé à un juif ou à un demi-juif de dire des sottises , qu'aux astres de changer leurs cours. Je dois plutôt penser que les Juifs avaient l'esprit bouché , que je ne dois penser que le ciel se soit ouvert. Tel est leur téméraire langage.

Il faut donc au moins que les livres qui annoncent des choses si incroyables , aient été examinés par les magistrats , que les preuves de ces prodiges aient été déposées dans les archives publiques , que les auteurs de ces livres ne se soient jamais contredits sur la plus légère circonstance ; sans quoi ils sont légitimement suspects de tromper sur les plus graves. Il faut

avoir cent fois plus d'attention, de scrupule, de sévérité dans l'examen d'une chose à laquelle on dit le salut du genre-humain attaché, que dans le plus grand procès criminel. Or il n'y a point d'accusation dans un procès qui ne soit déclarée calomnieuse, ou du moins fautive, si les témoins se contredisent.

Comment donc, continuent nos adversaires, pouvons-nous croire à ces évangiles qui se contredisent continuellement? *Matthieu* fait descendre JESUS d'*Abraham* par quarante-deux générations, quoique dans son compte, il ne s'en trouve que quarante et une; et encore se trompe-t-il en faisant *Josias* père de *Jéchonias*.

*Luc* fait descendre JESUS du même *Abraham* par cinquante-six générations, et elles sont absolument différentes de celles que *Matthieu* rapporte. De plus, cette généalogie est celle de *Joséph*, qui n'est pas le père de JESUS. Les incrédules demandent dans quel tribunal on déciderait de l'état d'un homme sur de telles preuves?

*Matthieu* fait enfuir *Marie*, *Joséph* et JESUS en Égypte, après l'apparition de la nouvelle étoile, l'adoration des mages, et le massacre des petits enfans. *Luc* ne parle ni du massacre, ni des mages, ni de l'étoile, et maintient que JESUS resta constamment dans la Palestine. Y a-t-il, disent les réfractaires, une contradiction plus grande?

Trois évangélistes semblent formellement opposés à *Jean*, *Matthieu*, *Marc* et *Luc* ne font vivre JESUS qu'environ trois mois après son baptême, et *Jean* après ce même baptême, le fait aller trois fois à Jérusalem pour faire la pâque, ce qui suppose au moins trois années.

On fait combien d'autres contradictions les incrédules reprochent aux auteurs sacrés, mais ils ne se bornent pas à ces reproches si connus. Quand même, disent-ils, les quatre évangiles reçus seraient entièrement uniformes, quand même les quarante-fix autres qui furent rejetés avec le temps, déposeraient des mêmes faits, quand même tous les auteurs de ces livres auraient été des témoins oculaires, nul homme sensé ne doit sur leur parole croire des prodiges inconcevables, à moins que ces prodiges, qui choquent la raison, n'aient été juridiquement constatés avec la publicité la plus authentique.

Or, disent-ils, ces prodiges n'ont point été constatés, et ils choquent la raison; car il ne leur semble pas raisonnable que DIEU se soit fait juif plutôt que romain, qu'il soit né d'une femme vierge, que DIEU ait eu un frère aîné nommé *Jacques*, que DIEU ait été emporté sur une montagne par le diable, et que DIEU enfin ait fait tant de miracles pour être outragé, pour être supplicié, pour rendre le monde

beaucoup plus méchant qu'il n'était auparavant , pour amener sur la terre des guerres civiles de religion , dont on n'avait jamais entendu parler , pour exterminer la moitié du genre-humain , et pour soumettre l'autre à un tyran et à des moines.

Ils disent que ces miracles , sur lesquels autrefois les moines en élevèrent tant d'autres pour nous ravir notre liberté et nos biens , n'ont été écrits que quatre - vingts ans après J E S U S , dans le plus grand secret , par des hommes très-obscurs , qui cachaient leurs livres aux gentils avec le scrupule le plus religieux , et qui ne formèrent une secte qu'à la faveur du mépris qui les dérobaît au reste des hommes.

De plus , disent-ils , il est avéré que les premiers chrétiens forgèrent mille faux actes , et jusqu'à des prophéties de sibylles , comme on l'a déjà dit. S'ils sont donc reconnus fauffaires sur tant de points , ils doivent être reconnus fauffaires sur les autres. Or les évangiles sont les seuls monumens des miracles de J E S U S , ces évangiles si long-temps ignorés se contredisent , donc ces miracles sont d'une fauffeté palpable.

Ces objections , qu'il ne faut pas diffimuler , ont paru si spécieuses qu'on y répond encore tous les jours. Mais toujours répondre , est une preuve qu'on a mal répondu : car si on avait



terrassé son ennemi du premier coup , on n'y reviendrait pas à tant de fois.

On ne soutient plus aujourd'hui la donation de *Constantin* au pape *Sylvestre* , ni l'histoire de la papesse *Jeanne* , ni tant d'autres contes ; pourquoi ? c'est qu'ils ont été détruits par la raison ; et que tout le monde à la longue se rend à la raison , quand on la montre. Mais il faut bien que la matière des miracles n'ait pas encore été éclaircie , puisqu'on agite encore aujourd'hui cette question avec le plus grand acharnement.

Je vous ai exposé , Monsieur , naïvement les objections des incrédules qui me font frémir. Il ne faut ni les diffimuler ni les affaiblir , parce qu'avec le bouclier de la foi on repousse tous les traits de l'enfer. Que ces messieurs lisent seulement les livres de la primitive Eglise , les *Tertullien* , les *Origène* , les *Irénée* , et ils seront bien étonnés. C'est à vous , Monsieur , de nous tenir lieu de tous ces grands hommes.

Personne assurément n'est plus en état que vous de mettre fin à ces disputes , et de nous délivrer d'un si grand scandale ; personne ne fera mieux voir combien les miracles étaient nécessaires , à quel point ils sont évidens , quoiqu'on les combatte ; pourquoi ils furent ignorés du sénat et des empereurs , ayant été si publics ; pourquoi , lorsqu'ils furent plus connus des

Romains , ils furent quelquefois attribués à la magie , dont toute la terre était infectée ; pourquoi il y avait tant de possédés ; comment les Juifs chassaient les diables avant JESUS-CHRIST ; comment les chrétiens eurent le même privilège qu'ils n'ont plus. Développez - nous ce qu'en disent *Tertullien* , *Origène* , *Clément alexandrin* , *Irénée*. Ouvrez-nous les sources où vous puisez la vérité ; noyez l'incrédulité dans ces eaux salutaires , et raffermissez la foi chancelante des fidèles.

Le cœur me faigne , quand je vois des hommes remplis de science , de bon sens et de probité , rejeter nos miracles , et dire qu'on peut remplir tous ses devoirs , sans croire que *Jonas* ait vécu trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine , lorsqu'il allait par mer à Ninive , qui est au milieu des terres. Cette mauvaise plaisanterie n'est pas digne de leur esprit , qui d'ailleurs mérite d'être éclairé. J'ai honte de vous en parler ; mais elle me fut répétée hier dans une si grande assemblée , que je ne peux m'empêcher de vous supplier d'émouffer la pointe de ces discours frivoles par la force de vos raisons. Prêchez contre l'incrédulité , comme vous avez prêché contre le loup qui ravage mon cher pays du Gévaudan , dont je suis natif : vous aurez le même succès , et tous nos citoyens , bourgeois et habitans vous béniront , &c.



## TROISIEME LETTRE.

MONSIEUR,

**J**E vous prie de venir à mon secours contre un grand seigneur allemand qui a beaucoup d'esprit, de science et de vertu, et qui malheureusement n'est pas encore persuadé de la vérité des miracles opérés par notre divin Sauveur. Il me demandait hier pourquoi JESUS aurait fait ces miracles en Galilée? Je lui dis que c'était pour établir notre sainte religion à Berlin, dans la moitié de la Suisse et chez les Hollandais.

Pourquoi donc, dit-il, les Hollandais ne furent-ils chrétiens qu'au bout de huit cents années? pourquoi donc n'a-t-il pas enseigné lui-même cette religion? Elle consiste à croire le péché originel, et JESUS n'a pas fait la moindre mention du péché originel: à croire que DIEU a été homme, et JESUS n'a jamais dit qu'il était Dieu et homme tout ensemble: à croire que JESUS avait deux natures, et il n'a jamais dit qu'il eût deux natures: à croire qu'il est né d'une vierge, et il n'a jamais dit qu'il fût né d'une vierge: au contraire, il appelle sa mère *femme*; il lui dit durement:

*Femme* , qu'y a-t-il entre vous et moi ? A croire que DIEU est né de *David* , et il se trouve qu'il n'est point né de *David* ; à croire sa généalogie , et on lui en a fait deux qui se contredisent absolument.

Cette religion consiste encore dans certains rites , dont il n'a jamais dit un seul mot. Il est clair par vos évangiles que JESUS naquit juif , vécut juif , mourut juif ; et je suis fort étonné que vous ne soyez pas juif. Il accomplit tous les préceptes de la loi juive ; pourquoi les réprouvez-vous ?

On lui fait dire même dans un évangile : *Je ne suis pas venu détruire la loi , mais l'accomplir*. Or , est-ce accomplir la loi mosaïque que d'en avoir tous les rites en horreur ? Vous n'êtes point circoncis , vous mangez du porc , du lièvre et du boudin. En quel endroit de l'Évangile JESUS vous a-t-il permis d'en manger ? Vous faites et vous croyez tout ce qui n'est pas dans l'Évangile. Comment donc pouvez-vous dire qu'il est votre règle ? les apôtres de JESUS observaient la loi juive comme lui. *Pierre et Jean montèrent au temple à l'heure neuvième de l'oraison* ( Actes des apôtres , chap. XVI ) : *Paul* alla judaïser dans le temple pendant huit jours , selon le conseil de *Jacques*. Il dit à *Festus* , je suis pharisien. Aucun apôtre n'a dit : *Renoncez à la loi de Moïse*. Pourquoi donc les chrétiens

y ont-ils entièrement renoncé dans la fuite des temps ?

Je lui répondis avec cette modération qui sied si bien à la vérité, et avec la modestie convenable à ma médiocrité : Si DIEU n'a rien écrit, et si dans les évangiles DIEU n'a point enseigné expressément la religion chrétienne, telle que nous l'observons aujourd'hui, les apôtres y ont suppléé ; s'ils n'ont pas tout dit, les pères de l'Eglise ont annoncé ce que les apôtres avaient préparé : enfin, les conciles nous ont appris ce que les apôtres et les pères avaient cru ne devoir pas dire. Ce sont les conciles, par exemple, qui nous ont enseigné la consubstantialité, les deux natures dans une seule personne, et une seule personne avec deux volontés. Ils nous ont appris que la paternité n'appartient pas au fils, mais qu'il a la vertu productive, et que l'esprit ne l'a pas ; parce que le Saint-Esprit procède et n'est pas engendré : et bien d'autres mystères encore, sur lesquels JESUS, les apôtres, les pères avaient gardé le silence ; il faut que le jour vienne après l'aurore.

Laissez là votre aurore, me répondit-il, une comparaison n'est pas une raison. Je suis trop entouré de ténèbres. Je conviens que les objets principaux de votre foi ont été déterminés dans des conciles, mais aussi d'autres

conciles, non moins nombreux, ont admis une doctrine toute contraire. Il y a eu autant de conciles en faveur d'*Arius* et d'*Eusèbe*, qu'en faveur d'*Athanase*.

Comment DIEU ferait-il venu mourir sur la terre par le plus grand et le plus infame des supplices, pour ne pas annoncer lui-même sa volonté, pour laisser ce soin à des conciles qui ne s'assembleraient qu'après plusieurs siècles, qui se contrediraient, qui s'anathématiseraient les uns les autres, et qui feraient verser le sang par des soldats et par des bourreaux ?

Quoi, DIEU vient sur la terre, il y naît d'une vierge, il y habite trente-trois ans; il périt du supplice des esclaves, pour nous enseigner une nouvelle religion ! et il ne nous l'enseigne pas ! il ne nous apprend aucun de ses dogmes ! il ne nous commande aucun rite ! tout se fait, tout s'établit, se détruit, se renouvelle avec le temps à Nicée, à Calcédoine, à Ephèse, à Antioche, à Constantinople, au milieu des intrigues les plus tumultueuses, et des haines les plus implacables ! Ce n'est enfin que les armes à la main qu'on soutient le pour et le contre de tous ces dogmes nouveaux.

DIEU, quand il était sur la terre, a fait la pâque en mangeant un agneau cuit dans des laitues, et la moitié de l'Europe, depuis plus de huit siècles, croit faire la pâque en

mangeant JESUS-CHRIST lui-même en chair et en os. Et la dispute sur cette façon de faire la pâque , a fait couler plus de sang que les querelles des maisons d'Autriche et de France, des Guelfes et des Gibelins , de la rose blanche et de la rose rouge n'en ont jamais répandu. Si les campagnes ont été couvertes de cadavres pendant ces guerres , les villes ont été hérissées d'échafauds pendant la paix. Il semble que les pharisiens , en affaissant le Dieu des chrétiens sur la croix , aient appris à ses suivants à s'affaissant les uns les autres sous le glaive , sur la potence , sur la roue , dans les flammes. Persécutés et persécuteurs , martyrs et bourreaux tour à tour , également imbécilles , également furieux , ils tuent et ils meurent pour des argumens dont les prélats se moquent en recueillant les dépouilles des morts , et l'argent comptant des vivans.

Je vis que ce seigneur s'échauffait ; je lui répondis humblement ce que j'ai déjà soumis à vos lumières dans ma seconde lettre , qu'il ne faut pas prendre l'abus pour la loi. JESUS-CHRIST , lui dis-je , n'a commandé ni le meurtre de *Jean Hus* , ni celui d'*Anne Dubourg* , ni celui de *Servet* , ni celui de *Jean Calas* , ni les guerres civiles , ni la Saint-Barthelemi.

Je vous avouerai , Monsieur , qu'il ne fut point du tout content de cette réponse. Ce

ferait , me dit-il , insulter à ma raison et à mon malheur , de vouloir me persuader qu'un tigre qui aurait dévoré tous mes parens , ne les aurait mangés que par abus , et non par la cruauté attachée à sa nature. Si la religion chrétienne n'avait fait périr qu'un petit nombre de citoyens , vous pourriez imputer ce crime à des causes étrangères.

Mais que pendant quatorze à quinze siècles entiers , chaque année ait été marquée par des meurtres , sans compter les troubles affreux des familles , les cachots , les dragonades , les persécutions de toute espèce , pires peut-être que le meurtre même ; que ces horreurs aient toujours été commises au nom de la religion chrétienne , qu'il n'y ait d'exemple de ces abominations que chez elle seule ; alors quel autre qu'elle-même pouvons-nous en accuser ? tous ces assassins , de tant d'espèces différentes , n'ont eu qu'elle pour sujet et pour objet ; elle en a donc été la cause. Si elle n'avait pas existé , ces horreurs n'auraient pas souillé la terre. Les dogmes ont amené les disputes , les disputes ont produit les factions , ces factions ont fait naître tous les crimes. Et vous osez dire que DIEU est le père d'une religion barbare engraisée de nos biens et teinte de notre sang , tandis qu'il lui était si aisé de nous en donner une aussi douce



que vraie, aussi indulgente que claire, aussi bienfaisante que démontrée !

Vous ne sauriez croire quel enthousiasme d'humanité et de zèle échauffait les discours de ce bon seigneur. Il m'attendrit ; mais il ne m'ébranla point : je lui dis que nos passions, dont nous avons reçu le germe des mains de la nature, et que nous pouvons régler, ont fait autant de mal qu'il en reprochait au christianisme. Ah ! dit-il, les yeux mouillés de larmes, nos passions ne sont point divines ; mais vous prétendez que le christianisme est divin. Était-ce à lui d'être plus insensé et plus barbare que nos passions les plus funestes ?

Je fus ému de ces paroles. Hélas ! dis-je, nous avons tout fait servir à notre perte, jusqu'à la religion même ! mais ce n'est pas la faute de sa morale, qui n'inspire que la douceur et la patience, qui n'enseigne qu'à souffrir et non à persécuter.

Non, reprit-il, ce n'est pas la faute de sa morale. C'est celle du dogme ; c'est ce dogme qui *divise en effet la femme et l'époux, le fils et le père, qui apporte le glaive et non la paix* ; voilà la source malheureuse de tant de maux. *Socrate, Epictète, l'empereur Antonin*, ont enseigné une morale pure, contre laquelle nul mortel ne s'est jamais élevé ; mais si, non contents de dire

aux



aux hommes , foyez juſtes et réſignés à la Providence , ils avaient ajouté : Croyez qu'*Epictète* procède d'*Antonin* , ou bien qu'il procède d'*Antonin* et de *Socrate* ; croyez-le , ou vous périrez ſur un échafaud , et vous ſerez éternellement brûlés dans l'enfer : ſi , diſ - je , ces grands hommes avaient exigé une telle croyance , ils auraient mis les armes à la main de tous les hommes , ils auraient perdu le genre-humain dont ils ont été les bienfaiteurs.

Par tout ce que me diſait ce ſeigneur reſpectable , je vis que ſon ame eſt belle , qu'il déteſte la perſécution , qu'il aime les hommes , qu'il adore DIEU , et que ſa ſeule erreur eſt de ne pas croire ce que *Paul* appelle la folie de la croix , de ne pas dire avec *Auguſtin* : *Je le crois parce qu'il eſt abſurde ; je le crois parce qu'il eſt impoſſible.* Je plaignais ſon obſtination , et je reſpectais ſon caractère.

Il eſt aisé de ramener au joug une ame criminelle et tremblante qui ne raiſonne point ; mais il eſt bien difficile de ſubjuguer un homme vertueux qui a des lumières. J'eſſayai de le dompter par ſa vertu même. Vous êtes juſte , vous êtes bienſeſant , lui diſ - je ; les pauvres avec vous ceſſent d'être pauvres ; vous conciliez les querelles de vos voiſins ; l'innocence opprimée trouve en vous un sûr appui. Que n'exercez-vous le bien que vous faites au

nom de JESUS qui l'a ordonné ? Voici , Monsieur , ce qu'il me répondit : Je m'unis à JESUS s'il me dit : *Aimez votre prochain ;* car alors il a dit ce que j'ai dans mon cœur ; il m'a prévenu. Mais je ne saurais souffrir qu'un auteur attribue à JESUS seul un précepte qui se trouve dans *Moïse* comme dans *Confucius* , et dans tous les moralistes de l'antiquité. Je m'indigne de voir qu'on fasse dire à JESUS : Je vous apporte un précepte nouveau ; je vous fais un commandement nouveau (a) ; *c'est que vous vous aimiez mutuellement.* Le Lévitique avait promulgué ce précepte deux mille ans auparavant , d'une manière bien plus énergique , quoique moins naturelle (b) ; *tu aimeras ton prochain comme toi-même ;* et c'était un des préceptes des Chaldéens. Cette faute grossière et impardonnable dans un auteur juif , fait soupçonner à beaucoup de savans que l'évangile attribué à *Jean* est d'un chrétien platonicien , qui écrivit dans le commencement du second siècle de notre ère , et qui connaissait moins l'ancien Testament que *Platon* , dans lequel il a pris presque tout le premier chapitre.

Quoi qu'il en soit de cette fraude et de tant d'autres fraudes , j'adopte la saine morale

(a) *Jean* , chap. XIII.

(b) Lévitique , chap. XIX.

par-tout où je la trouve : elle porte l'empreinte de DIEU même ; car elle est uniforme dans tous les temps et dans tous les lieux. Qu'a-t-elle besoin d'être soutenue par des prestiges , et par une métaphysique incompréhensible ? En ferai-je plus vertueux , quand je croirai que le fils a la puissance d'engendrer , et que l'esprit procède sans avoir cette puissance ? ce galimatias théologique est-il bien utile aux hommes ? y a-t-il aujourd'hui un esprit sensé , qui pense que le DIEU de l'univers nous demandera un jour si le fils est de même nature que le père , ou s'il est de semblable nature ? qu'ont de commun ces vaines subtilités avec nos devoirs ?

N'est-il pas évident que la vertu vient de DIEU , et que les dogmes viennent des hommes qui ont voulu dominer ? Vous voulez être prédicant , prêchez la justice , et rien de plus. Il nous faut des gens de bien , et non des sophistes. On vous paye pour dire aux enfans : *Respectez , aimez vos pères et mères ; soyez soumis aux lois ; ne faites jamais rien contre votre conscience ; rendez votre femme heureuse ; ne vous privez pas d'elle sur de vains caprices ; élevez vos enfans dans l'amour du juste et de l'honnête ; aimez votre patrie ; adorez un DIEU éternel et juste ; sachez que puisqu'il est juste , il récompensera la vertu et punira le crime.* Voilà , continua-t-il , le symbole

de la raison et de la justice. En instruisant la jeunesse de ces devoirs , vous ne ferez pas , à la vérité , décorés de titres et d'ornemens fastueux ; vous n'aurez pas un luxe méprisable et un pouvoir abhorré ; mais vous aurez la considération convenable à votre état , et vous serez regardés comme de bons citoyens ; ce qui est le plus grand des avantages.

Je ne vous répète , Monsieur , qu'une très-faible partie de tout ce que me dit ce bon seigneur. Je vous conjure de l'éclairer ; il mérite de l'être. Il est vertueux , il adore sincèrement dans DIEU le père commun de tous les hommes , un père infiniment sage et infiniment tendre , qui ne préfère point le cadet à l'aîné , qui ne prive point de son soleil le plus grand nombre de ses enfans , pour aveugler le plus petit à force de lumières ; un père infiniment juste , qui ne châtie que pour corriger , et qui récompense au-delà de notre espoir et de notre mérite. Ce bon seigneur met dans le gouvernement de sa maison toutes ces maximes en pratique. Il semble qu'il imite le DIEU qu'il adore ; vous lui donnerez tout ce qui lui manque.

J'ai fait tout ce que j'ai pu , et je n'ai point réussi. Je lui ai demandé ce qu'il risquait en soumettant sa raison. Je risque. m'a-t-il répondu, de mentir à DIEU et à moi-même , de dire je

vous crois quand je ne vous crois point ; et d'offenser l'Être des êtres qui m'a donné cette raison. Je ne suis pas dans le cas d'une ignorance invincible , mais dans celui d'une opinion invincible. Pensez-vous , a-t-il ajouté , que DIEU me punira pour n'avoir pas été de votre avis ? Et qui vous a dit qu'il ne vous punira pas d'avoir résisté au mien ; je vous ai parlé suivant ma conscience ; oseriez-vous jurer entre DIEU et moi que vous avez toujours parlé selon la vôtre ? Vous m'avez dit que vous croyez que *Jonas* a été trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson ; et moi je vous dis que je n'en crois rien.

Qui de nous deux est plus près du doute ? qui de nous deux dans le secret de son cœur a parlé avec plus de sincérité ? Quand je paraîtrai devant DIEU à ma mort , j'y paraîtrai avec confiance ; mais n'aurez-vous pas à trembler dans ce moment fatal , vous qui pour le vain plaisir de me subjuguier , m'avez voulu faire croire des choses dont il est impossible que vous soyez convaincu.

Je voulais répliquer , car j'avais de bonnes raisons à dire , mais il ne voulut pas les écouter ; il me quitta : je sentis que c'était de peur de se mettre en colère et de me fâcher ; je vis qu'il ne voulait dégrader ni sa raison ni la mienne. Je fus touché de cette bonté pour



moi , et de cet effort qu'il fe fait contre les mouvemens d'une paſſion fi commune.

Il faut qu'il croie que DIEU eſt né dans le petit canton de la Judée ; qu'il y a changé l'eau en vin ; qu'il s'eſt transfiguré ſur le Thabor ; qu'il a été tenté par le diable ; qu'il a envoyé une légion de diables dans un troupeau de cochons ; que l'âneſſe de *Balaam* a parlé auſſi-bien que le ſerpent ; que le ſoleil s'eſt arrêté à midi ſur Gabaon , et la lune ſur Aïalon , pour donner le temps aux bons juifs de maſſacrer une douzaine ou deux de pauvres innocens qu'une pluie de groſſes pierres avait déjà aſſommés ; que dans l'Egypte , où il n'y avait point de cavalerie , le pharaon , dont on ne dit pas le nom , pourſuivit trois millions d'hébreux avec une nombreuſe cavalerie , après que l'ange du Seigneur avait tué toutes les bêtes , &c. &c. &c. &c. Il faut que ſa raiſon ſoumiſe ait une foi vive pour tous ces myſtères : ſans cela , que lui ſervirait ſa vertu ?

Je fais , Monsieur , que cette énumération des miracles qu'on doit croire peut effaroucher quelques ames pieuſes , et paraître ridicule aux incrédules ; mais je n'ai point craint de les rapporter , parce que ce ſont ceux qui exercent le plus notre foi. Dès qu'on croit un miracle moins révoltant , on doit croire tous

les autres , quand c'est le même livre qui nous les certifie.

Ayez la bonté , Monsieur , de m'apprendre si je ne vais pas trop loin. Il y a des gens qui distinguent les miracles dont on est d'accord , ceux qu'on nie , ceux dont on est en doute. Pour moi , je les admetts tous , ainsi que vous-même. Je crois surtout avec vous le miracle éternel de la consubstantialité , non - seulement parce qu'il est contraire à ma raison , mais parce que je ne peux m'en former aucune idée ; et j'ose dire que j'admettrais ( DIEU me pardonne ! ) le miracle de la transsubstantiation , si le saint concile de Nicée et le modéré saint *Athanase* l'avaient enseigné.

J'ai l'honneur d'être , &c.



## A V E R T I S S E M E N T .

» M. le propofant ayant écrit ces trois  
» lettres à M. le professeur R... son ami,  
» ce professeur, profondément pénétré de  
» la candeur & de la fincérité du pro-  
» pofant, communiqua ces lettres à quel-  
» ques personnes pieufes, fages & tolé-  
» rantes : elles parvinrent au fleur *Néedham*,  
» jéfuite irlandais, qui était alors à Genève,  
» & qui fervait de précepteur à un jeune  
» irlandais. *Néedham* fit imprimer les trois  
» lettres, pour avoir le mérite d'y répondre :  
» on ne fut pas d'abord que cette réponfe  
» fût de lui, & on lui répondit comme  
» s'il était un professeur en théologie. »

TEXTE

T E X T E

DE LA REPONSE DE NEEDHAM

A M. LE PROPOSANT.

**A**VANT de s'engager dans une discussion qui demande un certain degré de science, on doit commencer par acquérir les connaissances nécessaires (a). Si un philosophe m'objecte que les miracles ne sont pas vraisemblables, parce que, selon lui, l'univers se gouverne comme une machine, sans cause première (b), je répons que le vraisemblable n'est pas toujours vrai, ni le vrai toujours vraisemblable. Selon vous, la morale qui est bien peu de chose (c), doit être assujettie à la physique. . . . La morale

(a) Acquérez-les donc.

(b) Jéfuite calomniateur, on n'a jamais rien dit de cela; on a dit tout le contraire: que DIEU gouverne l'univers, son ouvrage, par ses lois éternelles. Pourquoi as-tu l'impudence d'accuser de nier une cause première ceux qui ne parlent que d'une cause première? Tu devais favoir que cette arme rouillée, dont tes pareils se font tant de fois servis, est aujourd'hui aussi abhorrée qu'inutile.

(c) Jéfuite calomniateur, comment es-tu assez abandonné pour dire de toi-même que la morale est peu de chose, ou pour imputer lâchement ce crime à ton adverfaire qui ne prêche que la morale?

évangélique a donné une suite d'hommes vertueux dans tous les siècles qui ne valaient pas moins que monsieur le proposant des autres questions... (d) La prolongation d'un jour ne demande pas autre chose que la simple suspension de la rotation de la terre autour de son axe... (e) Pour que monsieur le proposant puisse se proposer comme digne d'assister au conseil du très-haut, il lui conviendra très-fort de prendre d'avance quelques leçons d'astronomie... (f) C'est comme si l'on disait qu'il ne valait pas la peine d'avoir une législation en France, pour que deux cents maltotiers s'enrichissent aux dépens du peuple... (g) Les papes valent bien les Tibères et les Nérons... (h) Répondez, dit Salomon, à un insensé selon sa folie... (i) Nos philosophes sont

(d) Et qui valaient un jésuite.

(e) On voit par les lettres suivantes quelle est l'ignorance de ce jésuite *Needham*, qui oublie que la lune s'arrêta sur Aïalon.

(f) Apprends-la donc, maître *Needham*, et sache que, pour que le soleil et la lune s'arrêtent dans leur cours, il est nécessaire qu'ils ne répondent plus aux mêmes étoiles; un écolier de deux jours te l'apprendrait.

(g) Quelle pitié de comparer des lois éternelles, émanées de la Divinité, aux réglemens établis par les hommes! (Voyez la septième lettre ci-après.)

(h) Je le crois bien.

(i) Crois-moi, mon pauvre *Needham*, pour raisonner extravagamment tu n'as pas besoin de te gêner; abandonne-toi à ton beau naturel.

venus malheureusement plus de cent ans trop tard, ou pour réprimer la puissance exorbitante des papes, ou pour déclamer avec avantage contre l'intolérance des ecclésiastiques... (k)

Les insensés reviennent sans cesse à la quadrature du cercle... (l) Si les soi-disant philosophes avaient tant fait par leurs objections que d'écraser parfaitement la religion, et de la réduire dans l'esprit de tout homme sensé à l'état de la fable de *Mahomet*... (m) Au lieu donc de nous persécuter avec leurs doutes minutieux, et de s'accrocher aux mots et aux

(k) Non, *Néedham*, on ne viendra jamais ni trop tôt ni trop tard pour réprimer des usurpations qui durent encore, et pour déplorer des désastres dont la mémoire ne périra jamais. Il faut que tous les siècles se lèvent en jugement contre les siècles affreux qui ont vu les massacres des Albigeois, ceux de Mérimol, ceux de la Saint-Barthelemi, ceux d'Irlande et des Cévénes, parce que, tant qu'il y aura des théologiens dans le monde, ces temps horribles peuvent renaître, parce que l'inquisition subsiste, parce que les convulsionnaires ont troublé depuis peu la France, parce que les billets de confession ont produit sous nos yeux un parricide. Apprends que les sages doivent en tout temps réprimer tes pareils.

(l) Pauvre *Néedham*, on ne répond plus aujourd'hui à ceux qui trouvent la quadrature du cercle, non plus qu'à ceux qui changent de la farine en anguilles.

(m) Que veut dire ce barbouilleur, traite-t-il de fable l'histoire de *Mahomet*? prétend-il que le Koran soit un recueil d'historiettes? Le Koran est, à la vérité, un amas de sentences morales, de préceptes, d'exhortations, de prières, de traits de l'ancien Testament, rapportés selon la tradition arabe. Le tout est composé sans ordre, sans liaison; il y règne beaucoup de fanatisme; il est plein d'erreurs physiques: mais ce n'est point ce que nous appelons une fable.

syllabes, en épluchant la Bible, ils nous mépriseraient trop pour se donner tant de peine... (n) La religion se soutient toujours malgré la tempête. *Merses profundo, pulchrior evenit. Per damna, per cædes, ab ipso ducit opes animumque ferro...* (o) Celui qui lui répond (au proposant) par ce court imprimé est qualifié par ses recherches, pour s'inscrire en faux contre la prétendue invincibilité de ses objections... (p) Je ne puis pardonner à sa simplicité ni à celle de cette assemblée (où l'esprit, dont il nous donne un échantillon si beau, voltigeait librement aux dépens de nos pauvres croyans), qu'ils ignoraient tous que *Jonas* n'allait pas alors par mer à Ninive, mais qu'au contraire il s'était embarqué exprès dans un port de mer pour s'enfuir, et s'éloigner de plus en plus de cette ville méditerranée... (q) Et quoique nous semblions toucher de près à ce temps malheureux... (r) DIEU vous préserve, mes chers lecteurs, vous et votre

(n) Non, jésuite *Needham*, je ne me fâcherai pas contre un bonze du Japon qui ne me persécutera pas. Je me fâcherai contre un bonze d'Europe qui voudra me susciter des persécutions, et je méprisera un jésuite d'Irlande.

(o) Courage, *Needham*, prouve la religion par *Horace*.

(p) Tu es plaisamment qualifié.

(q) Le propre des gens qui ont tort est de ne pas entendre raillerie.

(r) Ainsi donc le jésuite *Needham* croit que le monde va finir; il est fini en effet pour les jésuites.

postérité, de la bête féroce du Gévaudan... (s)  
 Les incrédules sont nommés communément  
*esprits forts*... (t) Ces messieurs prennent tout  
 pour argent comptant, et croient tout, excepté  
 la Bible.... (u) Cette dernière espèce d'incrédulité,  
 que fait le peuple dans cette secte, ne  
 mérite pas le pompeux titre d'esprit fort, car  
 il n'en coûte rien pour rejeter une fable mani-  
 feste, telle que le Koran de *Mahomet*; et on  
 ne peut pas s'arroger le caractère de hardi et  
 de courageux en ce genre sans risquer son  
 ame. Or, pour tout conclure en peu de mots  
 (et c'est précisément là où j'ai voulu venir par  
 une espèce de méthode socratique), une fable  
 très-compiquée, qui est le produit d'un temps  
 immense, qui dépend par une liaison néces-  
 saire dans ses principes d'une suite de six mille  
 ans, et de plus de deux cents générations;  
 qui a été la fable universellement reçue de  
 tant de différentes nations (x), de tant de

(s) Tu n'es pas au fait, mon ami; notre professeur *Clap*  
 avait prêché sur la bête du Gévaudan, et c'est de quoi  
 monsieur le proposant l'avait remercié dans sa seconde lettre.  
 Tu prends toujours martre pour renard.

(t) Et des esprits faibles, et des esprits faux, et des  
 esprits lourds, qu'en dirons-nous?

(u) Oh que non! mon ami, nous n'avons jamais cru à  
 tes expériences.

(x) Tu ne fais ce que tu dis, mon ami; je crois aux  
 miracles de JESUS-CHRIST plus que toi; et si tu es un  
 théologien irlandais, je suis un théologien suisse. Tu sou-  
 tiens une bonne cause que personne ne te dispute, mais par



climats , de tant de siècles , de tant de génies différens , de la première classe en tout genre , et de tant de tempéramens ; une fable enfin qui est soutenue par tant de preuves qui , nous venant de tous côtés , aboutissent sans se croiser au même point , par tant de marques de vérité , dont la lumière augmente à raison de la réflexion multipliée , assez fortes pour enchaîner le déiste savant dans un doute éternel , est une fable unique , une fable d'une espèce qu'on ne conçoit pas , qui n'a jamais existé ailleurs depuis la création du monde , et qui n'existera jamais dans toute la suite des siècles , quand le monde durerait éternellement (\*).

de bien mauvaises raisons. Comment ne vois-tu pas qu'on en pourrait dire autant du mahométisme ? il remonte à six mille ans comme le judaïsme ; il est embrassé par des nations qui diffèrent de mœurs et de génie , par des Africains , des Persans , des Indiens , des Tartares , des Syriens , des Thraces , des Grecs. Il s'appuie sur des prophéties , et il y a peut-être en Turquie des *Néedham*.

(\*) Nous avons transcrit ce long passage pour donner au lecteur une idée de l'éloquence du jésuite. Nous n'avons conservé du reste que ce qui est nécessaire pour entendre les notes. ( *Note des éditeurs.* )



## QUATRIÈME LETTRE.

*Du proposant à M. le professeur. Remerci-  
mens à ses extrêmes bontés.*

QUE je vous suis obligé , Monsieur , d'avoir daigné me fournir quelques-unes de vos armes pour combattre la nombreuse armée des incrédules ; c'est *Achille* qui prête son armure à *Patrocle* ; mais on m'a dit que *Patrocle* ayant été vaincu , je devais craindre de l'être aussi.

J'ai malheureusement répété votre leçon devant un jeune écolier de physique et d'astronomie ; je lui ai fait valoir d'abord la bonté , l'éloquence , la politesse , le savoir-vivre que vous avez employé pour m'instruire ; je lui ai exposé votre démonstration de la manière dont le soleil et la lune s'arrêtèrent en plein midi pour donner le temps à *Josué* de massacrer ces Amorrhéens écrasés par une pluie de pierres. Voici ce que je lui ai dit : Monsieur le professeur prétend qu'il suffit pour cette opération naturelle , que la terre se soit arrêtée huit à neuf heures dans sa rotation sur son axe , et que c'est là tout le mystère.

L'écolier , Monsieur , qui n'a pas encore acquis toute votre politesse , en a eu cependant assez pour me dire qu'il n'était pas possible

qu'un homme tel que vous eût dit une telle bêtise, et que vous possédez trop bien votre Ecriture sainte et l'astronomie, pour parler avec cette excessive ignorance. Les sacrés cahiers affirment positivement que le soleil s'arrêta sur Gabaon, et la lune sur Aïalon à l'heure de midi. Or, la lune ne pouvait suspendre son cours, qui s'achève en un mois autour de la terre, sans que la terre suspendît sa course annuelle, car le soleil est mis pour la terre dans les sacrés cahiers; et l'auteur inspiré ne savait pas que c'est la terre qui tourne.

Or, si la terre et la lune se sont arrêtées, celle-ci dans son période d'un mois sur Aïalon, celle-là dans son période d'un an vis-à-vis Gabaon, il est absolument nécessaire que les points correspondans de toutes les planètes aient changé pendant tout ce temps-là. Mais, comme au bout de huit à neuf heures ils se retrouvèrent les mêmes, il fallait que toutes les planètes eussent suspendu leur course; cela est démontré en rigueur. (a)

Mais c'est un grand gain pour M. le professeur; car le miracle est bien plus beau qu'il ne croyait, et il y a quatre miracles au lieu d'un. Non-seulement la terre et la lune s'arrêtèrent dans leur période mensuel et annuel,

(a) La plupart des commentateurs prétendent que le soleil et la lune s'arrêtèrent un jour entier.

mais aussi dans leur rotation journalière, ce qui fait deux miracles : et non-seulement elles perdirent pendant huit ou neuf heures leur double mouvement, mais toutes les planètes perdirent le leur, troisième miracle ; et le mouvement de projectile et de gravitation fut suspendu dans toute la nature, quatrième miracle.

Je lui parlai ensuite, Monsieur, de la comète que vous supposez avoir conduit les trois mages à Bethléem. Il me dit qu'il vous dénoncerait au consistoire, pour avoir appelé *comète* ce que les sacrés cahiers appellent *étoile*, et qu'il n'est pas loyal de falsifier ainsi l'Écriture sainte.

Je lui appris votre belle explication du miracle des cinq mille pains et des trois mille poissons qui nourrirent cinq juifs. Pardon, je voulais dire des cinq pains et des trois poissons qui nourrirent cinq mille juifs. Vous dites que DIEU changea les pierres du voisinage en pains et en poissons. Mais y pensez-vous ? oubliez-vous que c'est là précisément ce que proposait le diable, quand il dit à JESUS : Dites que ces pierres deviennent pains ?

Il me demanda ensuite si vous ne parliez pas du grand miracle par lequel le vieil *Hérode*, qui était malade de la maladie dont il mourut, fit égorger tous les petits enfans du pays. Car

fans doute c'était une chose très-miraculeuse qu'un vieillard moribond, créé roi par les Romains, s'imaginât qu'il était né un autre roi des Juifs, et fit massacrer tous les petits garçons pour envelopper le roi nouveau-né dans cette boucherie. Il me demanda comment vous expliquiez le silence de *Flavien Jofephe* sur cette Saint-Barthelemi.

Je lui dis que vous ne vous mêliez pas de ces bagatelles, mais que vous m'aviez dit des choses merveilleuses sur *Jonas*.

Quoi donc, dit-il, prétend-il que ce fut *Jonas* qui avala la baleine? Non, répondis-je, il s'est contenté de confondre sérieusement une mauvaise plaisanterie, en avouant pourtant que le bon homme *Jonas* avait pris son plus long pour aller à Ninive.

Il est lui-même fort plaifant, répliqua l'écolier; il devait examiner, avec les plus judicieux commentateurs, si *Jonas* fut avalé par une baleine, ou par un chien marin; pour moi, je suis pour le chien marin: et je pense de plus avec le grand S<sup>t</sup> *Hilaire* que *Jonas* fut mangé jusqu'aux os, et qu'il reffuscita au bout de trois jours comme de raison. Les miracles font toujours plus grands que ne le croit monsieur le professeur; mais je vous prie de le consulter sur une autre petite difficulté.

*Jonas* prophétisa du temps du roitelet juif

*Joas*, vers l'an 850, avant notre ère vulgaire. *Phul*, selon *Diodore* de Sicile, fonda Ninive en ce temps-là. Le divin historien qui a écrit l'histoire véridique de *Jonas*, assure qu'il y avait dans cette ville six-vingts mille enfans qui ne savaient pas distinguer leur main droite de leur main gauche (b). Cela fait, suivant les calculs de Breslau, d'Amsterdam, de Londres et de Paris, quatre millions quatre-vingts mille âmes, sans compter les eunuques ; voilà une ville nouvelle honnêtement peuplée.

Demandez aussi à monsieur le professeur, si c'était une citrouille ou un lierre, dans lequel DIEU envoya un ver pour le faire sécher, afin d'ôter l'ombrage à *Jonas* qui dormait. En effet, rien ne ressemble plus à un lierre qu'une citrouille, et l'un et l'autre donnent l'ombrage le plus épais.

Ne trouve-t-il pas bien plaisant que DIEU envoie un ver pour empêcher un pauvre diable de prophète de dormir à l'ombre ? On m'assure que ce théologien a dit qu'il faut mettre ce ver avec la baleine : cet homme est goguenard.

C'était au Molard que se passait ce petit entretien : on s'attroupa, la conversation s'anima

(b) On multiplie par trente-quatre les enfans nés dans l'année, car il n'y a qu'eux qui ne savent pas distinguer la main droite de la gauche. Ajoutez que le tiers de ces enfans meurt avant la fin de l'année, ce qui donne un tiers en sus d'habitans.

au point qu'on se mit à rire d'un bout de la ville à l'autre, et il n'y eut que monsieur le professeur qui ne rit point.

Quand on eut bien ri, le vieux capitaine que vous connaissez, fendit la presse : vous savez qu'il n'a jamais connu de prêtres que l'aumônier de son régiment. Il me dit : Mor-dieu, monsieur le propofant, allez dire à monsieur le professeur... ( dispensez-moi de répéter les termes indécents dont il se sert. ) Ces bonnes gens voulurent, il y a quelque temps, faire mettre mon ami *Covelle* à genoux : s'ils avaient osé faire cet outrage à notre liberté et à nos lois.... je.... dites-leur, s'il vous plaît, que nous ne sommes plus au temps de *Jehan Chauvin*, picard, qui avait l'impertinence de précéder dans les cérémonies le magnifique conseil... Les temps sont un peu changés ; vous savez qu'un prédicant de village, qui a voulu excommunier *M. Rousseau*, a été réprimandé par un roi héros et philosophe. Sachez que tous les esprits sont à présent l'exercice à la prussienne, et qu'il ne reste aux théologiens d'autre ressource que d'être civils et modestes.

Je m'acquitte, Monsieur, auprès de vous de la commission de monsieur le capitaine.

J'ai l'honneur d'être modestement,

MONSIEUR,

votre très-affectionné.



## AVERTISSEMENT.

ON apprit bientôt que le sieur *Néedham* était l'auteur de la prétendue réponse d'un théologien ; on fut qu'il n'était pas même théologien , et qu'il n'était que jésuite ; que c'était un de ces prêtres irlandais déguifés qui courent le monde , et qui vont secrètement prêcher le papisme en Angleterre : mais ce qui étonna davantage , c'est que ce prêtre déguifé était celui-là même qui , plusieurs années auparavant , se mêla de faire des expériences sur les infectes , et qui crut avoir découvert avec son microscope , que de la farine de blé , délayée dans de l'eau , se changeait incontinent en de petits animaux ressemblans à des anguilles. Le fait était faux , comme un savant italien l'a démontré , et il était faux par une autre raison bien supérieure ; c'est que le fait est impossible. Si des animaux naiffaient fans germe , il n'y aurait plus de cause de la génération ; un homme pourrait naître d'une motte de terre tout aussi-bien qu'une



anguille d'un morceau de pâte. Ce système ridicule mènerait d'ailleurs visiblement à l'athéisme. Il arriva en effet que quelques philosophes, croyant à l'expérience de *Néedham*, sans l'avoir vue, prétendirent que la matière pouvait s'organiser d'elle-même; et le microscope de *Néedham* passa pour être le laboratoire des athées.

C'est à cette transformation de farine en anguilles qu'on fait allusion dans la plupart des lettres suivantes.

## CINQUIÈME LETTRE.

*Du proposant à M. Nédham, jésuite.*

MONSIEUR,

VRAIMENT vous avez eu grand tort de vous déguiser sous le nom d'un théologien ; et vous n'avez pas eu raison de faire l'astronome. On voit bien que vous vous servez du quart de cercle comme du microscope. Vous vous étiez fait une petite réputation parmi les athées pour avoir fait des anguilles avec de la farine ; et de là vous avez conclu que si de la farine produit des anguilles, tous les animaux, à commencer par l'homme, avaient pu naître à peu-près de la même façon. La seule difficulté qui restait, était de savoir comment il y avait eu de la farine avant qu'il y eût des hommes. (a)

Vous avez cru que vos anguilles ressembraient aux rats d'Égypte, qui étaient d'abord moitié rats et moitié fange, ainsi que quelques hommes qui se mêlent d'écrire et d'injurier leur prochain.

D'athée que vous étiez, vous êtes devenu témoin de miracles. Apparemment que vous avez voulu faire pénitence ; mais on voit,

(a) Il faut savoir que le jésuite *Nédham* a cru fermement qu'il avait fait des anguilles avec de la colle de farine de blé.

Monfieur , que vous n'êtes pas trop bon chrétien , et que vous n'avez pas plus appris la religion que la politeffe.

Un pauvre propofant fait humblement des queftions à un grave profefleur, et vous vous jetez à la traverfe comme l'avocat *Breniquet* , qui répondait toujours à ce qu'on ne lui demandait pas. De quoi vous mêlez-vous ? Je demandais de nouvelles inftructions à mon maître pour affermir les fidelles dans la croyance des miracles, et vous venez ébranler leur foi par les plus grandes abfurdités qu'on ait jamais dites.

On prétend pourtant que vous êtes anglais : ah , Monfieur ! vous êtes anglais comme arlequin eft italien ; il n'en eft pas moins balourd. Souvenez-vous de ce grec qui voyageait en Scythie , et dont tout le monde fe moquait : Meffieurs les Scythes , dit-il, vous devez me respecter ; je fuis du pays de *Platon*. Un fcythe lui répondit : Parle comme *Platon* , fi tu veux qu'on t'écoute. Je vous pardonne d'être un ignorant , mais je ne vous pardonne pas d'être un homme très-groffier , qui a l'infolence de mêler dans cette querelle et de nommer des gens qui ne devaient pas s'y attendre ; vous avez cru peut-être que votre obfcurité vous mettrait à l'abri : mais , croyez-moi , que le mépris auquel vous vous êtes attendu , ne vous donne pas trop de fécurité.

SIXIEME

## SIXIEME LETTRE.

*Laquelle n'est pas d'un proposant.*

NOTRE ancien concitoyen ayant écrit sur les miracles, un jeune proposant a demandé des instructions à un professeur qui a le mot pour rire. M. *Néedham*, qui n'est pas si plaisant, s'est cru sérieusement intéressé dans cette affaire. Il s'est imaginé qu'on parlait de lui sous le nom de JESUS-CHRIST. Ce M. *Néedham* ne manque pas d'amour propre, comme vous voyez; il est comme cet histrion qui, jouant devant *Auguste*, prenait pour lui les applaudissemens qu'on prodiguait à l'empereur.

Si on dit que JESUS-CHRIST a changé l'eau en vin, aussitôt M. *Néedham* pense à sa farine qu'il a changée en anguilles, et il croit qu'il les faut faire cuire avec le vin des noces de Cana. *Istius farine homines sunt admodum gloriosi*, comme dit S<sup>t</sup> *Jérôme*.

M. *Néedham* crie comme une anguille qu'on écorche, contre un pauvre proposant de notre ville, qui ne savait pas que ce M. *Néedham* fût au monde. Il est peut-être désagréable pour un homme comme lui, qui a fait des miracles, de voir qu'on écrit sur cette matière sans le citer.

C'est, selon lui, comme si, en parlant des grands capitaines, on oubliait le roi de Prusse. Je conseille donc à monsieur le professeur et à monsieur le proposant, de rendre plus de justice à M. *Néedham*, et de parler toujours de ses anguilles quand ils citeront les miracles de l'ancien et du nouveau Testament, et ceux de *Grégoire thaumaturge*.

M. *Néedham* est certainement un homme prodigieux, il est plus propre que personne à faire des miracles; car il ressemble aux apôtres avant qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit. DIEU opère toujours les grandes choses par les mains des petits, et surtout des ignorans, pour mieux faire éclater sa sagesse.

Si M. *Néedham* n'a pas su qu'on avait vu la lune s'arrêter sur Aialon en plein midi, quand le soleil s'arrêta sur Gabaon, et s'il a dit des sottises, il n'en est que plus admirable. On voit qu'il raisonne précisément comme un homme inspiré. DIEU s'est toujours proportionné au génie de ceux qu'il fait parler. *Amos*, qui était un bouvier, s'explique en bouvier; *Matthieu*, qui avait été commis de la douane, compare souvent le royaume des cieus à une bonne somme d'argent mise à usure. Et quand M. *Néedham*, pauvre d'esprit, s'abandonne aux impulsions de son génie, il dit des pauvretés. Tout est dans l'ordre.

J'ai peur que M. *Néedham* n'outrage le Saint-Esprit, et ne trahisse sa vocation, quand il consulte nos maîtres en Israël, sur ce qu'il doit dire au proposant; c'est se défier de son inspiration divine, que demander conseil à des hommes; il peut me répondre que c'est par humilité, et que *Moïse* demandait le chemin au fils de *Jéthro*, quoiqu'il fût conduit par un nuage et par la colonne de feu. M. *Néedham* n'a pas à la vérité la colonne de feu, mais il a certainement le nuage: d'ailleurs, à qui demander le chemin quand on voyage dans les espaces imaginaires?

Qu'il s'en tienne à ses anguilles, puisqu'il est leur camarade en tant qu'elles rampent, s'il ne l'est pas en tant qu'elles fretillent. Que surtout l'envie de se transfigurer en serpent ne lui prenne plus; qu'il ne pense pas qu'il soit en droit de siffler parce qu'on le siffle: et de mordre au talon ceux qui peuvent lui écraser la tête. Qu'enfin il laisse la lune s'arrêter sur Aïalon, et qu'il ne se mêle plus d'aboyer à la lune.



## SEPTIEME LETTRE.

*De M. Covelle.*

QUAND j'ai vu la guerre déclarée au sujet des miracles, j'ai voulu m'en mêler, et j'en ai plus de droit que personne, car j'ai fait moi-même un très-grand miracle; c'en est un assurément que d'échapper à la main de certains gens, et d'abolir un usage impertinent établi depuis deux siècles.

J'ai toujours pensé que les abus, quels qu'ils soient, ne doivent jamais jouir du droit de prescription. Une tyrannie d'un jour, et une tyrannie de deux mille ans, doivent également être détruites chez un peuple libre.

Rempli de ces idées patriotiques, j'ai donc voulu savoir de quoi on disputait dans ma ville; j'ai appris qu'un irlandais papiste et prêtre s'avifait de vouloir faire parler de lui :

*Gens ratione furens et mentem pasta chimeris.*

Je n'y ai pas fait d'abord beaucoup d'attention, mais quand j'ai su que ce papiste prenait le parti des noces de Cana, j'ai été entièrement de son avis; ce miracle me plaît fort; nous



voudrions, l'irlandais et moi, qu'il arrivât tous les jours.

A l'égard du diable qui entra dans le corps de deux mille cochons, et qui les noya dans un lac, cela passe la raillerie, surtout s'ils étaient engrainés. Un bon cochon gras vaut environ dix écus patagons; cela faisait vingt mille écus de perte pour le marchand.

Pour peu qu'on fît aujourd'hui une centaine de miracles dans ce goût-là, nos rues basses n'auraient qu'à fermer leurs boutiques. Ce maudit papiste irlandais est tout propre à nous ruiner. Les miracles ne coûtent rien à qui n'a rien à perdre. Il serait homme à nous faire avaler par les truites du lac Léman comme *Jonas*, s'il était aussi puissant en œuvres qu'il semble peu l'être.

Défions-nous, mes chers concitoyens, d'un papiste irlandais; je fais qu'il fait déjà des miracles très-dangereux. Il a imité celui de la transfiguration, car étant irlandais il s'est déguisé en genevois, étant prêtre il s'est déguisé en homme, étant absurde il a voulu qu'on le prît pour un raisonneur: j'ai eu la curiosité de le voir, et j'avoue que quand je lui ai parlé, j'ai cru à la conversation que *Balaam* eut jadis avec sa monture. Mon avis est qu'on le renvoie au trou de Saint-Patrice (a), dont il n'aurait

(a) Le trou Saint-Patrice est très-fameux en Irlande; c'est par là que ces messieurs disent qu'on descend en enfer.

jamais dû sortir. Il vient ici dire des injures à un proposant de mes parens. Je ne souffrirai pas cette insolence ; il aura affaire à monsieur le capitaine et à moi. Ce méchant homme a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher mon cousin le proposant d'être reçu dans la vénérable compagnie ; et il a été cause par sa transfiguration que je me suis mis en colère contre un professeur orthodoxe qui aime la consubstantialité presque autant que moi. Il ne faut quelquefois qu'un brouillon absurde pour mettre mal ensemble deux hommes de mérite , et deux braves chrétiens tels que monsieur le professeur et moi avons l'honneur de l'être.

Après tout, si mon cousin le proposant est refusé par la vénérable compagnie , ce grand seigneur allemand qu'il a voulu convertir, lui offre une place de déiste dans sa maison avec trois cents écus de gages. Notre irlandais, avec ses anguilles et ses brochures , n'en gagne pas peut-être davantage. Qu'il soit prêtre , ou athée , ou déiste , ou papiste , qu'il transfigure ou non de la farine en anguilles , ou des anguilles en farine , peu m'importe : mais parbleu je lui apprendrai à être poli.

## HUITIEME LETTRE.

*Ecrité par le proposant.*

**N**ous soupâmes hier ensemble, M. le capitaine, M. *Covelle*, M. le pasteur P... et moi; la conversation roula toujours sur les miracles entre ces savans hommes. *Ventre-Servet*, dit le capitaine un peu échauffé, il n'y a qu'un sot qui puisse croire certains miracles, et qu'un fripon qui veuille les faire croire. M. *Covelle* prit ce discours pour une démonstration, et M. le pasteur P..., qui est fort doux, insinua modestement au capitaine qu'il croyait aux miracles; aussi, Monsieur, lui répondit le capitaine, je vous tiens pour un fort honnête homme; mais, dites-moi, je vous en prie, ce que vous entendez par miracle.

Cela est tout simple, dit le pasteur, c'est un dérangement des lois de la nature entière en faveur de quelques personnes de mérite que DIEU a voulu distinguer. Par exemple, *Josuah*, homme juste et très-clément, entend dire qu'il y a une petite ville nommée Jéricho; et aussitôt il forme le projet louable de la détruire de fond en comble, et de tuer tout, jusqu'aux enfans à la mamelle, pour l'édification du prochain. Il y avait une petite rivière à passer pour arriver

devant cette superbe bourgade; la rivière n'a que quarante pieds de large, elle est guéable en cent endroits; rien n'eût été si facile et si ordinaire que de la traverser; on aurait eu de l'eau à peine jusqu'à la ceinture; ou si on n'eût pas voulu se mouiller, il suffisait de quelques planches de sapin.

Mais pour gratifier *Jofuah*, pour empêcher qu'il ne se mouille, et pour encourager son peuple chéri qui sera bientôt esclave, le Seigneur change les lois mathématiques du mouvement, et la nature des fluides; l'eau du Jourdain remonte vers sa source, et la sainte horde judaïque a le plaisir de passer le ruisseau à pied sec.

Il en est de même quand le Seigneur veut faire sentir sa puissance aux Philistins ou Phéniciens; c'était une chose trop ordinaire que de leur donner une mauvaise récolte, il est bien plus beau d'envoyer trois cents renards au paillard *Samson*, qui les attache par la queue, et qui leur met le feu au derrière, moyennant quoi les moissons phéniciennes sont brûlées. Le Seigneur change aujourd'hui de la farine en anguilles entre les mains du prêtre papiste *Néedham*.

Ainsi vous voyez que dans tous les temps le Seigneur opère des choses extraordinaires en faveur de ses serviteurs, et c'est ce qui fait que votre fille est muette.

M.

M. *Covelle* prit alors la parole, et dit : Vous avez expliqué merveilleusement des choses merveilleuses, et je ne les entends pas plus que vous. Mais le grand point est que personne ne touche à nos prérogatives. Faites tant de miracles qu'il vous plaira, pourvu que je vive libre et heureux. Je crains toujours ce prêtre papiste qui est ici; il cabale sûrement contre notre liberté, et il y a là anguille sous roche.

Le capitaine prit feu à ce discours, et jura que si les choses étaient ainsi, ce papiste n'en serait pas quitte pour ses deux oreilles, quelques longues qu'elles fussent. Pour moi, je gardais le silence, comme il convient à un proposant devant un pasteur en pied. Ce digne ministre, qui fait un peu de mathématique, reprit la parole, et s'exprima en ces termes.

Ne craignez rien de M. *Néedham*, il est trop mal informé des affaires du monde; vous savez qu'il ignore l'aventure de la lune et d'Aïalon. Alors il tira son étui de sa poche, et nous fit sur le papier une très-belle figure; il traça une tangente sur l'orbite de la lune, et tira des rayons visuels de la terre aux autres planètes. M. *Covelle* ouvrait de grands yeux; il demanda cette figure pour la montrer aux savans de son cercle.

Vous voyez bien, disait le ministre, que si la lune perd son mouvement de gravitation,

elle doit suivre cette tangente, et que si elle perd son mouvement de projectile, elle doit tomber suivant cette autre ligne. Oui, dit M. *Covelle*. Le capitaine s'attacha aux rayons visuels, et nous conçûmes le miracle dans toute sa beauté. Nous fûmes tous d'accord, il ne fut plus question de miracles, et notre souper fut le plus gai du monde.

Nous allions nous séparer, lorsqu'un ancien auditeur de nos amis entra tout effaré, et nous apprit que le prêtre aux anguilles est un jésuite. C'est une chose avérée, dit-il, et on en a les preuves. Quoi! m'écriai-je, un jésuite transfiguré parmi nous, et précepteur d'un jeune homme! cela est dangereux de bien des façons: il faut en avertir dès demain M. le premier syndic.

Lui jésuite! dit le capitaine, cela ne se peut pas, il est trop absurde (a). Vous vous trompez, répliqua l'auditeur, sachez que les armées de

(a) Figurez-vous, mes chers concitoyens, que ce jésuite *Needham* a fait une parodie de la troisième lettre humble et soumise que j'écrivais si respectueusement à mon sérieux maître R. . . . : c'est assurément une chose bien louable de défendre notre sainte religion chrétienne par une parodie! Il est beau que ce soit un jésuite à qui nous en ayons l'obligation. C'est un ennemi qui vient à notre secours, en attendant que nous nous battions contre lui; il a orné cette parodie d'un avis préliminaire, dans lequel il dit:

„ Ceux qui n'ont pas vu l'original sur lequel cette parodie „ est formée, comprendront facilement que je n'ai touché „ en rien à la forme, aux idées, pas même aux mots, &c. „



moines sont comme celles où vous avez servi ; elles sont composées de principaux officiers qui sont dans le secret de la compagnie, et de soldats imbécilles qui marchent sans savoir où, et qui se battent sans savoir pourquoi. Le grand nombre en tout genre est celui des ignorans, conduits par quelques gens habiles ; et tous les moines ressemblent aux sujets du vieux de la montagne ; mais vous savez , Dieu merci , que les jésuites ne sont plus à craindre.

N'importe , dit le capitaine, il faut chasser celui-ci, ne fût-ce que pour le scandale qu'il donne, et pour l'ennui qu'il cause.

Pour moi, je demandai sa grâce, attendu qu'il m'avait dit de grosses injures, sans que j'eusse l'honneur de le connaître.

M. le ministre P... fut de mon avis, aussi bien que M. *Covelle* ; je partis le lendemain pour aller auprès de ce bon seigneur allemand dont je suis l'aumônier, et chez qui je n'entendrai plus parler de ces billevesées.

Comprenez-vous, mes chers concitoyens, qu'on puisse juger si l'auteur bouffon d'une parodie a copié l'original exactement sans qu'on ait vu cet original ? N'est-ce pas là un nouveau miracle que ce jésuite suppose dans ses lecteurs ? vous voyez qu'il y a des jésuites naïfs.

N. B. *Saint Patrik* est le patron du jésuite *Needham*. Le premier miracle que fit *Saint Patrik* fut d'échauffer un four avec de la neige. *Needham* raisonne aussi conséquemment que le bon homme *saint Patrik*.



## P A R O D I E

DE LA III<sup>m</sup>e LETTRE DU PROPOSANT.

*Par le sieur NEEDHAM, irlandais, prêtre jésuite, transformateur de farine en anguilles.*

**I**L fait parler un patagon dans cette parodie ; et le patagon raisonne comme *Néedham*.

## P O S T - S C R I P T U M.

CETTE parodie ne fut imprimée qu'après le débit de la huitième lettre. Nous avons fidèlement suivi l'ordre des temps dans la nouvelle édition de ces choses merveilleuses. (\*)

## E P I G R A P H E.

*Expedit vobis neminem videri bonum ; quasi aliena virtus exprobratio delictorum vestrorum sit, &c.*

T A C I T E.

**N. B.** Applique-toi ces paroles, mon cher *Néedham*.

(\*) Comme cette parodie est excessivement ennuyeuse, nous n'en rapportons que des extraits, afin que le lecteur ne soit pas privé des notes de monsieur le propofant. (*Note des éditeurs.*)

A V I S P R E L I M I N A I R E  
D U J E S U I T E.

C E U X qui n'ont pas vu l'original sur lequel cette parodie est formée, comprendront facilement qu'on n'a touché en rien à la forme, ni aux idées, &c... (a) Bientôt le monde, dénué en grande partie de ces sublimes vérités, verra clairement à qui appartient la *veste ensanglantée* (b), et la nature corrompue, se trouvant libre de tout frein, &c....

Monfieur, je vous prie de venir à mon fecours à la terra del fuego, contre un géant patagon d'une taille énorme.... (c) Votre morale confifte à croire que *je dois vous faire du bien*, et ma nature me pousse à vous écerveler pour

N O T E S

D E M. L E P R O P O S A N T.

(a) EH! comment veux-tu que ceux qui n'ont pas vu l'original jugent si ta copie est ressemblante?

(b) A quoi vient ta veste? où as-tu vu que le *proposant ait proposé* de délivrer les hommes de tout frein?

(c) Ce n'est pas la peine de faire beaucoup de remarques sur cette parodie, qui n'est qu'un travestissement insipide.

en faire mon repas, &c... (d) *Caractacus* alla long-temps après combattre ces mêmes Romains... (e) Il semble que vos princes et vos législateurs, en affaissant la société par leur morale... (f) Les prétendus droits de guerre, les fermiers-généraux, les rapines... (g) Quand on écrit poliment contre la religion, on y répond de même.... (h) *Risù inepto nihil ineptius.* (i)

(d) Oui, mais ce pauvre *Needham*, dans sa malheureuse parodie, ne voit pas qu'il détruit la morale que DIEU a gravée dans le cœur de tous les hommes. Il fait parler son sot patagon contre la société, la loi naturelle et la vertu, au lieu que monsieur le comte avait pris le parti de la vertu, de la loi naturelle, de la société, et par conséquent de DIEU même, et n'avait parlé que contre des impertinences scolastiques, qui sont l'objet du mépris de tous les honnêtes gens.

(e) Il est plaisant de faire citer l'histoire romaine à un patagon.

(f) Si tout cela valait la peine d'être réfuté, on dirait que *Needham* le patagon a grand tort d'imputer à la morale tous les crimes faits contre la morale; mais que monsieur le comte a eu très-grande raison d'imputer aux dogmes et au détestable esprit théologique, toutes les horreurs que les dogmes et les querelles scolastiques ont fait commettre.

On ferait voir combien il est ridicule de comparer la raison universelle, qui inspire toutes les vertus, à des dogmes particuliers dont il n'a jamais résulté que du mal.

On pourrait dire encore qu'une parodie est un écho qui ne peut parler de lui-même, qui ne fait que répéter, et qui répète mal.

(g) Il est comique que ce patagon connaisse les fermiers généraux de France. Il n'est pas moins comique qu'il en parle à un irlandais, comme s'il y en avait en Irlande.

(h) Je te dirai donc poliment, que celui qui écrit que les animaux viennent sans germe, écrit contre DIEU.

(i) *Sed risù conveniente nihil dulcius.*

## NEUVIEME LETTRE.

*Ecrité par le jésuite des anguilles.*

**T**ous les petits garçons de la ville fretillent autour de moi, et me demandent des miracles; je leur dis : *Race d'anguilles, vous n'en aurez point d'autres que ceux de mon père S<sup>t</sup> Ignace et de mon patron S<sup>t</sup> Patrice.* J'apprends que les impies se moquent de mon patron et de moi, dans la vénérable compagnie, au confistoire et chez les repasseuses; cela ne m'ébranle point, *et contra sic argumentor.*

Monfieur le propofant croit tourner mon S<sup>t</sup> Patrice en ridicule, parce qu'il chauffait un four avec de la neige; il n'y a certainement qu'un damné d'hérétique comme lui qui puiffe insulter ainfi aux prodiges que le Seigneur a toujours opérés par fes élus; qu'il life ma dissertation sur ce miracle, imprimée dans le Journal chrétien, il verra qu'il est très-poffible que de la neige chauffe un four, quoique la chose foit miraculeufe.

S<sup>t</sup> Patrice, par exemple, ne pouvait-il pas faire bouillir la neige avant de l'employer? On me répondra qu'alors il n'y a plus de neige, que c'est feulement de l'eau chaude, et que fi

on attendait pour avoir du pain que le four chauffât de cette façon, on courrait risque de mourir de faim. D'accord, mais c'est en cela précisément que le miracle consiste.

On prétend que je me suis transfiguré en laïque et en genevois, et que par cette métamorphose j'ai prétendu avilir le miracle de la transfiguration sur le Thabor. A Dieu ne plaise, j'ai une trop haute opinion de ce miracle et de moi-même, et je veux enseigner à monsieur le proposant ce que c'est que ce miracle dont il parle avec une légèreté qu'on ne me reprochera jamais.

La transfiguration est sans doute ce que nous avons de plus respectable après la transsubstantiation. J'ose même dire que c'est de la transfiguration que dépend notre salut : car si un pécheur, un feseur de parodies, ne se transfigure pas en homme de bien, il est perdu ; et voici comme je le prouve.

JESUS se transfigura sur une haute montagne ; les uns disent que c'est sur le mont Hermon, les autres sur le Thabor. Ses habits parurent tout blancs, et son visage très-resplendissant ; donc il faut qu'un homme qui fait des prodiges ait un large visage, haut en couleur, et un bel habit tout blanc ; ce qu'il fallait démontrer.

Le proposant ne convient pas de cette vérité, et il dit qu'on peut être honnête homme avec

un habit brun un peu sale. Il a ses raisons pour penser ainsi ; mais quand il s'agit du salut , il faut y regarder de près.

Je poursuis donc, et je dis qu'il est vrai que l'habit ne fait pas le moine ; mais, comme je l'ai prouvé ci-dessus, l'habit est la figure de l'ame. Le vin de Cana était rouge, et les habits de la transfiguration blancs : or, le blanc signifiant la candeur, et le rouge étant la couleur du zèle, il est clair que si vous unissez ensemble ces deux couleurs, vous avez un rouge tirant sur le jaune ; donc les miracles sont très-possibles, donc ils sont non-seulement possibles, mais ils sont très-réels ; donc M. *Covelle* a tort. *S<sup>t</sup> Denis*, en portant sa tête entre ses bras, était habillé de blanc, puisqu'il avait son surplis ; or, le sang de sa tête et de son cou étant rouge, vous sentez bien qu'il n'y a rien à me répliquer.

Je fais que les prétendus esprits forts, les foifisant philosophes ont d'autres opinions. Ils demandent à quoi sert la transfiguration sur le Thabor ou sur le mont Hermon, quel bien il en revint à l'empire romain, et ce que firent *Moïse* et *Elie* sur cette montagne. D'abord je répondrai qu'*Elie* n'était pas mort, et qu'il pouvait aller où il voulait ; ensuite je dirai qu'il est clair que *Moïse* ressuscita pour venir faire conversation, comme je l'ai prouvé ci-dessus,



et qu'il remourut ensuite, comme je le prouve ci-dessous.

Ce n'est pas tout, il faut approfondir la chose : je dis premièrement que le blé ergoté étant visiblement doué d'une ame sensitive....

Comme j'en étais à cette phrase, M. R.... professeur en théologie, entra chez moi avec un air consterné. Je lui demandai le sujet de son embarras ; il m'avoua qu'il cherchait depuis quatre ans si le vin des noces de Cana était blanc ou rouge, qu'il avait bu très-souvent de l'un et de l'autre pour décider de cette grande question, et qu'il n'avait pu en venir à bout. Je lui conseillai de lire S<sup>t</sup> Jérôme, *de vino rubro et albo* ; S<sup>t</sup> Chrysostôme, *de vineis*, et *Johannem de Bracmardo, super pintas*. Il me dit qu'il les avait tous lus, et qu'il était plus embarrassé que jamais ; ce qui arrive à presque tous les savans. Je lui répliquai que la chose était décidée par le concile d'Ephèse, session 14. Il me promit de le lire, et fut tout épouvanté de mon savoir. Mais comment faites-vous, dit-il, quand vous chantez la grand'messe en Irlande, et que le vin vous manque ? Je lui répondis : Je fais alors du punch, auquel je mêle un peu de cochenille : ainsi je me fais du vin rouge, et l'on n'a rien à me reprocher.

Je puis dire que M. le professeur R... fut extrêmement content de mon invention, et



qu'il me donna des éloges que mon extrême modestie m'empêche de transcrire ici.

L'estime qu'il me témoigna et celle que je sentis par conséquent pour lui, établirent bientôt entre nous la confiance. Il me demanda amicalement combien de miracles avait fait *S<sup>t</sup> François Xavier*. Je lui avouai ingénument que les écrivains de sa vie en avaient un peu augmenté le nombre pour suivre la méthode des premiers siècles, et qu'après un long examen je n'en avais avéré que deux cents dix-sept. C'est bien peu, me dit-il, quand on est au Japon. Je le fis convenir qu'il est bon de se borner, et que, dans l'âge pervers où nous vivons, il ne faut pas donner à rire à la foule des incrédules. Après quoi je lui demandai à mon tour s'il ne faisait pas des miracles quelquefois dans son tripot : il eut la bonne foi de me dire que non ; et en cela il avouait, sans le savoir, la supériorité de ma secte sur la sienne.

Nous en ferions tout comme les autres, me dit-il, si nous avions affaire à des fots ; mais notre peuple est instruit et malin ; il laisse passer les anciens miracles qu'il a trouvés tout établis. Si nous nous mêlions d'en faire pour notre compte, si nous nous avisions, par exemple, d'exorciser des possédés, on croirait que nous le sommes ; si nous chassions les diables, on nous chasserait avec eux.

Je sentis par cette réponse qu'il déguifait son impuiffance fous l'air de la circonfpection. En effet, il n'y a que les catholiques qui faffent des miracles. Tout le monde convient que les plus authentiques fe font en Irlande. Je laiffe à d'autres le foin de parler des miens. On a déjà rendu justice à mes anguilles, à la profondeur de mes raifonnemens et à mon ftyle. Cela me fuffit, et je ne crois pas qu'il foit néceffaire d'en dire davantage.

## AVERTISSEMENT.

**M.** *Covelle* avait peu étudié, comme il nous l'apprend lui-même dans une de ses lettres. Son génie se développa par l'amour; il fit un enfant à mademoiselle *Ferbot*, l'une de nos plus agréables citoyennes; la chose était secrète. Le consistoire la rendit charitablement publique; il fut obligé de comparaître. Le prédicant qui présidait lui ordonna de se mettre à genoux; c'était un abus établi depuis long-temps. *M. Covelle* répondit qu'il ne se mettait à genoux que devant DIEU: le modérateur lui dit que des princes avaient subi cette pénitence. Je fais, répliqua-t-il, que cette infamie a commencé à *Louis le débonnaire*, fachez qu'elle finira à *Robert Covelle*.

Cette aventure le détermina à s'instruire; il devint savant en peu de temps, et il se distingua par plusieurs lettres en faveur de monsieur le proposant, son ami, contre le jésuite *Néedham*.

## DIXIEME LETTRE.

*Par M. Covelle, à M. \*\*\* , pasteur de campagne.*

MONSIEUR,

**N**OUS croyons vous et moi fermement à tous les miracles, nous croyons que les paroles qui ont évidemment un sens déterminé, ont évidemment un autre sens. Par exemple, *mon père est plus grand que moi* signifie, sans aucune contestation, je suis aussi grand que mon père: et c'est-là un miracle de paroles. \*Quand Paul, devenu convertisseur, de persécuteur qu'il était, dit dans son épître aux Romains, c'est-à-dire, à quelques juifs qui vendaient des guenilles à Rome: *Le don de DIEU s'est répandu sur nous par la grâce donnée à un seul homme qui est JESUS*; cela veut dire sans difficulté: *Le don de DIEU s'est répandu sur nous par la grâce donnée à un seul DIEU qui est JESUS*.

Il n'y a qu'à s'entendre; nous avons, comme on fait, cent passages qu'il faut absolument expliquer dans un sens contraire. Ce miracle toujours subsistant, d'entendre tout le contraire de ce qu'on lit, est une des plus fortes preuves de notre sainte religion.

Il y a un miracle encore plus grand, c'est de ne se pas entendre soi-même. C'est ainsi qu'en ont usé *Athanase*, *Cyrille* et plusieurs autres pères. C'est un des miracles opérés par le révérend père *Néedham*, à la grande édification des fidèles, *cum devotione et cachinno*.

Je conseille à ce jésuite *Néedham* d'aller faire un tour à Gabaon et à Aïalon, pour voir comment le soleil et la lune s'y prennent pour s'arrêter sur ces deux villages. Je laisse monsieur le proposant gagner ses trois cents écus patagons par an chez son seigneur allemand, et je m'adresse à vous comme à un jeune curé de village, fait pour jouer un grand rôle dans la ville.

Vous avez une jolie femme, et je n'en ai point. J'ai pris le parti en honnête homme de faire un enfant à mademoiselle *Ferbot*; c'est un grand péché, je l'avoue.

JESUS, égal ou inégal à son père, est extrêmement courroucé, quand un genevois fait un enfant à une fille; et certainement il jetterait la ville dans le lac si on commettait souvent cette énormité contraire à toutes les lois de la nature; aussi j'en ai demandé pardon à JESUS; mais vous vouliez que je vous demandasse aussi pardon, comme si vous étiez consubstantiel à JESUS, et comme si votre village était consubstantiel à Genève.

En vérité, mon cher pasteur, vous êtes allé trop loin, vous êtes trop jeune et trop aimable pour juger les filles. Souffrez que j'aye l'honneur de vous dire ce que c'est qu'un ministre, non d'Etat, mais du saint Evangile.

C'est un homme vêtu de noir à qui nous donnons des gages pour prêcher, pour exhorter et pour faire quelques autres fonctions. Vous croyez, parce que nous vous avons appelés pasteurs, que nous ne sommes que des brebis. Les choses ne vont pas tout-à-fait ainsi. Souvenez-vous que CHRIST dit expressément à ses disciples: *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.*

Nous avons au fond autant de droit que vous de parler en public pour édifier nos frères, et de rompre le pain avec eux. Si, quand les sociétés chrétiennes se sont augmentées, nous jugeâmes à propos de commettre certaines personnes pour baptiser, prêcher, communier nos fidèles, et avoir soin de tenir propre le lieu de l'assemblée, ce n'est pas que nous ne pussions fort bien prendre ce soin nous-mêmes. Je donne des gages à un homme pour faire paître mon troupeau; mais cela ne m'ôte pas le droit de le mener paître moi-même, et d'envoyer paître le berger si j'en suis mécontent.

On vous a imposé les mains; j'en suis bien aise; mais qu'a-t-on fait, s'il vous plaît, par  
cette



cette cérémonie ? Vous a-t-on donné plus d'esprit que vous n'en aviez ? Ceux qui vous ont reçu ministre du saint Évangile, vous ont-ils donné autre chose qu'une déclaration que vous ne savez point l'hébreu, que vous savez un peu de grec, que vous avez lu *Matthieu*, *Luc*, *Marc* et *Jean*, et que vous pouvez parler une demi-heure de suite. Or, certainement plusieurs de nos citoyens font dans ce cas ; et j'écoute quelquefois M. *Deluc* une heure entière, quoiqu'il ne sache pas mieux l'hébreu que vous.

Vous voulûtes me faire mettre à genoux, et vous me le conseillâtes par une lettre. Vous sîtes alors que je ne me mets à genoux que devant DIEU ; et vous apprîtes que les pasteurs ne font point magistrats. Nous savons très-bien distinguer l'empire et le sacerdoce. L'empire est à nous, et le sacerdoce dépend tellement de l'empire, qu'on vous présente à nous quand on vous a nommé à une cure de la ville. Nous pouvons vous accepter ou vous rejeter ; donc nous sommes vos souverains. Prêchez, et nous jugerons de votre doctrine ; écrivez, et nous jugerons de votre style ; faites des miracles, et nous jugerons de votre savoir-faire. Je vous l'ai déjà dit, le temps n'est plus où les laïques n'osaient penser ; et il n'est plus permis de nous donner du gland, quand nous nous sommes procuré du pain.



Les gens d'Eglise, dans tous les pays, sont un peu fâchés que les hommes aient des yeux; ils voudraient être à la tête d'une société d'aveugles; mais sachez qu'il est plus honorable d'être approuvé par des hommes qui raisonnent, que de dominer sur des gens qui ne pensent pas.

Il y a deux choses importantes dont on ne parle jamais dans le pays des esclaves, et dont tous les citoyens doivent s'entretenir dans les pays libres. L'une est le gouvernement, l'autre la religion. Le marchand, l'artisan doivent se mettre en état de n'être trompés ni sur l'un ni sur l'autre de ces objets. La tyrannie ridicule qu'on a voulu exercer sur moi, n'a servi qu'à me faire mieux connaître mes droits d'homme et de chrétien. Tous ceux qui pensent comme moi (et ils sont en très-grand nombre) soutiendront jusqu'au dernier soupir ces droits inviolables. Et, comme me disait fort bien hier une lingère de mon quartier : *Fari quæ sentiat*, est le privilège d'un homme libre. Croyez-moi, Messieurs, ménagez les citoyens, bourgeois et habitans, si vous voulez conserver un peu de crédit; car, selon S<sup>r</sup> *Flaccus Horatius*, dans sa quatrième épître aux Galates, celui qui exige plus qu'on ne lui doit, perd bientôt ce qui lui est dû ou deu, &c. &c.

## ONZIEME LETTRE.

*Ecrité par le propofant à M. Covelle.*

MONSIEUR,

**J**E bénis la Providence qui m'a conduit chez monfieur le comte dont j'ai l'honneur d'être le chapelain. Non-feulement il a eu la bonté de me faire payer d'avance cent écus patagons pour les premiers quatre mois de mon exercice, mais je fuis chauffé, éclairé, blanchi, nourri, rafé, porté, habillé. Je doute fort que le lévite qui deffervait la chapelle de la veuve *Michas* l'idolâtre, eût une condition auffi bonne que la mienne. Il eft vrai que madame *Michas* lui donnait une foutane et un manteau noir par année, et qu'il avait bouche à cour, mais il n'avait que dix petits écus de gage, ce qui n'approche pas de mes appointemens.

Son excellence me traite d'ailleurs avec beaucoup de bonté; il commence à prendre en moi un peu de confiance, et je ne défefpère pas de le convertir fur le chapitre des miracles, pourvu que ce malheureux jéfuite *Néedham* ne s'en mêle pas, car fon excellence a une répugnance invincible pour les jéfuites, pour les abfurdités et pour les anguilles; c'eft à cela

près le meilleur homme du monde. Et si jamais vous venez dans son petit Etat, vous verrez combien sa conduite est édifiante, et avec quelle sincérité il adore le DIEU de tous les êtres et de tous les temps.

Il est de plus fort savant. Il a ordonné à un juif qui est son bibliothécaire, de lui faire une belle collection des anciens fragmens de *Sancho-niathon*, de *Bérose*, de *Manéthon*, de *Chérémon*, des anciens hymnes d'*Orphée*, d'*Ocellus-Lucanus*, de *Timée* de Locres, et de tous ces anciens monumens peu consultés par les modernes.

Il me fefait lire hier *Flavien Josefhe*, cet historien juif qui écrivait sous *Vespasien*; *Josephe*, parent de la reine *Mariamne*, femme d'*Hérode*; *Josephe*, dont le père avait vécu du temps de JESUS; *Josephe* qui a le malheur de ne parler d'aucun des faits qui se passèrent alors en Galilée à la vue de tout l'univers. Nous remarquâmes tous deux quelles peines se donne ce juif, et en combien de manières il se replie pour faire valoir sa nation. Il fouille dans tous les auteurs égyptiens pour trouver quelque preuve que *Moïse* a été connu en Egypte; il déterre enfin deux historiens récents, qui ont écrit après la traduction qu'on appelle des Septante; c'est *Manéthon* et *Chérémon*. Ils disent un mot de *Moïse*, mais ils ne parlent d'aucun de ses prodiges.

Que *Manéthon* et *Chérémon* eussent dit peu de

chose d'un juif qu'ils regardaient avec mépris, cela était fort naturel, en cas que l'histoire de *Moïse* eût été fabuleuse; mais qu'en parlant de *Moïse* ils n'aient rien dit des dix plaies d'Égypte et du passage miraculeux de la mer Rouge, c'est ce qui est incompréhensible. C'est comme si, en écrivant l'histoire de Genève, que vous avez commencée avec autant d'éloquence que de vérité, vous ne disiez rien de l'escalade ni de la mort de M. F. . . . mon parent.

L'omission même des miracles de *Moïse* est quelque chose de bien plus extraordinaire dans une histoire égyptienne, que l'omission de deux faits très-naturels dans l'histoire d'une ville. L'affaut de miracles que fit *Moïse* avec les sorciers du roi d'Égypte ne devait pas surtout être passé sous silence par les historiens d'une nation aussi célèbre pour les sortilèges que l'étaient les Égyptiens.

On me dira peut-être que ces Égyptiens étaient si honteux d'avoir été vaincus en fait de diablerie, qu'ils aimèrent mieux n'en point parler du tout que d'avouer leur défaite. Mais, encore une fois, Monsieur, cela n'est pas dans la nature. Les Français avouent qu'ils ont été battus à Créci, à Poitiers; les Athéniens avouent que Lacédémone les vainquit. Les Romains ne dissimulent pas la perte des batailles de Cannes et de Thrasimène.

De plus , les magiciens de *Pharaon* ne furent vaincus que sur un seul article. *Moïse* fit naître des poux , et c'est-là le seul miracle que les forciers de sa majesté ne purent faire. Or il était très-aisé à un historien habile , ou de passer sous silence le miracle des poux , ou même de le tourner à l'avantage de sa nation. Il pouvait dire que les Juifs , qui ont toujours été fripiers , se connaissaient mieux en poux que les autres peuples. On pouvait ajouter que les Egyptiens , qui étaient des gens fort propres , avaient toujours négligé la théorie des poux dans la multitude de leurs connaissances.

Enfin , il n'était pas possible que *Chérémon* et *Manéthon* eussent oublié qu'un ange avait coupé le cou un matin à tous les fils aînés des maisons d'Egypte.

De très-illustres savans ont cru , comme vous savez , Monsieur , qu'il y avait alors en Egypte douze cents mille familles ; cela fait douze cents mille jeunes gens égorgés dans une nuit. Cette aventure valait bien la peine d'être rapportée.

Je suppose , par exemple , qu'un jésuite favoyard , envoyé de DIEU , eût assassiné tous les premiers-nés de Genève dans leur lit ; en bonne foi , y aurait-il un seul de nos annalistes qui oubliât cette boucherie exécrationnelle ? et les écrivains favoyards seraient-ils les seuls qui

transmettraient à la postérité un événement si divin ?

La probité, Monsieur, ne me permet pas de nier la force de ces argumens. Je suis persuadé qu'il est d'un mal-honnête homme de traiter avec un mépris apparent les raisons de ses adversaires quand on en sent toute la puissance dans le fond de son cœur ; c'est mentir aux autres et à soi-même. Ainsi, quand nous avons examiné ensemble les miracles de l'antiquité, nous n'avons ni déguisé, ni méprisé les raisons de ceux qui les nient, et nous n'avons opposé en bons chrétiens que la foi aux argumens. La foi consiste à croire ce que l'entendement ne saurait croire ; et c'est en cela qu'est le mérite.

Mais, Monsieur, en étant persuadés par la foi, des choses qui paraissent absurdes à notre intelligence, c'est-à-dire en croyant ce que nous ne croyons pas, gardons-nous de faire ce sacrifice de notre raison dans la conduite de la vie.

Il y a eu des gens qui ont dit autrefois : Vous croyez des choses incompréhensibles, contradictoires, impossibles, parce que nous vous l'avons ordonné ; faites donc des choses injustes parce que nous vous l'ordonnons. Ces gens-là raisonnaient à merveille. Certainement qui est en droit de vous rendre absurde, est en



droit de vous rendre injuste. Si vous n'opposez point aux ordres de croire l'impossible, l'intelligence que DIEU a mise dans votre esprit, vous ne devez point opposer aux ordres de mal faire, la justice que DIEU a mise dans votre cœur. Une faculté de votre ame étant une fois tyrannisée, toutes les autres facultés doivent l'être également. Et c'est-là ce qui a produit tous les crimes religieux dont la terre a été inondée.

Dans toutes les guerres civiles que les dogmes ont allumées, dans tous les tribunaux des inquisitions, et toutes les fois qu'on a cru expédient d'affaîner des particuliers ou des princes d'une secte différente de la nôtre, on s'est toujours servi de ces paroles de l'Évangile: *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive; je suis venu diviser le fils et le père, la fille et la mère, &c.*

Il fallait avoir recours alors à ce miracle dont je vous ai déjà parlé, qui consiste à entendre le contraire de ce qui est écrit. Certainement ces paroles veulent dire: *Je suis venu réunir le fils et le père, la fille et la mère; car si nous entendions ce passage à la lettre, nous serions obligés en conscience de faire de ce monde un théâtre de parricides.*

De même, lorsqu'il est dit que JESUS sécha le figuier vert, cela veut dire qu'il fit reverdir



un figuier sec ; car ce dernier miracle est utile, et le premier est pernicieux.

Croyons aussi que quand le grand serviteur de DIEU, *Josuah*, arrêta le soleil qui ne marche pas, et la lune qui marche, ce ne fut point pour achever de massacrer en plein midi de pauvres citoyens qu'il venait voler, mais pour avoir le temps de secourir ces malheureux, ou de faire quelque bonne action.

C'est ainsi, Monsieur, que la lettre tue, et que l'esprit vivifie.

En un mot, que votre religion soit toujours de la morale saine dans la théorie, et de la bienfaisance dans la pratique.

Recommandez ces maximes à nos chers concitoyens ; qu'ils sachent que l'erreur ne mène jamais à la vertu ; qu'ils fassent usage de leurs lumières, qu'ils s'éclaircissent les uns les autres, qu'ils ne craignent point de dire la vérité dans tous leurs cercles, dans toutes leurs assemblées. La société humaine a été trop longtemps semblable à un grand jeu de bassette, où des fripons volent des dupes, tandis que d'honnêtes gens discrets n'osent avertir les perdans qu'on les trompe.

Plus mes compatriotes chercheront la vérité, plus ils aimeront leur liberté. La même force d'esprit qui nous conduit au vrai nous rend bons citoyens. Qu'est-ce en effet que d'être

libres ? c'est raisonner juste , c'est connaître les droits de l'homme ; et quand on les connaît bien , on les défend de même.

Remarquez que les nations les plus esclaves ont toujours été celles qui ont été le plus dépourvues de lumières. Adieu , Monsieur , je vous recommande la vérité , la liberté , et la vertu , trois seules choses pour lesquelles on doit aimer la vie.

## DOUZIEME LETTRE.

*De M. Th.... à M. le comte de B....*

**S**I son excellence monsieur le comte n'est pas persuadé de l'authenticité de nos miracles , en récompense madame la comtesse avait une foi qui était bien consolante. J'ai eu l'agrément de lire quelquefois *S<sup>t</sup> Matthieu* avec elle , quand monseigneur lisait *Cicéron* , *Virgile* , *Epictète* , *Horace* ou *Marc-Antonin* dans son cabinet. Nous en étions un jour à ces paroles du chapitre XVII :

*Je vous dis en vérité que quand vous aurez de la foi gros comme un grain de moutarde , vous direz à une montagne : Range-toi de là , et aussitôt la montagne se transportera de sa place.*

Ces paroles excitèrent la curiosité et le zèle de Madame. Voilà une belle occasion, me dit-elle, de convertir monsieur mon mari : nous avons ici près une montagne qui nous cache la plus belle vue du monde ; vous avez de la foi plus qu'il n'y en a dans toute la moutarde de Dijon qui est dans mon office ; j'ai beaucoup de foi aussi : disons un mot à la montagne, et sûrement nous aurons le plaisir de la voir se promener par les airs. J'ai lu dans l'histoire de S<sup>t</sup> *Dunstan*, qui est un fameux saint du pays de *Néedham*, qu'il fit venir un jour une montagne d'Irlande en Basse-Bretagne, lui donna sa bénédiction, et la renvoya chez elle. Je ne doute pas que vous n'en fassiez autant que S<sup>t</sup> *Dunstan*, vous qui êtes réformé.

Je m'excusai long-temps sur mon peu de crédit auprès du ciel et des montagnes. Si M. *Claparède*, professeur en théologie, était ici, lui dis-je, il ne manquerait pas sans doute de faire ce que vous proposez ; il y a même tel syndic qui en un besoin serait capable de vous donner ce divertissement ; mais songez, Madame, que je ne suis qu'un pauvre proposant, un jeune chapelain qui n'a fait encore aucun miracle, et qui doit se défier de ses forces.

Il y a commencement à tout, me répliqua

madame la comtesse , et je veux absolument que vous me transportiez ma montagne. Je me défendis long-temps ; cela lui donna un peu de dépit. Vous faites , me dit-elle , comme les gens qui ont une belle voix et qui refusent de chanter quand on les en prie. Je répondis que j'étais enrhumé , et que je ne pouvais chanter. Enfin elle me dit en colère que j'avais d'assez gros gages pour être complaisant et pour faire des miracles quand une femme de qualité m'en demandait. Je lui représentai encore , avec soumission , mon peu d'adresse dans cet art.

Comment , dit-elle , *Jean-Jacques Rousseau* , qui n'est qu'un misérable laïque , se vante dans ses lettres imprimées d'avoir fait des miracles à Venise , et vous n'en ferez pas , vous qui avez la dignité de mon chapelain , et à qui je donne le double des appointemens que *Jean-Jacques* touchait de M. de *Montaignu* son maître , ambassadeur de France ?

Enfin je me rendis ; nous priâmes la montagne l'un et l'autre avec dévotion de vouloir bien marcher. Elle n'en fit rien. Le rouge monta au visage de Madame ; elle est très-altière , et veut fortement ce qu'elle veut. Il se pourrait faire , me dit-elle , qu'on dût entendre , selon vos principes , le contraire de ce qu'on lit dans le texte ; il est dit qu'avec

un peu de moutarde de foi on transportera une montagne ; cela signifie peut-être qu'avec une montagne de foi on transportera un peu de moutarde. Elle ordonna sur le champ à son maître d'hôtel d'en faire venir un pot. Pour moi , la moutarde me montait au nez ; je fis ce que je pus pour empêcher Madame de faire cette expérience de physique ; elle n'en démordit point , et fut attrapée à sa moutarde comme elle l'avait été à sa montagne.

Tandis que nous faisons cette opération , arriva monsieur le comte , qui fut assez surpris de voir un pot de moutarde à terre entre madame la comtesse et moi. Elle lui apprit de quoi il était question. Monsieur le comte avec un ton moitié sérieux , moitié railleur , lui dit que les miracles avaient cessé depuis la réforme ; qu'on n'en avait plus besoin , et qu'un miracle aujourd'hui est de la moutarde après dîner.

Ce mot seul déranga toute la dévotion de madame la comtesse. Il ne faut quelquefois qu'une plaisanterie pour décider de la manière dont on pensera le reste de sa vie.

Madame la comtesse depuis ce moment-là crut aussi peu aux miracles modernes que son mari. De sorte que je me trouve aujourd'hui le seul homme du château , qui ait le sens commun , c'est-à-dire qui croie aux miracles.

Leurs excellences m'accablent tous les jours de railleries. Je joue à peu-près le même rôle que l'aumônier du feu roi *Auguste*, qui était le seul catholique de la Saxe.

Je me renferme autant que je peux dans la morale ; mais cette morale ne laisse pas de m'embarrasser. Je vous confie, mon cher ami, que je suis amoureux de la fille du maître d'hôtel, qui est beaucoup plus jolie que M<sup>lle</sup> *Ferbot* et que la veuve anabaptiste qui épousa *Jean Chauvin* ou *Calvin*. Mais, comme je suis absolument sans bien, je doute fort que monsieur le maître veuille m'accorder sa fille.

Jugez où en est réduit un jeune proposant de vingt-quatre ans, frais et vigoureux. Monsieur le ministre *Formey* qui est sans contredit le premier homme que nous ayons aujourd'hui dans l'Eglise et dans la littérature, écrivit il y a plusieurs années un excellent livre sur la continence des proposant qu'il appelle un miracle continuel.

Il imagina dans ce livre d'établir un b..... pour ces jeunes prédicateurs ; il en rédigea les lois qui sont fort sages ; surtout il ne veut pas qu'un profane soit jamais reçu dans cette maison ; mais c'est précisément cette loi qui a fait manquer l'établissement. Les laïques, qui sont toujours jaloux de nous, s'y sont vivement opposés.



Vous croyez peut-être, mon cher *Covelle*, que je ne parle pas sérieusement; je vous jure que le livre existe, que je l'ai lu, et que M. *Formey* est trop honnête homme et trop craignant DIEU pour le défavouer. Son idée est très-raisonnable, car enfin il faut ou ressembler au bon homme *Onan*, ou trouver une demoiselle *Ferbot*, ou se marier, ou faire un enfant à la fille d'un maître d'hôtel, ce qui m'exposerait à être chassé de la maison de monsieur le comte.

Je vous confie mon embarras, j'espère qu'étant du métier vous m'aidez de vos bons conseils.

Je fus hier obligé de prêcher sur la chasteté; le diable m'avait bercé toute la nuit; la fille du maître d'hôtel se trouvait tout juste vis-à-vis de moi, elle rougissait et moi aussi, je balbutiai beaucoup; madame la comtesse s'aperçut de mon trouble; jugez de la situation où je suis. Cette fille passe actuellement sous ma fenêtre, la plume me tombe des mains.... ma vue se trouble.... ah! bon soir.... mon cher....  
*Covelle.*

## TREIZIEME LETTRE.

*Adressée par M. Covelle à ses chers concitoyens.*

MESSIEURS,

**L**ES occasions développent l'esprit des hommes. J'avais peu exercé ma faculté de penser avant que je me viffe obligé de soutenir les droits de l'humanité contre ceux dont l'orgueil exigeait de moi une bafesse. Ce qu'a dit un de nos concitoyens sur les miracles m'a ouvert les yeux. J'ai conclu qu'il est fort peu important pour le bien de la société, pour les mœurs, pour la vertu, de savoir ou d'ignorer qu'un figuier a été séché parce qu'il n'avait pas porté de figes sur la fin de l'hiver; nos devoirs de citoyens, d'hommes libres, de pères, de mères, de fils, de frères n'en doivent pas moins être remplis, quand même on n'aurait transmis aucuns miracles jusqu'à nous.

Supposons un moment, mes chers compatriotes, que jamais *Moïse* ne passa par la mer Rouge à pied sec pour aller mourir lui et les siens dans un désert affreux, supposons que la lune ne s'est jamais arrêtée sur Aïalon, et le

soleil sur Gabaon, en plein midi, pour donner à *Jofuah*, fils de *Nun*, le temps de massacrer avec plus de loisir quelques misérables fuyards qu'une pluie céleste de grosses pierres avait déjà affommés; supposons qu'une ânesse et qu'un serpent n'aient jamais parlé, et que tous les animaux n'aient pu se nourrir un an dans l'arche: de bonne foi, en ferons-nous moins gens de bien, aurons-nous une autre morale et d'autres principes d'honneur et de vertu? le monde n'ira-t-il pas comme il est toujours allé? quel peut donc être le but de ceux qui nous enseignent des choses que leur bon sens et le nôtre défavouent? dans quel esprit peuvent-ils nous tromper? Ce n'est pas certainement pour nous rendre plus vertueux; ce n'est pas pour nous faire aimer davantage notre chère liberté, car l'abrutissement de l'esprit n'a jamais fait d'honnêtes gens; et il est horrible et insensé de prétendre que plus nous serons fots, plus nous deviendrons de dignes citoyens.

On n'a jamais fait croire des sottises aux hommes que pour les soumettre. La fureur de dominer est de toutes les maladies de l'esprit humain la plus terrible: mais ce ne peut être aujourd'hui que dans un violent transport au cerveau, que des hommes vêtus de noirs puissent prétendre nous rendre imbécilles pour nous gouverner. Cela est bon pour les sauvages du

Paraguay qui obéissent en esclaves aux jésuites; mais il faut en user autrement avec nous. Nous devons être jaloux des droits de notre raison comme de ceux de notre liberté; car plus nous ferons des êtres raisonnables, plus nous ferons des êtres libres. Prenez-y bien garde, mes chers compatriotes, citoyens, bourgeois, natifs et habitans; il faut qu'on ne nous trompe ni sur notre religion, ni sur notre gouvernement. Le droit de dire et d'imprimer ce que nous pensons, est le droit de tout homme libre, dont on ne saurait le priver sans exercer la tyrannie la plus odieuse. Ce privilège nous est aussi essentiel que celui de nommer nos auditeurs et nos syndics, d'imposer des tributs, de décider de la guerre et de la paix; et il serait plaisant que ceux en qui réside la souveraineté ne pussent pas dire leur avis par écrit.

Nous savons bien qu'on peut abuser de l'impression comme on peut abuser de la parole; mais quoi! nous privera-t-on d'une chose si légitime, sous prétexte qu'on en peut faire un mauvais usage? j'aimerais autant qu'on nous défendît de boire, dans la crainte que quelqu'un ne s'enivre.

Conservons toujours les bienséances, mais donnons un libre essor à nos pensées. Soutenons la liberté de la presse; c'est la base de toutes les autres libertés; c'est par là qu'on

s'éclaire mutuellement. Chaque citoyen peut parler par écrit à la nation, et chaque lecteur examine à loisir et sans passion ce que ce compatriote lui dit par la voie de la presse : nos cercles peuvent quelquefois être tumultueux : ce n'est que dans le recueillement du cabinet qu'on peut bien juger. C'est par là que la nation anglaise est devenue une nation véritablement libre. Elle ne le serait pas, si elle n'était pas éclairée, et elle ne serait point éclairée, si chaque citoyen n'avait pas chez elle le droit d'imprimer ce qu'il veut. Je ne prétends point comparer Genève à la Grande-Bretagne : je fais que nous n'avons qu'un très-petit territoire peu proportionné, peut-être, à notre courage. Mais enfin notre petitesse doit-elle nous dépouiller de nos droits ? et parce que nous ne sommes que vingt-quatre mille êtres pensans, faudra-t-il que nous renoncions à penser.

Un judicieux tailleur de mes amis disait ces jours passés, dans une nombreuse compagnie, qu'un des inconvéniens attachés à la nature humaine, est que chacun veut élever sa profession au-dessus de toutes les autres. Il se plaignait surtout de la vanité des barbiers qui prennent le pas sur les tailleurs, parce qu'ils ont autrefois tiré du sang dans quelques occasions. Mais les barbiers, disait-il, ont grand tort de se préférer à nous, car c'est nous qui les habillons, et nous pouvons fort bien nous raser sans eux.

Voilà précisément, mes chers concitoyens, le cas où nous sommes avec les prêtres. Il est très-clair qu'on peut se passer d'eux à toute force, puisque toute la Pensilvanie s'en passe. Il n'y a point de prêtres à Philadelphie. Aussi est-elle la ville des frères; elle est plus peuplée que la nôtre et plus heureuse. Supposons pour un moment que tous les prédicans de notre ville soient malades d'indigestion dimanche prochain, en chanterons-nous moins les louanges de DIEU? notre musique en fera-t-elle moins mauvaise? ne remplirons-nous pas toutes les fonctions de ces messieurs le plus aisément du monde? et s'il faut prêcher, n'avons-nous pas chez nous des babillards qui parlent dans nos cercles un quart d'heure de suite sans rien dire et qui sont supportables?

Pourquoi donc tant faire le fier quand on est prêtre? encore passe si ces messieurs se faisaient des miracles; s'ils rajeunissaient M. *Abauzit*; s'ils guérissaient M. *Bonnet* de sa furdité; s'ils donnaient un bon déjeuner à toute la ville avec cinq pains et trois poissons; s'ils délivraient des esprits malins M. G... et M. F... qui ont-certainement le diable au corps, nous serions fort contents d'eux, et ils auraient une haute considération. Mais ils se bornent à vouloir être les maîtres; et c'est pour cela qu'ils ne le feront point.



Ils font ce qu'ils peuvent pour ruiner notre commerce de pensées, et pour réduire nos pauvres imprimeurs à l'hôpital. Ils s'y prennent en deux manières. Ils font imprimer leurs ouvrages, et ils tâchent d'empêcher que nous n'imprimions les nôtres. Ne pouvant nous faire brûler nous-mêmes, comme *Servet* et *Antoine*, ils cabalent continuellement pour faire brûler nos livres instructifs et édifiants; et ils trouvent quelques têtes à perruques qui font taillées pour les croire. Mes frères, que tous ces vains efforts ne nous empêchent jamais de pouffer le commerce. Vivons libres, soutenons nos droits, et buvons du meilleur.

## QUATORZIEME LETTRE.

*A M. Covelle, citoyen de Genève, par  
M. Beaudinet, citoyen de Neuchâtel.*

MONSIEUR,

**V**OS lettres sur les miracles, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, m'ont bien fait rire. Je n'aime l'érudition que quand elle est un peu égayée. Je me plais fort aux miracles; j'y crois comme vous et comme tous les gens

raisonnables. Pourquoi un serpent, une ânesse n'auraient-ils pas parlé? les chevaux d'*Achille* n'ont-ils pas parlé grec mieux que nos professeurs d'aujourd'hui? les vaches du mont Olympe ne dirent-elles pas autrefois leurs avis fort éloquemment? et *parler comme une vache espagnole*, n'est-il pas un ancien proverbe? les chênes de Dodone avaient une très-belle voix, et rendaient des oracles. Tout parle dans la nature. Je sens bien, Monsieur, qu'un bon déjeuner fourni à quatre ou cinq mille hommes avec trois truites et cinq pains mollets, et des cruches d'eau changées en bouteilles de vin d'Engaddi, ou de vin de Bourgogne, vous plaisent encore plus, et à moi aussi, que des bêtes qui parlent ou qui écrivent.

Je veux croire aux miracles que *M. Rousseau* a faits à Venise; mais j'avoue que je crois plus fermement à ceux de notre comte de Neuchâtel. Résister à la moitié de l'Europe et à quatre armées d'environ cent mille hommes chacune, remporter dans l'espace d'un mois deux victoires signalées, forcer ses ennemis à faire la paix, jouir de sa gloire en philosophe, voilà de vrais miracles; et si après cela il noyait deux mille cochons d'un seul mot, j'aurais de la peine à l'en estimer davantage.

Je me flatte que votre confisloire a renoncé au magnifique dessein de faire mettre à genoux

vos citoyens devant lui. S'il avait réuffi dans cette prétention, bientôt vos prêtres exigeraient qu'on leur baisât les pieds comme au pape. Vous savez qu'ils reffemblent aux amans qui prennent de grandes libertés quand on leur en a passé de petites.

Nous avons eu auffi à Neuchâtel nos tracaferies facerdotales. C'est le fort de l'Eglife, parce que l'Eglife est compofée d'hommes. Depuis que *Pierre* et *Paul* se querellèrent, la paix n'a jamais habité chez les chrétiens. Je fouhaite qu'elle règne à Genève avec la liberté, mais elle a été fur le point de partir de Neuchâtel.

Je fais bien qu'on ne peut nous reprocher d'avoir verfé le fang comme les partifans d'*Athanafe* et ceux d'*Arius*, ni de nous être affommés avec des maffues, comme les Africains difciples de *Donat* évêque de Tunis combattirent contre le parti d'*Auguftin* évêque d'Hippone, manichéen devenu chrétien, et baptifé avec fon bâtard *Deodatus*. Nous n'avons point imité les fureurs de S<sup>t</sup> *Cyrille* contre ceux qui appelaient *Marie* mère de JESUS, et non pas mère de DIEU.

Nous n'avons point imité la rage des chrétiens qui, oubliant que tous les pères de l'Eglife avaient été platoniciens, allèrent dans Alexandrie, en 415, faifir la belle *Hyppatie* dans fa

chaire , où elle enseignait la philosophie de *Platon*, la traînèrent par les cheveux dans la place publique, et la massacrèrent, sans que sa jeunesse, sa beauté, sa vertu leur inspirassent le moindre remords; car ils étaient conduits par un théologien qui tenait contre *Platon* pour *Aristote*.

Nous n'avons point eu de ces guerres civiles qui ont défolé l'Europe dans ces vingt-sept schismes sanglans, formés par de saints prétendants à la chaire de *S<sup>t</sup> Pierre*, au titre de vicaire de DIEU, et au droit d'être infallible. Nous n'avons point renouvelé les horreurs incroyables des seizième et dix-septième siècles, de ces temps abominables où sept ou huit argumens de théologie changèrent les hommes en bêtes féroces, comme autrefois la théologienne *Circé* changea des grecs en animaux avec des paroles.

Nos querelles, Monsieur, n'ont été que ridicules. Les esprits de nos prédicans commencèrent à s'échauffer il y a quatre ans au sujet d'un pauvre diable de pasteur de campagne, nommé *Petit-Pierre*, bon homme qui entendait parfaitement la Trinité, et qui savait au juste comment le Saint-Esprit procède, mais qui errait *toto cælo* sur le chapitre de l'enfer.

Ce *Petit-Pierre* concevait très-bien comment il y avait au jardin d'Eden un arbre qui donnait

la

la connaissance du bien et du mal, comment *Adam* et *Eve* vécurent environ neuf cents ans pour en avoir mangé ; mais il ne digérait pas que nous fussions brûlés à jamais pour cette affaire. C'était un homme de bonne composition ; il voulait bien que les descendans d'*Adam*, tant blancs que noirs, rouges ou cendrés, barbus ou imberbes, fussent damnés pendant sept ou huit cents mille ans ; cela lui paraissait juste : mais pour l'éternité il n'en pouvait convenir ; il trouvait par le calcul intégral qu'il était impossible *data fluente* que la faute momentanée d'un être fini fût châtiée par une peine infinie, parce que fini est zéro par rapport à l'infini.

A cela nos prédicans répondaient que les Chaldéens qui avaient inventé l'enfer, les Egyptiens qui l'avaient adopté, les Grecs et les Romains qui l'avaient embelli ( tandis que les Juifs l'ignoraient absolument ), étaient tous convenus que l'enfer est éternel. Ils lui citaient le sixième livre de *Virgile*, et même le *Dante*. *M. Petit-Pierre* se pourvut aussi de quelques autorités ; on eut recours à la manière d'arguer dans *Rabelais*. La dispute s'échauffa ; notre auguste souverain fit ce qu'il put pour l'apaiser, mais enfin *M. Petit-Pierre* fut contraint d'aller faire son salut en Angleterre, et notre monarque eut la bonté d'écrire que puisque nos prêtres

voulaient absolument être damnés dans toute l'éternité, il trouvait très-bon qu'ils le fussent. J'y consens aussi de tout mon cœur, et grand bien leur fasse.

Cette querelle étant apaisée, M. *Jean-Jacques Rousseau*, citoyen du village de Couvé dans la province de Môtie-Travers ou Moutier-Travers, en a effuyé une autre qui a été poussée jusqu'à des coups de pierre. On a voulu le lapider comme S<sup>t</sup> *Etienne*, quoiqu'il ne soit ni saint ni diacre; et l'on prétend que M. de *Montmolin*, curé de Moutier-Travers, gardait les manteaux.

Voici, Monsieur, le sujet de la noise. Lorsque M. *Jean-Jacques Rousseau*, désespérant de se réconcilier avec les hommes, voulut se réconcilier avec DIEU dans Moutier-Travers, il demanda notre communion huguenote au pasteur *Montmolin*, qui lui accorda la permission de manger JESUS-CHRIST par la foi, au mois de septembre 1761, avec les autres élus du village. Vous savez comme on mange par la foi; la chose se passa le mieux du monde. M. *Jean-Jacques Rousseau* avoue qu'il pleura de joie; j'en pleure aussi: et tout le monde fut extrêmement édifié.

Il faut convenir que M. *Rousseau*, qui avait trouvé la musique de *Rameau* et de *Mondonville* fort mauvaise à Paris, ne fut pas tout-à-fait



content de la nôtre. Nous chantons les dix commandemens de DIEU sur l'air de *Réveillez-vous, belle endormie*. Cet air est simple et naturel; mais je ne puis favoir mauvais gré à M. *Rousseau* d'avoir dit modestement à M. le pasteur *Montmolin*, qu'il fallait un peu presser la mesure de cette ariette qu'en effet nous chantons trop lentement. Le pasteur qui se pique de goût fut très-offensé, et s'en plaignit peut-être avec trop d'amertume.

La querelle devint plus sérieuse par des lettres que plusieurs ministres du saint Évangile de Genève écrivirent au ministre du saint Évangile de Moutier-Travers, contre M. *Jean-Jacques Rousseau*. Ils lui envoyèrent quelques brochures qu'ils avaient lâchées charitablement contre leur ancien concitoyen, et ils reprochèrent au pasteur d'avoir donné la communion à un homme qui, dans sa jeunesse, avait eu des entretiens avec un vicaire favoyard.

Vous savez comment M. *Montmolin*, encouragé et illuminé par les prédicans de Genève, voulut excommunier M. *Rousseau* dans le village de Moutier-Travers. M. *Rousseau* prétendait qu'un entretien avec un vicaire n'était pas une raison pour être privé de la manducation spirituelle, qu'on n'avait jamais excommunié *Théodore de Bèze*, qui avait eu des entretiens beaucoup plus privés avec le jeune *Candide* pour lequel il avait

fait des vers qui ne valent pas ceux d'*Anacréon* pour *Bathylle*; qu'en un mot étant malade, et pouvant mourir de mort subite, il voulait absolument être admis à la manducation de notre pays.

Il implora la protection de milord *Maréchal* qui a pour cette manducation un très-grand zèle; sa faveur lui valut celle du roi. Sa majesté informée du désir ardent que M. *Jean-Jacques Rousseau* avait de communier, et sachant que non-seulement M. *Rousseau* croyait fermement tous les miracles, mais encore qu'il en avait fait à Venise, le mit sous sa sauvegarde royale; sauvegarde rarement efficace, depuis que l'empereur *Sigismond*, ayant protégé *Jean Hus*, le laissa rôtir par le pieux concile de Constance.

Notre gouvernement de Neuchâtel, plus sage, plus humain et plus respectueux que ce beau concile, se conforma pleinement à l'autorité du souverain; il rendit, le premier mai 1765, un arrêt par lequel il fut défendu de *molester*, *d'inquiéter*, *d'aggreder de fait ou de paroles* le sieur *Rousseau*, son vicaire savoyard, et son pupille *Emile*; lequel pupille était devenu un excellent menuisier, fort utile à la communauté de Moutier-Travers.

M. de *Montmolin*, son diacre et quelques autres dévots tinrent peu de compte des ordres du roi, et de l'arrêt du conseil; ils répondirent

qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, et que si le conseil d'Etat a ses lois, l'Eglise a les siennes. En conséquence, on ameuta tous les petits garçons de la paroisse, qui, pour obéir à DIEU de préférence au roi, coururent après *Rousseau*, le huèrent et le sifflèrent, à peu près de la manière qu'on pratique à Paris envers un auteur dont la pièce est tombée.

Ils firent plus ; à peine *Rousseau* fut-il rentré dans sa petite maison, la nuit du 6 au 7 septembre, à peine était-il couché avec sa servante, c'est-à-dire M. *Rousseau* dans son lit, et sa servante dans le sien, que voilà une grêle de pierres qui tombe sur sa maison, comme il en tomba une sur les Amorrhéens devers Aialon, Gabaon et Bethoron, immédiatement avant que le soleil s'arrêtât ; on cassa toutes ses vitres, et on enfonça ses deux portes ; il s'en fallut peu qu'une de ces pierres n'atteignît à la tempe M. *Jean-Jacques*, n'entamât le muscle temporal et l'orbitulaire, ne passât jusqu'au zygomatique, et en pressant le tissu médullaire du cerveau, n'envoyât le patient débiter des paradoxes dans l'autre monde ; ce qui aurait été regardé comme un miracle évident par tous les prédicans.

M. d'*Affoucy* ne se sauva pas plus vite de Montpellier, que M. *Rousseau* ne se sauva de Moutier-Travers.

Trouvez bon, Monsieur, que je finisse ici ma

lettre ; la poste me presse , j'acheverai par le premier ordinaire.

J'ai l'honneur d'être ,

MONSIEUR ,

votre très-humble et très-  
obéissant serviteur ,

BEAUDINET.

## QUINZIEME LETTRE.

*De M. de Montmolin prêtre , à M. Nèedham  
prêtre.*

A Boveresse , 24 décembre , l'an du salut 1765.

MONSIEUR ,

**R**APPORT que je suis d'un caractère très-respectable (\*), étant prédicant de Travers et de Boveresse , à Bovibus , qui sont des armes parlantes , je vous fais ces lignes pour vous dire que , malgré l'opposition de nos deux sectes , la conformité de notre style m'autorise à user avec vous de la loi du talion.

(\*) Page 5 de l'information présentée au public par le professeur de *Montmolin*.

Vous êtes prêtre papiste, je suis prêtre calviniste ; vous m'avez ennuyé , et je vais vous le rendre.

Je vous dirai donc , Monsieur , que *Jean-Jacques* ayant fait des miracles à Neuchâtel , je procédai bravement à l'excommunier ; mais comme *M. Jean-Jacques* a un goût extrême pour la communion , il voulut absolument en tâter.

Il avait d'abord communié , dans la ville de Genève où vous êtes , sous les deux espèces avec du pain levé ; ensuite il alla communier , avec du pain azyme sans boire , chez les Savoyards qui sont tous de profonds théologiens , puis il revint à Genève communier avec pain et vin , puis il alla en France , où il eut le malheur de ne point communier du tout , et il fut prêt de mourir d'inanition. Enfin il me demanda la sainte cène ou soupé du matin , d'une manière si pressante , que je pris le parti de lui jeter des pierres pour l'écarter de ma table ; il avait beau me dire , comme le diable dans l'Évangile : Mon cher *M. de Montmolin* , dites que ces pierres se changent en pains ; je lui répondis : Méchant , souviens-toi que *Jehovah* fit pleuvoir des pierres sur les Amorrhéens dans le chemin de Béthoron , et les tua avant d'arrêter le soleil et la lune pour les retuer , et *David* tua *Goliath* à coups de pierres , et les petits garçons et les

petites filles jetaient des pierres à *Diogène*, et tu en auras ta part ; ainsi dit, ainsi fait, je le fis lapider par tous les petits garçons du village, comme *M. Covelle* et *M<sup>lle</sup> Ferbot* vous l'ont conté.

Des impies, dont le nombre se multiplie tous les jours, ont écrit que je gardais les manteaux comme *Paul* l'apôtre. Voyez la malice ! il est prouvé qu'il n'y a d'autre manteau que le mien à *Boveresse* et chez les gens de *Travers*. Ce manteau n'est pas assurément celui d'*Elisée* ; car il avait un esprit double ; et vous et moi, Monsieur, nous en avons un très-simple. Je ne voulus pas, après cet exploit, commander au soleil de s'arrêter sur la vallée de *Travers*, et à la lune sur *Boveresse*, parcequ'il était nuit, et qu'il n'y avait point de lune ce jour-là.

Or vous saurez, Monsieur, que *Jean-Jacques* ayant été lapidé, *M. du Peyrou*, citoyen de *Neuchâtel*, a jeté des pierres dans mon jardin ; il s'est avisé d'écrire que la lapidation n'est plus en usage dans la nouvelle loi, que cette cérémonie n'a été connue que des Juifs, et que par conséquent j'ai eu tort, moi, prêtre de la loi nouvelle, de faire jeter des pierres à *Jean-Jacques* qui est de la loi naturelle. Figurez-vous, Monsieur, vous qui êtes un bon philosophe, combien ce raisonnement est ridicule.

M.



M. du *Peyrou* a été élevé en Amérique, vous voyez bien qu'il ne peut être instruit des usages de l'Europe. Je compte bien le faire lapider lui-même à la première occasion pour lui apprendre son catéchisme. Je vous prie de me mander si la lapidation n'est pas très-commune en Irlande : car je ne veux rien faire sans avoir de grandes autorités.

Il n'est pas, Monsieur, que vous n'ayez jeté quelques pierres en votre vie à des mécréans, quand vous en avez rencontré; mandez moi, je vous prie, ce qui en est arrivé, et si cela les a convertis.

Je me suis fait donner une déclaration par mon troupeau, comme quoi j'étais honnête homme. Mais au diable, si on a dit un mot de pierres, ni de cailloux dans cette attestation de vie et de mœurs; cela me fait une vraie peine, et est pour moi une pierre de scandale : car enfin, Monsieur, l'Eglise de JESUS-CHRIST est fondée sur la pierre; ce n'est que parce que *Simon Barjone* était surnommé *Pierre*, que les papes ont chassé autrefois un empereur de Rome à coups de pierres; pour moi, je suis tout pétrifié depuis qu'on m'a pris à partie, et qu'on m'a forcé d'écrire des lettres qui sont la pierre de touche de mon génie.

Je fais qu'il est dit dans la Genèse que *Deucalion* et *Pyrrha* firent des enfans en se

trouffant et en jetant des pierres entre leurs jambes, et que j'aurais pu m'excuser en citant ce passage de l'Écriture; mais on m'a répondu que quand M. *Jean-Jacques* et sa servante se trouffent, ils n'en usent point ainsi, et que je ne gagnerais rien à cette évasion.

On m'a dit que depuis ce temps-là *Jean-Jacques* a ramassé toutes les pierres qu'il a rencontrées dans son chemin pour les jeter au nez des magistrats de Genève; mais, par les dernières lettres, j'apprends que ces pierres se changeront en pelotes de neige, et que tout s'adoucira par la haute prudence du petit et grand conseil, des citoyens et bourgeois.

S'il y a quelque chose de nouveau sur les anguilles et sur les miracles, je vous prie de m'en faire part.

On dit qu'on commence à penser dans les rues hautes et dans les rues basses, cela me fait frissonner; nous autres prêtres, nous n'aimons pas que l'on pense; malheur aux esprits qui s'éclairent; honneur et gloire aux pauvres d'esprit! Réunissons-nous tous deux, Monsieur, contre tous ceux qui font usage de leur raison; après quoi nous nous battons pour les absurdités réciproques qui nous divisent.

Tâchez d'observer avec votre microscope l'étoile des trois rois qui va paraître; j'observerai de mon côté: je baise les mains au bœuf

et à l'âne. Soyez toujours la pierre angulaire de l'Eglise d'Irlande, comme moi de Boveresse. Je suis le plus particulièrement du monde,

MONSIEUR,

votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MONTMOLIN.

### SEIZIEME LETTRE.

*Par M. Beaudinet citoyen de Neuchâtel, à  
M. Covelle citoyen de Genève.*

MONSIEUR,

LE 9 septembre au matin, je rencontrai dans Neuchâtel M. le pasteur *Montmolin*. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma surprise de la lapidation de Moutier-Travers. Il me répondit que c'était son droit, et que les prêtres devaient punir les pécheurs. *Pierre*, dit-il, fit mourir d'apoplexie *Ananiah* et *Saphirah*, qui n'avaient d'autre crime que de n'avoir pas apporté à ses pieds jusqu'à la dernière obole de leur bien. Il est clair que depuis ce temps-là les prêtres ont droit de vie et de mort sur les laïques; et

c'est en vertu de ce privilège divin que nous avons été long-temps tout-puissans dans le comté de Neuchâtel, en Ecoſſe, à Genève et dans pluſieurs autres pays.

Je me recueillis un moment, de peur de me mettre trop en colère, et je lui parlai ainſi :

Je fais, Monſieur, que vous vous êtes arrogé chez nous, dans le ſiècle paſſé, le droit de commuer les peins décernées par le conſeil, et d'impoſer des amendes pécuniaires. Mais, en 1695, ces abus intolérables furent abolis par le gouvernement. Vos pareils ont eu la hardieſſe de prendre long-temps le pas ſur le conſeil d'Etat dans Genève; ils entraient au conſeil ſans ſe faire annoncer, ſans demander permiſſion; ils dictaient des lois; on a réprimé ces excès, mais on ne vous a pas encore renfermés dans vos juſtes bornes.

Penſez-vous donc que nous ayons ſecoué le joug des évêques de Rome pour nous en donner un plus peſant !

Les meurtres, les empoifonnemens, les paricides d'*Alexandre VI*, l'ambition guerrière et turbulente de *Jules II*, les débauches et les rapines de *Léon X* nous révoltèrent; nous briſâmes l'idole, mais nous n'avons pas prétendu en adorer une nouvelle.

*For prieſts of all religions are the ſame.*

Eh ! qui êtes-vous donc, vous autres prédicans à manteau ? Qu'avez-vous par-deffus les laïques ? les apôtres, JESUS même, n'étaient-ils pas laïques ? JESUS forma-t-il jamais un nouvel ordre dans l'Etat ? vous a-t-il envoyés à l'exclusion de tous les autres chrétiens ? montrez-nous quelle suite de prêtres, ordonnés par les apôtres, a transmis le Saint Esprit jusqu'à vous de cervelle en cervelle, depuis Jérusalem jusqu'à Neuchâtel ? de qui descendez-vous ? du cardeur de laine *Jean le Clerc*, brûlé à Metz ; de *Jehan Chauvin* qui, s'étant dérobé au bûcher, fit jeter *Michel Servet* dans les flammes, autrefois allumées pour lui-même ; de *Viret*, imprimeur à Rouen ; de *Farel*, de *Bèze*, de *Crespin*, qui n'étant point prêtres, n'avaient été ordonnés par personne ; ils ne purent vous donner le Saint Esprit qu'ils n'avaient pas, et vous n'auriez été que des bâtards si le vœu des nations, si la sanction des gouvernemens ne vous avaient légitimés.

Vous êtes ministres comme nous sommes affesseurs, lieutenans, baillis, trésoriers. Nous n'avons plus ces titres quand nous n'avons plus ces emplois. Un ministre est amovible comme nous ; il ne lui reste rien de son caractère quand il change d'état.

Pensez-vous de bonne foi que les langues de feu qui descendirent du ciel sur la tête des

disciples, soient venues depuis le seizième siècle se reposer sur la vôtre? Des nations sages et hardies foulèrent alors aux pieds quelques-unes des superstitions dont la terre était infectée; les magistrats vous remirent le soin de prêcher les peuples; mais ils ne prétendirent pas qu'une chaire fût un tribunal de justice.

Vous n'avez, vous ne devez avoir aucune juridiction, non pas même en fait de dogmes. Nous savons ce qu'il convient d'enseigner et de taire; c'est à nous à vous le prescrire; c'est à vous d'obéir au gouvernement. Il n'appartient qu'à la nation assemblée, ou à celui qui la représente, de confier un ministère, quel qu'il puisse être, à qui bon lui semble. Telle est la loi dans le vaste empire de Russie, telle est la loi en Angleterre; et c'est le seul moyen d'arrêter vos disputes, aussi interminables que ridicules.

Les Grecs et les Romains ne permirent jamais aux collèges des prêtres de proclamer des articles de foi. Ces peuples sages sentirent quels maux apporteraient des décisions théologiques. Ils fermèrent cette source de discorde, qui n'a jailli que parmi nous, qui a coulé avec notre sang, et qui a inondé l'Europe.

Tout gouvernement qui laisse du pouvoir aux prêtres est insensé, il doit nécessairement périr; et s'il n'est pas détruit, il ne doit sa conservation qu'aux laïques éclairés qui combattent en sa faveur.



Mais quoi ! n'ayant aucun pouvoir, vous en cherchiez en soulevant la populace contre un citoyen ! ce ne ferait pas là un abus : ce ferait un délit que le magistrat punirait sévèrement. Sachez que nous ouvrons les yeux à Neuchâtel comme ailleurs ; sachez que nous commençons à distinguer la religion du fanatisme , le culte de DIEU du despotisme presbytéral , et que nous ne prétendons plus être menés , avec un licou , par des gens à qui nous donnons des gages. ( Je me servis , Monsieur , de vos propres paroles. )

Je ne raillais point alors , je ne plaisantais point. Il y a des choses dont on ne doit que rire ; il y en a contre lesquelles il faut s'élever avec force. Moquez-vous tant qu'il vous plaira de *S<sup>t</sup> Justin* qui a vu la statue de sel , en laquelle la femme de *Loth* fut changée , et les cellules des Septante , prétendus interprètes des livres juifs. Riez des miracles de *S<sup>t</sup> Pacôme* que le diable tentait lorsqu'il allait à la selle , et de ceux de *S<sup>t</sup> Grégoire thaumaturge* qui se changea un jour en arbre. Ne faites nul scrupule en adorant DIEU , et en servant le prochain , de vous moquer des superstitions qui avilissent la nature humaine ; riez des sottises ; mais éclatez contre la persécution. L'esprit persécuteur est l'ennemi de tous les hommes ; il mène droit à l'inquisition , comme le larcin conduit à être voleur de

grand chemin. Un voleur ne vous ôte que votre argent ; mais un inquisiteur veut vous ravir jusqu'à vos pensées : il fouille dans votre âme , il veut y trouver de quoi faire brûler votre corps. J'ai lu ces jours passés dans un livre nouveau qu'il y a un enfer , qu'il est sur la terre , et que ce sont les persécuteurs théologaux qui en sont les diables.

J'ai l'honneur d'être ,

MONSIEUR ,

votre très-humble et très-  
obéissant serviteur ,

BEAUDINET.

## DIX-SEPTIEME LETTRE.

*Du proposant.*

MONSIEUR ,

**H**IER M. le jésuite irlandais *Néedham*, en allant aux eaux de Spa, vint faire sa cour à son excellence qui le retint à diner. Admirez, je vous prie, la politesse de Monseigneur et de Madame ; il y avait un pâté d'anguilles délicieux ; ils ordonnèrent qu'on ne le servît point , parce que

depuis quelque temps M. *Néedham* se trouve un peu mal, toutes les fois qu'on parle d'anguilles. Cette attention me charma. Voilà ce dont un cuisinier, tel que j'ai pensé l'être, ne se ferait jamais avisé. Voilà ce que je n'ai jamais lu dans certain catéchisme, où il n'est pas plus question de la politesse que de la Trinité.

Nous nous mîmes à table après avoir baisé la robe de madame la Comtesse, selon l'usage. M. *Néedham* parla beaucoup de vous ; il fit votre éloge ; car si la diversité de vos religions vous divise, la conformité de vos mérites vous réunit. Vous savez qu'à dîner la conversation change toujours d'objets ; on parla de mademoiselle *Clairon*, de la loterie de la compagnie des Indes de France, des Anglais et de l'Amérique. Monsieur le Comte daigna nous lire une grande lettre qu'il avait reçue de Boston : en voici le précis :

„ Nous conclûmes dernièrement la paix avec  
 „ la nation des Savanois. Une des conditions  
 „ était qu'ils nous rendraient de jeunes garçons  
 „ anglais, de jeunes filles qu'ils avaient pris  
 „ il y a quelques années ; ces enfans ne vou-  
 „ laient pas revenir auprès de nous. Ils ne  
 „ pouvaient se détacher de leurs chefs savanois.  
 „ Enfin le chef des tribus nous ramena hier  
 „ ces captifs tous parés de belles plumes, et  
 „ nous tint ce discours :

„ Voici vos fils et vos filles que nous vous  
 „ ramenons ; nous en avons fait les nôtres ;  
 „ nous les adoptâmes dès que nous en fûmes  
 „ les maîtres. Nous vous rendons votre chair et  
 „ votre sang ; traitez-les avec la même tendresse  
 „ que nous les avons traités ; ayez pour eux de  
 „ l'indulgence, quand vous verrez qu'ils ont  
 „ oublié parmi nous vos mœurs et vos usages.  
 „ Puiffe le grand génie qui préside au monde,  
 „ nous accorder la consolation de les embrasser,  
 „ quand nous viendrons sur vos terres jouir de  
 „ la paix qui nous rend tous frères ! &c. „

Cette lettre nous attendrit tous. *M. Nédham*  
 s'étonna que tant d'humanité pût animer le  
 cœur des sauvages. Pourquoi les appelez-vous  
 sauvages ? dit monsieur le Comte. Ce sont des  
 peuples libres qui vivent en société, qui pra-  
 tiquent la justice, qui adorent le grand Esprit  
 comme moi. Sont-ils sauvages parce que leurs  
 maisons, leurs habits, leur langage, leur cui-  
 sine, ne ressemblent pas aux nôtres ?

Ah, Monseigneur ! vous voyez bien qu'ils sont  
 sauvages, puisqu'ils ne sont pas chrétiens, qu'il  
 est impossible qu'ils aient tenu un discours si  
 chrétien sans un miracle. Je suis persuadé que  
 ce chef des Savanois était quelque jésuite  
 irlandais déguisé, qui leur a porté les lumières  
 de la foi. La nature humaine elle seule n'est  
 pas capable de tant de bonté sans le secours

d'un missionnaire. Ou c'était un jésuite qui parlait, ou DIEU, par un miracle spécial, a illuminé tout d'un coup ces barbares. Comment pourraient-ils avoir de la vertu, puisqu'ils ne sont pas de ma religion ?

Madame la Comtesse sentit bien à quel homme on avait affaire, elle mordit ses belles lèvres pour étouffer un éclat de rire ; et regardant M. *Néedham* avec bonté, elle lui demanda des éclaircissemens. Ne plaignez-vous pas, dit-elle, toute cette Amérique, qui a été si long-temps damnée, ainsi que la Chine, la Perse, les Indes, la grande Tartarie, l'Afrique, l'Arabie et tant d'autres pays ?

Hélas ! oui, Madame, mais remarquez que tous ces peuples n'ont été livrés au diable, de père en fils, que jusqu'au temps où il est venu chez eux de nos missionnaires. Les Espagnols, par exemple, n'exterminèrent la moitié des Américains que pour nous donner le moyen de sauver l'autre par nos miracles ; encore n'avons-nous pu parvenir à instruire tout au plus qu'un homme sur mille ; mais c'est beaucoup, vu le petit nombre des élus. Les Américains avaient tous péché en *Adam*, ainsi on ne leur devait rien ; et quand nous en sauvons un, c'est par pure grâce.

Vraiment, mon cher monsieur *Néedham*, ils vous sont bien obligés ; mais comment les

Africains, les Hurons, et les Savanois étaient-ils damnés en *Adam*? Comment des peuples noirs et avec de la laine sur la tête, et des peuples sans barbe, peuvent-ils avoir un père blanc, barbu et chevelu? et comment les hommes s'y prirent-ils après le déluge, pour aller par mer dans l'Amérique?

Eh! Madame, n'avaient-ils pas l'arche? ne leur était-il pas aussi aisé de s'embarquer dans ce vaisseau qu'il l'avait été à *Noé* d'y rassembler tous les animaux d'Amérique, et de les nourrir pendant un an, avec tous ceux de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe? On nous fait tous les jours de ces petites difficultés-là; mais nous y répondons d'une manière victorieuse, qui est sentie par tous les gens d'esprit. L'objection que les Américains n'ont point de barbe, et que les nègres n'ont point de cheveux, tombe en poussière: ne voyez-vous pas, Madame, que c'est un miracle perpétuel? il en est de ces nations ainsi que des Juifs; ils puent tous comme des boucs, et cependant *Abraham* leur père ne puait point; les races peuvent changer en punition de quelque crime. Il est sûr qu'en Afrique les peuples de Congo et de la Guinée, n'ont une membrane noire sous la peau, et que leur tête n'est garnie de laine noire, que parce que le patriarche *Cham* avait vu son père sans culotte en Asie.



Ce que vous dites est très-judicieux et très-vraisemblable , dit monsieur le Comte ; cependant je ne voudrais pas répondre qu'*Abraham* sentît si bon que vous le dites ; il voyageait à pied avec sa jeune épouse de soixante et quinze ans dans des pays fort chauds, et je doute qu'ils eussent une grande provision d'eau de lavande ; mais cette question est un peu étrangère au beau discours de mes chers Savanois. Etes-vous bien sûr que ce soit un prêtre irlandais qui leur ait dicté ce discours vertueux et attendrissant , qui m'a charmé ?

Très-sûr, Monseigneur ; je suis qualifié pour être instruit de toutes ces choses , comme je l'ai dit dans un écrit qui a été fort goûté des hérétiques mêmes. S' *Augustin* déclare expressément, qu'il est impossible que des païens aient la moindre vertu. Leurs bonnes actions , dit-il , ne sont que des péchés splendides, *splendida peccata* ; de là il est démontré que *Scipion* l'africain n'était au fond qu'un petit-mâitre débauché ; *Caton* d'Utique, un voluptueux amolli dans le plaisir ; *Marc-Antonin* , *Epictète*, des fripons.

Voilà une puissante démonstration et furieusement consolante pour le genre-humain , répondit avec douceur monsieur le Comte ; vos honnêtes gens ne sont pas de la trempe des faux sages de l'antiquité ; certes , mon cher *Néedham*, quand vous autres Irlandais égorgeâtes , sous

*Charles I*, quatre-vingts mille protestans dont pourtant le nombre se réduit à quarante mille tout au plus par les derniers calculs, vous mîtes la charité chrétienne dans tout son jour.

Vous y êtes, Monseigneur; les élus ne doivent jamais ménager les réprouvés. Voyez les Cananéens; ils étaient sous l'anathème. DIEU commande aux Juifs de les massacrer tous sans distinction ni de sexe, ni d'âge; et pour les aider dans cette opération sainte et sacramentale, il fait remonter le grand fleuve du Jourdain vers sa source, tomber les murs au son de la trompette, arrêter le soleil (et même la lune que j'avais oubliée dans mon savant écrit); aucun meurtre n'a été exécuté par les Israélites, aucune perfidie n'a été commise sans être justifiée par des miracles.

JESUS même ne dit-il pas dans l'Évangile, qu'il est venu apporter le glaive et non la paix; qu'il est venu diviser le père, le fils, la mère et la fille? quand nous tuâmes tant d'hérétiques, ce n'étaient ni nos enfans, ni nos femmes dont nous versions le sang; nous n'avons pas encore atteint la précision de la loi. Les mœurs se sont bien corrompues depuis ces heureux temps. On se borne aujourd'hui à de petites persécutions qui en vérité ne valent pas la peine qu'on en parle. Cependant les persécutés de notre temps crient comme s'ils étaient sur le gril de saint

*Laurent*, ou sur la croix de *S<sup>t</sup> André*. Les mœurs dégénèrent, la mollesse s'infinue, on s'en aperçoit tous les jours. Je ne vois plus de ces persécutions vigoureuses, si agréables au Seigneur; il n'y a plus de religion!

Des coquins se bornent insolemment à l'adoration d'un DIEU auteur de tous les êtres, DIEU unique, DIEU incommunicable, DIEU juste, DIEU rémunérateur et vengeur; DIEU qui a imprimé dans nos cœurs sa loi naturelle et sainte; DIEU de *Platon* et de *Newton*, DIEU d'*Epictète* et de ceux qui ont protégé la famille de *Calas* contre huit juges bons catholiques. Ils adorent ce DIEU avec amour, ils chérissent les hommes, ils font bienfaits: quelle absurdité et quelle horreur!

Ah! cela fait bondir le cœur, interrompit madame la Comtesse. L'anguillard applaudi continua ainsi:

J'eus une violente dispute ces jours passés avec un scélérat qui, au lieu d'assister à la messe, s'était amusé à secourir une pauvre famille affligée, et l'avait tirée de l'état le plus déplorable; je voulus le faire rentrer en lui-même; je lui parlai de la Genèse et de *Moïse*. Ne voilà-t-il pas cet abominable homme qui me cite *Newton*, et qui me demande si la Genèse n'a pas été écrite du temps des rois juifs? le beau sujet

de son doute était que dans le xxxvi<sup>e</sup> chapitre, verset 31, ceux qui lisent la Genèse attentivement ( desquels le nombre est très-petit ) trouvent ces paroles :

*Voici les rois qui ont régné en la terre d'Edom , avant que les enfans d'Israël eussent des rois.*

Cet impudent osa me dire : Est-il probable que *Moïse* eût ainsi supposé qu'il y avait des rois israélites de son temps ? il n'y en eut à compter juste que sept cents après lui. N'est-ce pas comme si on faisait dire à *Polybe* : *Voici les consuls qui furent à la tête du Sénat , avant qu'il y eût des empereurs romains ?* N'est-ce pas comme si on faisait dire à *Grégoire de Tours* : *Voici quels furent les rois des Gaules , avant que la maison d'Autriche fût sur le trône ?* Eh ! bête brute , lui répondis-je , ne voyez-vous pas que c'est une prophétie , que c'est là le miracle , et que *Moïse* a parlé des rois d'Israël comme perçant dans l'avenir ; car enfin le nom d'Israël est chaldéen , il ne fut adopté des Juifs que bien des siècles après *Moïse* ; donc *Moïse* écrivit le Pentateuque ; donc tout ce qui n'était pas juif a été damné jusqu'au règne de *Tibère* ; donc la rédemption ayant été universelle , toute la terre , excepté nous , est damnée.

Le monstre ne fut pas encore terrassé ; il osa me dire que , selon les meilleurs théologiens , il n'importe pas que ce soit *Moïse* ou un autre  
qui

qui ait écrit le Pentateuque, pourvu que l'auteur soit inspiré, qu'il est impossible qu'il ait parlé du devoir des rois dans un temps où il n'y avait point de rois, qu'il est impossible qu'il ait contredit grossièrement la géographie et la chronologie, lesquelles se trouvent assez justes si le livre a été écrit à Jérusalem, et qui sont erronées si le livre est supposé écrit par *Moïse* au-delà du Jourdain.

Je convins du fait; mais je lui prouvai qu'il était un impie, parce qu'il était du sentiment de *le Clerc* et de *Newton*. Je démontrai qu'il était probable que le déluge était arrivé en 2656, comme dit l'hébreu, et en 2262, comme disent les Septante, et encore en 2309, selon le texte samaritain. Enfin mêlant la politesse aux raisons, je le convertis.

Ainsi parla *Néedham*; on battit des mains à ce discours, on se récria, on nagea dans la joie, on but à sa santé. La belle chose, disait-on, que la théologie! comme elle apprend à raisonner juste! comme elle adoucit les mœurs! comme elle est utile au monde!

Notre joie fut cependant un peu troublée par l'abus que *M. Néedham* fit de son triomphe. Il s'adressa à moi, il me reprocha les variations de l'Eglise protestante. Je ne pus m'empêcher de récriminer. Je conviens, lui dis-je, que nous avons changé onze ou douze fois de doctrine;



mais vous autres papistes, vous en avez changé plus de cinquante fois, depuis le premier concile de Nicée jusqu'au concile de Trente. C'est le caractère de la vérité! s'écria-t-il; elle se montre parmi nous sous cinquante faces différentes, mais chez vous autres hérétiques, l'erreur n'a pu se produire qu'avec onze ou douze visages. Voyez quelle est notre prodigieuse supériorité.

Nous étions au fruit et tous de fort bonne humeur, lorsqu'un baron allemand fit plusieurs questions au savant; il demanda, entre autres choses, si c'était le diable qui avait emporté JESUS-CHRIST sur le toit du temple et sur la montagne, ou si c'était JESUS qui avait emporté le diable? C'est bien le diable, dit *Néedham*; ne voyez-vous pas que si le maître avait emporté le valet, il n'y aurait là aucun miracle; au lieu que quand le valet emporte le maître, quand le diable emporte DIEU, c'est là la chose la plus miraculeuse qui ait jamais été faite. Non-seulement il transporta DIEU sur une montagne de Judée d'où l'on découvre, comme vous savez, tous les royaumes, mais il proposa à DIEU de l'adorer. C'est là le comble, c'est là ce qui doit ravir en admiration! lisez sur cet article dom *Calmet*, c'est le plus parfait des commentateurs, l'ennemi le plus sincère de notre misérable raison humaine. Il parle de



cette affaire comme de ses vampires. Lisez dom *Calmet* , vous dis-je , & vous profiterez beaucoup.

Il y avait là un anglais qui n'avait encore ni parlé , ni ri ; il mesura d'un coup d'œil la figure du petit *Néedham* avec un air d'étonnement et de mépris , mêlé d'un peu de colère ; et lui dit en anglais :

*Do you come from bedlham , you boobi !*

Ces terribles mots confondirent le pauvre prêtre. On eut pitié de lui , on quitta la table.

Adieu , Monsieur ; je me marie dans huit jours , et je vous prie à la noce.

*N. B.* *Néedham* avait fait imprimer un projet de notes instructives , où il critiquait , toujours à sa manière , quelques-unes des lettres qu'on vient de lire ; sur quoi le propofant trouva convenable d'y ajouter l'avertissement et les notes qui suivent.

## TEXTE DU PROJET DE NEEDHAM.

*'Twas granted , tho , he had much wit , &c. (\*)*

H U D I B.

Cela s'explique ainsi en grec (\*\*) avec bien plus d'énergie et de précision qu'en anglais, &c.

Ce grand homme qui dirige la plume savante du proposant; celui, dit-on, qui protège l'innocence opprimée contre huit juges *bons catholiques*, avec le secours et l'approbation de tous les *mauvais catholiques*, &c. (a)

*Avertissement et notes du proposant, sur quelques passages du projet de Needham.*

(\*) Ces vers anglais veulent dire que M. Covelle le père n'a point d'esprit. Ah! monsieur *Needham*, est-ce de l'esprit qu'il faut dans des matières si graves? voilà la manie du siècle. Vous ne songez qu'à être un bon plaisant; vous sacrifiez tout à une raillerie. Ce n'est pas ainsi qu'en use M. Covelle, quand il défend la religion contre vos anguilles. Il ne cherche point l'esprit, il se contente d'avoir raison; et il vous cède le mérite de l'éloquence et des grâces.

(\*\*) Les vers grecs que *Needham* cite, signifient que le père de M. Covelle, qui a travaillé avec monsieur son fils aux lettres précédentes, est un vieillard de quatre-vingt-deux ans qui radote. Fi, monsieur *Needham*, qu'il est vilain de reprocher à un pauvre homme son âge!

(a) Comment, petit misérable, vous faites entendre qu'il n'y a que de mauvais catholiques qui aient justifié *Jean Calas*, rétabli sa mémoire et déclaré sa famille innocente; je vous ferai donner le fouet en place publique.

Cette note est d'un maître des requêtes, qui, en passant par la ville de Genève, lut ce rogaton chez mademoiselle *Noblet*, et écrivit ces mots en marge.

Saint Paul, aussi-bien que l'Évangile, affirme expressément que *chacun sera jugé dans la vie future par la loi qu'il connaît (b), selon le poids et la mesure de ses talens, et non par la loi qu'il ne connaît pas. . . .*

Au lieu de dire que le bâton de St Grégoire thaumaturge, planté en terre, s'était changé en arbrisseau, on avance que selon la Légende, le saint lui-même s'est métamorphosé en arbre (c). . . . Tu ne te sauveras jamais du

(b) Oui, mais hors de l'Église point de salut. Hem! et tous les enfans morts sans baptême damnés, selon saint Augustin, dans sa lettre CCXV. Hem!

(c) Mon pauvre anguillard, vous êtes un ignorant, vous falsifiez toujours la sainte Écriture et l'Histoire ecclésiastique. Lisez Grégoire de Nyffe, lisez ses propres paroles traduites par Fleury, livre VI. Voici ce que vous y verrez :

„ Les persécuteurs suivirent Grégoire en grand nombre,  
 „ et ayant appris le lieu où il s'était caché, les uns gardaient le passage de la vallée, les autres cherchaient par  
 „ toute la montagne. Grégoire dit à son diacre de se mettre  
 „ en prières avec lui, et d'avoir confiance en DIEU. Il commença lui-même à prier, se tenant debout, les mains  
 „ étendues, et regardant le ciel fixement. Les païens ayant  
 „ couru par toute la montagne, et visité toutes les roches  
 „ et toutes les cavernes, revinrent dans le vallon, et dirent  
 „ qu'ils n'avaient rien trouvé que deux arbres assez proches  
 „ l'un de l'autre. Quand ils se furent retirés, celui qui leur  
 „ avait servi de guide y alla, et trouva l'évêque et son diacre  
 „ immobiles en oraison, au même lieu où les autres disaient  
 „ avoir vu ces arbres. „

Vous voyez bien que ce n'est pas le bâton de Grégoire qui a été changé en arbre, que c'est Grégoire lui-même avec son diacre.

Vous seriez bien plus enchanté, si vous saviez que Grégoire le thaumaturge écrivit un jour au diable, à qui la lettre fut exactement rendue. Lisez l'Histoire ecclésiastique, vous dis-je, pour vous qualifier dans votre métier. (Note de M. le professeur Croquet.)

ridicule dont ton adverfaire te couvre aux yeux de toutes les *ravaudeuses* de Genève. . . . (d)

Extrait d'une description exacte (e) des établissemens en Amérique, qui prouve la cruauté des sauvages. . . . Voilà les saints de notre docte, humain et doux propofant. . . . (f)

*L'éditeur avait terminé ce recueil par une dissertation sur les miracles, tirée de la troisième lettre de la Montagne, où J. J. Rousseau combat les miracles de l'Évangile, qu'il regarde ailleurs comme inspiré par la Divinité; ce qui a donné lieu à M. le professeur Robinet de mettre au bas de cette dissertation la note suivante :*

Tous ces raisonnemens de *Jean-Jacques* sont pitoyables; car si l'Évangile est divin, il faut croire ce qu'il rapporte sans disputer; la question se réduit donc à savoir si l'on a des preuves de la divinité de l'Évangile, et si on peut examiner son authenticité par les règles de la critique ordinaire.

(d) Les dames de Genève ravaudeuses! M. *Néedham* est fort poli! (Cette remarque est de mademoiselle *Noblet*.)

(e) Qui t'a dit que cette description est exacte? dans quel borbier as-tu puisé ces horreurs? crois-tu bien défendre ta cause en calomniant la nature humaine? (Note de M. du *Peyrou* qui connaît mieux l'Amérique que toi.)

(f) Avis à *Néedham*. Mon ami, on te dira, pour la dernière fois, que tes pareils crient toujours à la religion lorsqu'ils la déshonorent et qu'ils la défigurent. Le propofant et M. du *Peyrou*, et M. *Covelle*, et M. *Beaudinet* ne sont pas ennuyeux comme toi, mais ils sont meilleurs chrétiens.

DIX-HUITIEME LETTRE.

*De M. Beaudinet , à M. Covelle.*

A Neuchâtel , ce premier décembre , l'an du salut 1765.

MONSIEUR ,

**M**ON cher monsieur *Covelle* , je vous félicite de n'avoir point été lapidé comme notre ami *Jean - Jacques*. Vous êtes sorti de toutes vos épreuves , votre nom passera à la dernière postérité avec celui de vos ancêtres qui se signalèrent pour leur patrie le jour de l'escalade. Mais vous l'emportez sur eux autant que la philosophie du siècle présent l'emporte sur la superstition du siècle passé. Le *Covelle* de l'escalade ne tua qu'un savoyard , et vous avez résisté à cinquante prêtres. M<sup>lle</sup> *Ferbot* en est toute glorieuse ; c'est le plus beau triomphe qu'on ait jamais remporté. Le grand empereur *Henri IV* attendit trois jours pieds nus et en chemise que le prêtre *Grégoire VII* daignât lui permettre de se mettre à genoux devant lui. *Henri IV* roi de France , plus grand encore , se fit donner le fouet par le pénitencier du

prêtre *Clément VIII*, sur les fesses de deux cardinaux les ambassadeurs. Et vous, mon cher *Covelle*, plus courageux et plus heureux que ces deux héros, vous n'avez point indignement fléchi le genou devant des hommes pécheurs.

Mais tremblez que vos prêtres ne reviennent à la charge ; ils ne démordent jamais de leurs prétentions. Un prêtre qui ne gouverne point, se croit déshonoré. Ils se joignent dans mon pays tantôt aux magistrats, tantôt aux citoyens ; ils les divisent pour en être les maîtres : les vôtres sont puissans en œuvres et en paroles. Si *Jean-Jacques Rousseau* a fait des miracles, ils en font aussi. Ils s'affocient avec le savant jésuite irlandais *Néedham* ; ils viendront à vous doucement couverts d'une peau d'anguille, mais ce seront au fond de vrais serpens plus dangereux que celui d'*Eve*. Car celui-ci fit manger de l'arbre de vie ; les vôtres vous feront mourir de faim en vous persécutant. Voici ce que je vous conseille, faites-vous prêtre pour les combattre avec des armes égales.

Dès que vous serez prêtre, vous recevrez l'esprit comme eux ; vous pourrez alors devenir prophète comme de *Serres* et *Jurieu* l'ont été.

S'il vous tombe sous la main quelque *Servet* et quelque *Antoine*, vous les ferez brûler faiblement, en criant contre l'inquisition des papistes.



papistes. Si quelqu'un du consistoire n'est pas de votre avis, vous ferez en droit de lui donner un bon soufflet, comme le prophète *Sédékia* en donna un au prophète *Michée*, en lui disant : *Devine comment l'esprit de DIEU a passé par ma main pour aller sur ta joue. (a)*

Si le jésuite *Néedham* vous reproche d'être hérétique, vous lui répondrez que la moitié des prophètes du Seigneur était native de Samarie qui était le centre de l'hérésie, la mère du schisme, la Genève de l'ancienne loi.

Quand quelque infidelle vous parlera de vos amours avec M<sup>lle</sup> *Ferbot*, vous citerez *Osée*, qui non-seulement eut trois enfans d'une fille de joie nommée *Gomer* par ordre exprès du Seigneur (b), mais qui ensuite reçut un nouvel ordre exprès du Seigneur de coucher avec une femme adultère moyennant quinze francs courant et un quarteron et demi d'orge. Il restera à discuter quelle était la plus jolie de M<sup>lle</sup> *Gomer* ou de M<sup>lle</sup> *Ferbot*. Priez M. *Hubert* de la peindre, et sûrement M<sup>lle</sup> *Ferbot* aura l'avantage.

Si vous aspirez à de nouvelles bonnes fortunes, allez tout nu dans les rues de Genève, comme *Jérémie* dans les rues de Jérusalem, ce vous fera gloire devant les filles; elles prendront ce temps pour danser aussi toutes nues

(a) Rois, liv. III, chap. XXII.

(b) Premier et troisième chapitres d'*Osée*.

autour de vous , afin de se conformer aux idées de *Jean-Jacques* dans son beau roman d'*Héloïse*, elles vous donneront des baisers âcres. Rien ne sera plus édifiant.

Quand vous aurez atteint une honorable vieillesse dans votre poste important , vous deviendrez chauve. Si alors quelques enfans d'un conseiller ou d'un procureur général vous appellent tête blanche , soit sur le chemin de Chefne , soit sur la voie de Carouge , vous ne manquerez pas de faire descendre de la montagne de Salève deux gros ours , et vous aurez la satisfaction de voir dévorer les enfans de vos magistrats ; ce qui doit être une sainte consolation pour tout véritable prêtre.

Enfin , je me flatte que vous serez transporté au ciel dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu selon l'usage. Si la chose n'arrive pas , on dira du moins qu'elle est arrivée , et cela revient absolument au même pour la postérité.

Faites-vous donc prêtre *si vis esse aliquid*. En attendant contribuez par vos lumières , par votre éloquence et par l'ascendant que vous avez sur les esprits , à calmer les petites dissensions qui s'élèvent dans votre patrie , et à conserver sa précieuse liberté , le plus noble et le plus précieux des biens , comme dit *Cicéron*.

J'oubliais de vous dire qu'on nous demandait

hier pourquoi en certains pays , comme par exemple en Irlande , on se moquait souvent des prêtres , et qu'on respectait toujours les magistrats ; c'est , répondit M. *du Peyrou* , qu'on aime les lois , et qu'on rit des contes.

J'ai l'honneur d'être cordialement ,

MONSIEUR ,

votre très-humble et très-  
obéissant serviteur ,

BEAUDINET.

## DIX-NEUVIEME LETTRE.

*De M. Covelle à M. Nèedham le prêtre.*

**V**ous savez, Monsieur, que dans le dernier souper que nous fîmes ensemble avec mademoiselle *Ferbot* , je vous avertis qu'on vous accusait de quelques petites impiétés. Je suis fâché que vous donniez sur vous cette prise ; je vais bientôt me faire prêtre comme M. *Beaudinet* me l'a conseillé. Vous sentez bien qu'alors mon premier devoir sera de vous poursuivre. Épargnez-moi ce chagrin ; et si vous avez le malheur de n'être pas orthodoxe , c'est-à-dire , si vous

n'êtes pas de mon avis, n'offensez pas au moins les oreilles pieuses par des expressions libertines.

Comment a-t-il pu vous échapper, Monsieur, de dire qu'il y a des fautes de copiste dans le Pentateuque (a) ? c'est parler contre votre conscience, c'est justifier l'opinion où est tout l'univers que vous êtes jésuite. Vous sentez bien qu'un livre divinement inspiré a dû être divinement copié. Si vous avouez que les scribes ont fait vingt fautes, vous avouez qu'ils en ont pu faire vingt mille. Vous donnez à entendre que l'esprit divin abandonna ce livre sacré aux erreurs des hommes ; par conséquent vous le soumettez à la critique comme les livres ordinaires ; ce n'est plus, selon vous, un ouvrage respectable ; vous détruisez le fondement de notre foi.

Croyez-moi, Monsieur, qui veut la fin, veut les moyens. Si DIEU a parlé dans ce livre, il n'a pas souffert qu'aucun homme pût le faire parler autrement qu'il ne s'est exprimé.

Vous traitez ceux qui examinent l'ancien Testament *de don Quichotes qui se battent contre des moulins à vent* (b). Ah ! Monsieur, l'écriture sainte, un moulin à vent ! quelle comparaison ! quelle expression ! Mademoiselle *Ferbot* qui est

(a) Page 2 de votre admirable projet de notes instructives, véridiques, théologiques, critiques, comiques et soporifiques, pour lesquelles vous êtes qualifié.

(b) Page 2.

filie d'un meûnier , et qui s'intéresse vivement aux moulins et à la vérité , en a été toute scandalisée. De plus , mon cher *Néedham* , de quoi vous mêlez-vous ? on vous l'a déjà dit ; ne voyez-vous pas que tout ceci est une querelle politique entre *Jean - Jacques Rousseau* , *M. Beaudinet* et moi d'une part , et le consistoire de Neuchâtel de l'autre ? Au lieu d'apaiser cette querelle , vous attaquez la chronologie de la Bible. Voici ce que vous dites dans votre brochure.

„ La Vulgate fixe le déluge à l'année du  
 „ monde 1656 , les Septante en 2262 , et le  
 „ Pentateuque samaritain en 2309. „

De-là vous concluez que de ces trois exemplaires de l'ancien Testament , il y en a deux qui sont visiblement erronés ; vous affectez de douter du troisième ; vous jetez une incertitude scandaleuse sur l'histoire du déluge ; et parce qu'il ne tombe que trente pouces d'eau tout au plus sur un canton dans les années les plus excessivement pluvieuses , vous paraissez en conclure que le globe n'a pu être couvert tout entier de vingt mille pieds d'eau en hauteur.

Eh ! Monsieur , oubliez-vous les cataractes ? oubliez-vous que les eaux supérieures avaient été séparées des eaux inférieures ? et devez-vous nier le déluge , parce qu'étant qualifié , comme vous le dites , pour concilier le texte hébreu ,

le texte des Septante et le samaritain , vous n'avez pu en venir à bout ? ce qui est pourtant la chose du monde la plus aisée.

Vous doutez , dites-vous , que le déluge ait été universel et que tous les animaux de l'Amérique aient pu venir dans l'arche. Vous ne pouvez comprendre que huit personnes aient pu donner , pendant une année entière , à la prodigieuse quantité d'animaux renfermés dans cette arche , les différentes nourritures qui leur sont propres. N'êtes-vous pas honteux de jeter de pareils scrupules dans les âmes faibles ? et ne savez-vous pas de quoi huit personnes entendues sont capables dans un ménage ?

Vous voilà encore bien embarrassé à compter les années depuis que *Moïse* parla à *Pharaon* , jusqu'aux fondemens du temple jetés par *Salomon*. Vous trouvez en supputant juste , entre ces deux événemens , cinq cents trente-cinq années. Et vous êtes tout effarouché que le texte dise qu'il n'y eut que quatre cents quatre-vingts ans depuis l'ambassade de *Moïse* vers *Pharaon* , jusqu'à l'année où *Salomon* jeta les fondemens du temple.

Vous remarquez qu'*Esdras* compte quarante-deux mille trois cents quarante et un Israélites revenus de la captivité , et que par son propre compte il ne s'en trouve que vingt-neuf mille huit cents dix-neuf.



Vous souvenez-vous, Monsieur, que mademoiselle *Ferbot* vous demanda, en soupant, quel âge avait *Dina* fille de *Jacob*, lorsqu'elle fut violée par l'aimable prince des Sichemites ? Seize ans, répondez-vous, d'après le calcul du judicieux dom *Calmet*. Mademoiselle *Ferbot*, qui calcule à merveille, se leva de table, prit une plume et de l'encre, fit le compte en deux minutes, et vous prouva que *Dina* n'avait pas six ans. Vous répondites qu'elle était fort avancée pour son âge ; mais, Monsieur, il fallait démontrer qu'elle avait seize ans, sans quoi vous ruinez toute l'histoire des patriarches.

Car, Monsieur, si *Dina* n'avait que six ans quand elle fut violée, *Ruben* n'en pouvait avoir que treize et *Siméon* douze, quand ils passèrent tous les Sichemites au fil de l'épée après les avoir circoncis. Croyez-vous vous tirer d'affaire en disant que, dans la race de *Jacob*, la valeur des filles et des garçons n'attend pas le nombre des années ?

Monsieur le proposant *Théro*, qui au fond est un bon chrétien, quoiqu'il n'aime pas *Athanase*, trouve fort mauvais que vous disiez que toute cette ancienne chronologie est erronée ainsi que les autres calculs. Seriez-vous un malin, monsieur *Néedham* ? S<sup>t</sup> *Luc* dit qu'*Auguste* fit un dénombrement de toute la terre, et que *Cyrénus* était gouverneur de Syrie,

quand JESUS vint au monde ; et là-dessus vous vous écriez qu'il y a un vice de clerc dans ce passage , que jamais *Auguste* ne fit un dénombrement de l'empire , qu'aucun auteur n'en parle , qu'aucune médaille ne l'atteste , que *Cyrénius* ne fut gouverneur que dix ans après la naissance de JESUS. Oui , Monsieur , cela est vrai , mais ce n'est pas à vous de le dire.

Laissez là votre chronologie et vos calculs , ne supposez plus si *David* amassa , dans le petit pays de la Judée , un milliar ou onze cents millions de livres sterling en argent comptant , et si *Saül* avait trois cents soixante mille hommes de troupe en campagne , et *Salomon* quatre cents quarante mille chevaux ; cela est absolument étranger à la morale , à la vertu , à l'amour de la patrie qui sont notre unique affaire.

Vous prétendez qu'il y a erreur dans les copies des évangiles , parce que *Matthieu* fait enfuir la sainte famille en Egypte , et que *Luc* la fait rester à Bethléem , parce que *Jean* fait prêcher JESUS trois ans , et les autres seulement trois mois ; parce que *Matthieu* et les autres ne s'accordent ni sur le jour de la mort , ni sur les apparitions , ni sur un grand nombre d'autres faits. Ah ! M. *Néedham* , ne cesserez-vous point d'éplucher ce qu'il faut respecter ? Ne voyez-vous pas que ces livres furent écrits

en différens temps et en différens pays , qu'ils ne commencèrent à être connus que sous *Trajan*, et que s'il y a des fautes dans le détail , il faut les excuser charitablement, et ne les pas étaler aux yeux des fidelles comme vous faites.

Cessez , je vous en prie , de calomnier mes chers Savanois ; ne dites plus que de si honnêtes gens font des anthropophages. Ne concluez point de ce que les Juifs ont autrefois mangé des hommes, que les Savanois en mangent aussi. C'est comme si vous disiez qu'ils ont trente-deux mille pucelles dans un de leurs villages , parce que *Moïse* trouva trente-deux mille pucelles dans un village madianite.

N'appellez point les dames de Genève qui se moquent de vous *des ravaudeuses* (c) : il ne faut jamais insulter les dames , cela est d'un homme mal appris. Si les dames se moquent de vous , il faut entendre raillerie , et les remercier de la peine qu'elles daignent prendre. Songez que les dames font la moitié du genre-humain ; que les railleurs composent l'autre moitié , et qu'il ne vous restera que vos anguilles ; ce qui est une faible ressource pour établir le papisme à Genève, comme on vous en accuse.

Voyez quelle contradiction il y aurait à

(c) Page 9 des notes instructives , véridiques , théologiques et soporifiques de mon cher ami *Niedham*.

vouloir détruire l'Écriture sainte d'une main et à introduire le papisme de l'autre. Vous me dites que ce monde n'est qu'un amas de contradictions, que notre ami *Jean-Jacques* s'est toujours contredit, qu'il a écrit contre la comédie en faisant des comédies, qu'il a tourné les miracles de JESUS en ridicule, et qu'il a fait des miracles à Venise; que tantôt il a justifié certains prêtres contre l'Encyclopédie, et que tantôt il les a vilipendés; qu'il a dédié une brochure à sa chère république de Genève, et qu'après il a imprimé que ses chers magistrats sont des tyrans, et le conseil des deux cents une assemblée de dupes; qu'il a fait l'éloge du prêtre *Montmolin*, a pleuré de joie en communiant de la main du prêtre *Montmolin*, a juré au prêtre *Montmolin* d'écrire contre l'auteur de *l'Esprit*, qui avait été son bienfaiteur, et qu'il s'est fait ensuite lapider dans une querelle avec ledit prêtre *Montmolin*. Hélas! Monsieur, vous avez raison en cela. Les lois se contredisent souvent. Les maris et les femmes passent leur vie à se contredire. Les conciles se sont contredits. *Augustin* a contredit *Jérôme*; *Paul* a contredit *Pierre*; *Calvin* a contredit *Luther*, qui a contredit *Zuingle*, qui a contredit *Ecolampade*, &c. Il n'y a personne qui n'ait éprouvé des contradictions chez ses parens et dans son propre cœur.

Je vais vous donner un bon secret pour ne vous contredire jamais ; c'est de ne rien dire du tout.

Je ferai toujours fans me contredire ,  
votre bon ami COVELLE.

VINGTIÈME LETTRE.

*De M. Beaudinet à mademoiselle Ferbot.*

MADemoiselle,

S'IL est vrai que vous vous foyez prise de goût pour l'agréable M. *Néedham* , comme le bruit en est grand dans toute la Suisse, et par conséquent dans tout l'univers , vous vous intéresserez vivement au triste événement qu'il a effuyé , et que je vais vous raconter avec ma candeur ordinaire.

Vous savez que M. *Néedham* , prêtre papiste, était allé en Suabe chez leurs excellences M. le comte et M<sup>me</sup> la comtesse de *Hiff-priest-craft* , dans l'espérance de les attirer à sa secte. Il passa imprudemment , et pour son malheur, par la ville de Neuchâtel. Le bruit se répandit aussitôt qu'un jésuite déguisé était arrivé parmi nous ; le consistoire s'assembla. Le modérateur avertit

la compagnie que ce jésuite avait répandu à Genève plusieurs écrits scandaleux , comme parodies , notes théologiques , &c. que personne ne connaissait , dans lesquels écrits il osait avancer qu'il y a nombre d'erreurs de copistes dans les saintes écritures.

Monfieur le modérateur fit habilement remarquer qu'en retranchant le mot de copiste , il en résultait , selon le sieur *Néedham* , que les saintes écritures sont pleines d'erreurs. Il dénonça aussi plusieurs propositions téméraires , mal sonnantes , offensives des oreilles pieuses , hérétiques , sentant l'hérésie.

Le consistoire , vivement alarmé , somma *Néedham* de comparaître. Je fus présent à l'interrogatoire.

On lui demanda d'abord s'il était prêtre papiste ? Il avoua hardiment qu'il l'était , qu'il célébrait sa synaxe tous les dimanches , qu'il faisait l'*hocus pocus* avec une dextérité merveilleuse ; il se vanta de faire *Théon* , et même des milliers de *Théoi* , de quoi toute l'assemblée frémit.

Monfieur le modérateur l'adjura , au nom du DIEU vivant , de dire nettement et sans équivoque s'il était jésuite ou non. A ce mot d'équivoque il pâlit , il rougit , il se recueillit un moment , et répondit en balbutiant : Je ne suis pas ce que vous croyez que je suis.



Malheureusement en disant ces paroles , il laissa tomber de sa poche une lettre du général de Rome , dont l'adresse était : *Al reverendo , reverendo padre Néedham , della società di Giesu.* Etant ainsi convaincu d'avoir menti au Saint-Esprit et au confesseur , il fut envoyé en prison. L'on continua le lendemain son interrogatoire , dont voici le précis :

Enquis s'il avait dit que la généalogie qui se trouve dans *Matthieu* est contraire à celle qui est dans *Luc* ; a répondu que oui , et que c'était-là le miracle. Enquis comme il accordait ces deux généalogies ; a dit qu'il n'en savait rien.

Enquis s'il avait dit méchamment et proditoirement que , selon *Matthieu* , la sainte famille s'était enfui en Egypte , et que , selon *Luc* , elle ne bougea de Bethléem , jusqu'à ce qu'elle alla à Nazareth en Galilée ; a répondu qu'il l'avait dit ainsi.

Et sur ce qu'on lui demanda comment on conciliait ces contrariétés apparentes , il répondit que par Nazareth il fallait entendre l'Egypte , et par l'Egypte Nazareth.

Enquis pourquoi il avait écrit que , selon *Jean* , notre divin Sauveur avait vécu trois ans trois mois depuis son baptême , et que , selon les autres , il n'avait vécu que trois mois ; a répondu qu'il fallait prendre trois mois pour trois ans.

Interrogé comment il avait expliqué l'apparition et l'ascension en Galilée, selon *Matthieu*, et selon *Luc* à Jérusalem et en Béthanie ; a répondu que ce n'était pas une chose importante , et qu'on peut fort bien monter au ciel de deux endroits à la fois.

A lui remontré qu'il était un imbécille , a répondu qu'il était *qualifié* pour la théologie ; sur quoi monsieur le modérateur lui repartit fort pertinemment : Maître *Néedham*, bien est-il vrai que théologiens sont par fois gens absurdes ; mais on peut raisonner comme un coq-d'Inde , et se conduire avec prudence de serpent.

Je vous épargne , Mademoiselle , le grand nombre de questions qu'on lui fit , et que vous entendriez aussi peu que toutes les saintes femmes de votre caractère.

Quand il eut signé son interrogatoire , on procéda au jugement. Il fut condamné tout d'une voix à faire amende honorable une anguille à la main , et ensuite à être lapidé hors la porte de la ville , selon la coutume.

Comme on lui lisait sa sentence , arriva M. *du Peyrou* , homme de bien , qui n'étant pas prêtre , fait beaucoup de bonnes œuvres. Il représenta au confesseur que la sentence était un peu rude , que M. *Néedham* était étranger , et qu'une justice si sévère pourrait empêcher désormais les Anglais de venir dans la belle

ville de Neuchâtel. Le consistoire soutint la légitimité de sa sentence par plusieurs saints exemples. Il représenta que les Cananéens étaient étrangers aux Israélites, et que cependant ils furent tous mis à mort ; que le roi *Eglon* était étranger au pieux *Aod*, et que cependant *Aod* lui enfonça dans le ventre un grand couteau avec le manche ; que *Michel Servet*, étant espagnol, était étranger à *Jehan Chauvin* né en Picardie, et que cependant *Jehan Chauvin* le fit brûler pour l'amour de DIEU, avec des fagots verts, afin de favoriser le doux plaisir de lui voir expier ses péchés plus long-temps, ce qui est un vrai passe-temps de prêtre.

Ces raisons étaient fortes : elles n'ébranlèrent pourtant pas M. *du Peyrou*. Il trouva une ancienne loi portée du temps de la duchesse de *Longueville*, par laquelle il n'est loyal au consistoire de lapider personne sans la permission du gouverneur. Malheureusement le gouverneur n'y était pas ; on eut recours à monsieur son lieutenant ; on lui expliqua l'affaire. Le consistoire prétendait que la loi en question n'était que de calvinistes à calvinistes, non pas de calvinistes à papistes ; il ajoutait, avec assez de vraisemblance, qu'on doit y regarder de près quand il s'agit de lapider un homme de notre secte, mais que pour un homme d'une

secte différente , il n'y a aucune difficulté ; qu'il était expédient que quelqu'un mourût pour le peuple , et qu'on était trop heureux que le sort tombât sur un jésuite. Oh bien , dit le lieutenant , lapidez-le donc ; mais que ce soit le plus absurde de vous tous qui jette la première pierre.

A ces mots , ces messieurs se regardèrent tous avec un air de politesse qui me charma. Chacun voulait céder la place d'honneur à son confrère ; l'un disait : Monsieur le modérateur , c'est à vous de commencer ; l'autre , Monsieur le professeur en théologie , l'honneur vous appartient : les prédicans de la campagne déferaient pour la première fois aux prédicans de la ville , et ceux-ci aux pasteurs de la campagne.

Pendant ces complimens , *M. du Peyrou* fit évader le patient ; vous le reverrez bientôt. Ne m'oubliez pas , je vous prie , quand vous souperez entre lui et *M. Covelle* mon bon ami. J'ai l'honneur d'être avec respect ,

M A D E M O I S E L L E ,

vosre très-humble et très-  
obéissant serviteur ,

B E A U D I N E T ,

*N. B.* J'apprends , Mademoiselle , que vous renoncez à *M. Covelle* , le digne appui du calvinisme , et à *M. Nédham* , le digne pilier du papisme ;

papisme ; on dit que vous épousez un jeune homme fort riche et de beaucoup d'esprit. Je vous prie de me mander de quelle religion il est : cela est très-important.

### C O N C L U S I O N.

VOILA le recueil complet de tout ce qu'on a écrit depuis peu sur les miracles. L'éditeur, pénétré d'une foi vive, n'a pas craint de rapporter toutes les objections qui se réduisent en poussière devant nos vérités sublimes. Si M. *Néedham* est un ignorant, cela ne fait aucun tort à ces vérités. Il y a même lieu d'espérer que M. le comte de *Hiff-priest-craft*, et madame la comtesse se convertiront ; que M. *Jean-Jacques* rentrera au giron ; que M. le proposant *Théro* ne proposera plus de difficultés ; que M. *Covelle* et mademoiselle *Ferbot* continueront toujours d'édifier le monde chrétien, et qu'enfin M. *Beaudinet* ne contestera plus aux vénérables compagnies de Moutier-Travers et de Boveresse le droit d'excommunier, condamner, anathématiser qui bon leur semblera ; ce droit étant divinement attaché à leur divin ministère. Nous espérons même que non-seulement ces savans hommes feront des miracles, mais qu'ils feront pendre tous ceux qui ne les croiront pas. Amen !

## SUR L'ENCYCLOPEDIE.

UN domestique de *Louis XV* me contait qu'un jour le roi son maître soupant à Trianon en petite compagnie, la conversation roula d'abord sur la chasse, et ensuite sur la poudre à tirer. Quelqu'un dit que la meilleure poudre se faisait avec des parties égales de salpêtre, de soufre et de charbon. Le duc de *la Vallière*, mieux instruit, soutint que pour faire de bonne poudre à canon, il fallait une seule partie de soufre et une de charbon, sur cinq parties de salpêtre bien filtré, bien évaporé, bien cristallisé.

Il est plaisant, dit M. le duc de *Nivernois*, que nous nous amusons tous les jours à tuer des perdrix dans le parc de Versailles, et quelquefois à tuer des hommes, ou à nous faire tuer sur la frontière, sans savoir précisément avec quoi l'on tue.

Hélas! nous en sommes réduits là sur toutes les choses de ce monde, répondit madame de *Pompadour*; je ne fais de quoi est composé le rouge que je mets sur mes joues, et on m'embarrasserait fort si on me demandait comment on fait les bas de soie dont je suis chauffée.

C'est dommage, dit alors le duc de *la Vallière*,



que sa majesté nous ait confisqué nos dictionnaires encyclopédiques , qui nous ont coûté chacun cent pistoles ; nous y trouverions bientôt la décision de toutes nos questions.

Le roi justifia sa confiscation ; il avait été averti que les vingt et un volumes in-folio , qu'on trouvait sur la toilette de toutes les dames , étaient la chose du monde la plus dangereuse pour le royaume de France ; et il avait voulu savoir par lui-même si la chose était vraie avant de permettre qu'on lût ce livre. Il envoya sur la fin du souper chercher un exemplaire par trois garçons de sa chambre , qui apportèrent chacun sept volumes avec bien de la peine.

On vit à l'article *poudre* que le duc de la Vallière avait raison ; et bientôt madame de Pompadour apprit la différence entre l'ancien rouge d'Espagne dont les dames de Madrid coloraient leurs joues , et le rouge des dames de Paris. Elle sut que les dames grecques et romaines étaient peintes avec de la pourpre qui sortait du *murex* , et que par conséquent notre écarlate était la pourpre des anciens ; qu'il entrait plus de safran dans le rouge d'Espagne , et plus de cochenille dans celui de France.

Elle vit comme on lui faisait ses bas au métier ; et la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement ! Ah ! le beau livre , s'écria-t-elle. Sire ,

vous avez donc confisqué ce magasin de toutes les choses utiles pour le posséder seul , et pour être le seul savant de votre royaume ?

Chacun se jetait sur les volumes comme les filles de *Lycomède* sur les bijoux d'*Ulyssée* : chacun y trouvait à l'instant tout ce qu'il cherchait. Ceux qui avaient des procès étaient surpris d'y voir la décision de leurs affaires. Le roi y lut tous les droits de sa couronne. Mais vraiment , dit-il , je ne fais pourquoi on m'avait dit tant de mal de ce livre. Eh , ne voyez - vous pas , Sire , lui dit le duc de *Nivernois* , que c'est parce qu'il est fort bon. On ne se déchaîne contre le médiocre et le plat en aucun genre. Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue , il est sûr qu'elle est plus jolie qu'elles.

Pendant ce temps - là on feuilletait ; et le comte de C. . . . dit tout haut : Sire , vous êtes trop heureux qu'il se soit trouvé sous votre règne des hommes capables de connaître tous les arts , et de les transmettre à la postérité. Tout est ici , depuis la manière de faire une épingle jusqu'à celle de fondre et de pointer vos canons ; depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand. Remerciez DIEU d'avoir fait naître dans votre royaume ceux qui ont servi ainsi tout l'univers entier. Il faut que les autres peuples achètent l'Encyclopédie ou qu'ils

la contrefaſſent. Prenez tout mon bien ſi vous voulez , mais rendez-moi mon Encyclopédie.

On dit pourtant , repartit le roi , qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage ſi néceſſaire et ſi admirable.

Sire , reprit le comte de C. . . . , il y avait à votre ſouper deux ragoûts manqués ; nous n'en avons pas mangé , et nous avons fait très-bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le ſouper par la fenêtre à cauſe de ces deux ragoûts ? Le roi ſentit la force de la raiſon ; chacun reprit ſon bien , ce fut un beau jour.

L'envie et l'ignorance ne ſe tinrent pas pour battues : ces deux ſœurs immortelles continuèrent leurs cris , leurs cabales , leurs perſécutions. L'ignorance en cela eſt très-favante.

Qu'arriva-t-il ? les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français proſcrit en France , et gagnèrent environ dix-huit cents mille écus.

Français , tâchez dorénavant d'entendre mieux vos intérêts.

*Fin du Tome deuxième et dernier.*

# T A B L E

## D E S P I E C E S

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

<b>A</b> NECDOTES SUR BELISAIRE. Page 3	
<i>Première anecdote.</i>	5
<i>Seconde anecdote.</i>	13
<b>L</b> ETTRE DE L'ARCHEVEQUE DE CANTORBERI A L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.	20
<b>L</b> A PROPHE'TIE DE LA SORBONNE, <i>de</i> <i>l'an 1530, tirée des manuscrits de M. Baluze,</i> <i>tome premier, page 17.</i>	25
<b>E</b> PITRE <i>écrite de Constantinople aux frères.</i>	27
<b>I</b> NSTRUCTION <i>du gardien des capucins de</i> <i>Raguse à frère Pediculofo, partant pour la</i> <i>Terre-sainte.</i>	33
<b>P</b> OT POURRI.	50
<b>S</b> AUL, <i>drame, traduit de l'anglais de M. Hut.</i>	75
<i>Au révérend père en Dieu messire Jean de Beauvais,</i> <i>créé par le feu roi Louis XV, évêque de Senez.</i>	136
<b>Q</b> UESTIONS SUR LES MIRACLES.	
<b>P</b> REMIERE LETTRE. <i>A M. le professeur R....</i> <i>par un proposant.</i>	142
<i>Des miracles de notre Seigneur Jésus Christ, qui</i> <i>ont manifesté sa puissance ou sa bonté.</i>	143

T A B L E. 311

<i>Des miracles typiques.</i>	152
<i>Des miracles promis par Jésus-Christ.</i>	155
<i>Des miracles des apôtres.</i>	156
<i>Des miracles après le temps des apôtres.</i>	160
<i>Grande objection des incrédules combattue.</i>	163
SECONDE LETTRE.	165
<i>Comment les philosophes peuvent admettre les miracles.</i>	166
<i>Evidence des miracles de l'ancien Testament.</i>	169
<i>Des miracles du nouveau Testament.</i>	172
TROISIEME LETTRE.	178
<i>Avertissement.</i>	192
<i>Texte de la réponse de Néeđham.</i>	193
QUATRIEME LETTRE. <i>Du propofant à M. le professeur. Remercîment à ses extrêmes bontés.</i>	199
<i>Avertissement.</i>	205
CINQUIEME LETTRE. <i>Du propofant à M. Néeđham , jésuite.</i>	207
SIXIEME LETTRE. <i>Laquelle n'est pas d'un propofant.</i>	209
SEPTIEME LETTRE. <i>De M. Covelle.</i>	212
HUITIEME LETTRE. <i>Ecríte par le propofant.</i>	215
<i>Parodie de la troiſième lettre du propofant , par le ſieur Néeđham , irlandais . prêtre , jésuite , transformateur de farine en anguilles.</i>	220
<i>Avis préliminaire du jésuite.</i>	221
NEUVIEME LETTRE. <i>Ecríte par le jésuite des anguilles.</i>	223

<i>Avertissement.</i>	229
DIXIEME LETTRE. <i>Par M. Covelle , à M. *** , pasteur de campagne.</i>	230
ONZIEME LETTRE. <i>Ecrite par le propofant à M. Covelle.</i>	235
DOUZIEME LETTRE. <i>De M. Th... à M. le comte de B...</i>	242
TREIZIEME LETTRE. <i>Adreffée par M. Covelle à fes chers concitoyens.</i>	248
QUATORZIEME LETTRE. <i>A M. Covelle , citoyen de Genève , par M. Beaudinet citoyen de Neu- châtel.</i>	253
QUINZIEME LETTRE. <i>De M. de Montmolin , prêtre , à M. Nédham , prêtre.</i>	262
SEIZIEME LETTRE. <i>Par M. Beaudinet , citoyen de Neuchâtel , à M. Covelle , citoyen de Genève.</i>	267
DIX-SEPTIEME LETTRE. <i>Du propofant.</i>	272
<i>Texte du projet de Nédham.</i>	284
DIX-HUITIEME LETTRE. <i>De M. Beaudinet à M. Covelle</i>	287
DIX - NEUVIEME LETTRE. <i>De M. Covelle à M. Nédham le prêtre.</i>	291
VINGTIEME LETTRE. <i>De M. Beaudinet à made- moifelle Ferbot.</i>	299
<i>Conclusion.</i>	305
SUR L'ENCYCLOPEDIE.	306

Fin de la Table du deuxième et dernier  
volume.



